

# L'instinct lors d'un périple

Par Inès MAMI

Dépôt chez la SGDL n° 34451

# PARTIE I

## Introduction

J'avais encore un mois pour me trouver une issue. Quatre semaines encore que je pouvais très bien me décider à fuir aussi, et on dira simplement qu'il n'y a pas d'issue pour se consoler.

La compréhension des intentions de la personne à qui j'avais affaire n'était pas une chose facile. Je ne savais pas si j'aurais tout donné pour rentrer dans sa tête et savoir ce qu'elle comptait entreprendre contre moi, ou si au contraire, j'aurais tout fait pour éviter ça. Si l'enfer sur terre existe, il doit se trouver à l'intérieur.

Personne n'a jamais vu quelqu'un d'aussi malsain dans le sens clinique du terme. Et il ne doit pas y avoir une façon de saisir son fonctionnement qui ne pousse pas à devenir malsain à son tour.

J'étais en train de penser à ce fait quand je me rappelai du néflier du Japon.

J'ai vécu treize ans à Tunis. Treize ans pendant lesquels mes parents essayaient de me rapprocher d'un pays qu'ils ont quitté. Ils y sont finalement arrivés, puisque je les ai quittés, eux et le néflier du Japon.

Dans le jardin de leur villa à Tunis, ce néflier avait poussé seul. C'est un arbre immense, imposant, qui mûrit rapidement. Il avait poussé tellement vite, je ne me souviens pas comment il avait été avant de gagner cette hauteur.

Le néflier me fascinait par son autonomie. Son insouciance de son environnement et du fait qu'on prenne soin de lui ou pas. Nous avions dans le jardin d'autres arbres et d'autres plantes dont le jardinier s'occupait plutôt bien, mais ils ne mûrissaient pas comme lui.

Que les conditions lui soient favorables ou pas, il allait bien et ne devenait pas moins hydraté ou moins vert. Le jardinier nous dit une fois en pinçant les lèvres et en lui jetant un regard de côté, il n'a pas à rester là, il a des racines énormes, il puise beaucoup de la terre. Mes parents n'y firent pas attention. Moi, je crus voir une personne en mépriser une autre.

Le jardinier ne s'en était jamais occupé. Personne n'avait planté le néflier et personne ne l'avait entretenu. Ce n'était pas par insouciance qu'on ne s'en occupait pas, il n'avait simplement pas besoin d'entretien. Il était parfait. En rien sauvage, on aurait dit qu'il était taillé quotidiennement. Il se suffisait à lui-même et ne demandait rien à personne. Il était pourtant devenu l'arbre le plus haut du jardin, le plus beau, le plus impressionnant. On récoltait les nêfles plusieurs fois dans la période du printemps, et les écoliers qui passaient devant notre maison en prenaient leur part. Ils grimpaient, remplissaient leurs poches et repartaient en courant.

En fait, il avait poussé contre le mur séparant la rue de la maison. Son tronc avait crû tout au long de ce mur comme s'il y était adossé, la moitié des feuillages se trouvait à

l'extérieur et l'autre à l'intérieur du jardin, pareil pour ses racines. Le jardinier s'était résigné à dire si ses racines n'étaient pas à l'extérieur à moitié, il aurait été obligé de déraciner l'arbre car il prendrait trop de terre. Le néflier s'était donc isolé, s'était arrangé pour prendre le minimum de place aux autres, comme s'il pouvait prendre des décisions avant de grandir, simplement par instinct de survie.

Ce néflier ne convoitait rien de plus que ce qu'il y avait là et ce qu'il avait à s'offrir, il se débrouillait seul, sans manipulations, sans se mettre aux vols, sans se cacher, sans exiger sa part comme les autres. Il s'imposa honnêtement. Je trouvai ça avenant. Un spécimen affranchi, gracieux et sévère avec lui-même.

Tout m'impressionnait dans sa manière d'être. Il n'était que tronc, feuilles et branches, mais dans sa posture il y avait plus de tempérament que ce que possèdent certaines personnes. Et il n'y avait pas de possibilités pour moi qu'un arbre puisse détenir plus de personnalité que lui.

Nous nous sommes installés quand j'avais cinq ans dans une villa dans la banlieue nord de Tunis après avoir été dans un appartement à Aix-en-Provence. Ma mère me présenta la chose brièvement ; son travail changeait d'emplacement, le paysage allait sérieusement changer, mais j'allais avoir un jardin. Je digérai la nouvelle dans l'avion en serrant mon ours rose, exactement du même rose que les murs de ma chambre abandonnée. En arrivant, je découvris une chambre encore plus rose, d'autres ours, un jardin très beau, très grand, mais pas resplendissant comme on me l'avait promis. Ce néflier poussa un peu plus tard. Il était resplendissant et il était pour moi l'être le plus sain au monde entier.

J'avais longtemps essayé de devenir cet arbre, sans avoir eu l'intention perceptible de le faire. J'avais fait le rapprochement beaucoup plus tard, quand il avait été déraciné peu de temps après mon départ pour laisser place à un chantier dans la villa. Personne ne pensa que je pouvais y être attachée, encore moins que je pouvais me projeter en lui.

J'avais longtemps cru être tenue d'être parfaite dans toute situation, alors que je n'avais jamais frôlé la perfection, puis la perfection n'est donnée à personne. Mon principe était que rien ne m'est impossible. Je peux tout réaliser, tout surpasser et avancer. L'impossible doit être possible même avec de piètres moyens et dans des conditions minables. L'irréalisable doit être réalisé avec les moyens du bord, si je prétends le vouloir. Je croyais obstinément que ce qui m'arrive vient d'entre mes mains. Je pensais alors que les situations difficiles par lesquelles je passais étaient sûrement évitables si j'avais su les éviter. J'avais la conviction que je me trouvais dans un monde en caoutchouc où tout pouvait être devancé et où tout était maniable. La difficulté n'était donc plus une difficulté mais une impuissance.

J'avais cru qu'on pouvait être un néflier.

Puis, ma sœur Marine, qui savait me faire porter des ambitions très sévèrement, avait joué un grand rôle pour me faire croire à ça. On ne peut pas faire grand-chose quand la situation ne le permet pas. Elle et moi, nous ne nous laissons pas le droit d'y penser.

J'étais incapable de laisser aller. Je me remettait en cause pour tout, car c'est logique, en toute mauvaise circonstance, on n'a jamais été parfait, alors il fallait chercher en quoi et comment changer les choses.

J'étais donc, sans aucun problème, capable de me remettre en question, d'écouter objectivement des critiques, assurément d'accord avec le fait qu'il y a des choses en moi que je pourrais changer. Les reproches de mon copain Jérôme ne me faisaient pas grimacer, encore moins renvoyer des reproches méchants. Je lui reprochais ce que je voulais quand l'occasion se présentait, sans rien calculer.

J'avais développé très jeune ma petite définition de l'amour, peu importe lequel. On aime quelqu'un quand on est capable de faire quelque chose contre notre intérêt pour lui, de lui donner de notre temps et de notre sac inépuisable d'autres chances. Et encore, on aime vraiment quelqu'un quand on est capable de changer pour lui.

Jérôme et tout le monde y adhèrent complètement, sans forcément le savoir. C'est une chose naturelle, c'est comme ça. Les gens n'y prêtent pas attention, mais on est fait pour être ensemble, du coup il faut s'adapter l'un à l'autre.

Ce n'est pas une notion très difficile à comprendre pour ceux qui savent se remettre en cause pour quelques fois au moins.

Il y a par contre des personnes qui renvoient toute erreur sur la situation ou sur l'autre en face, avec beaucoup d'habileté, en étant très sûrs, en étant très convaincants, alors ils y arrivent très bien. Les gens écoutent et croient quand on leur dit assurément les choses, même fausses.

Tout le monde ne réalise pas combien il se fait manipuler. La manipulation, on ne la saisit pas, c'est un peu le principe. Alors comme un néflier, on se ressaisit. Ça ne va pas, mais il faudra quand même affirmer le contraire, l'affirmer sans le pincement de lèvres, l'affirmer comme si c'était vraiment vrai, et surtout tenir le coup. Tenir le coup pour ne pas regretter, pour faire plaisir aux personnes qu'on aime, car la vie est responsabilités.

Et la personne à qui j'avais affaire, très malsaine, savait habilement manipuler.

Je pensais avant de la rencontrer qu'il y a dans le monde deux sortes d'individus ; des gens gentils et des gens qui se cherchent – il n'y a pas de gens méchants, mais des gens bêtes, comme le dit Jacques Brel dans un discours que j'aime bien réécouter. Puis, j'avais fait la découverte d'une nouvelle expression très clinique ou bien très grotesque, je ne saurais pas trancher. Clinique car ce sont deux mots attachés pour désigner une pathologie chez un type de personnes. Grotesque car l'expression ne porte pas tout son sens dans ses deux mots.

Mais une fois que j'en ai compris le sens, tout le monde est devenu manipulateur jusqu'à preuve du contraire.

Il y aurait donc deux types de personnes ; ceux qui manipulent et les autres.

La manipulation est un très important critère pour classer les gens, car ceux qui détournent la réalité n'en font pas partie. Ils sont faux. Ils manquent d'existence, voire ils n'existent pas vraiment. Ce sont juste le cauchemar d'un vieil homme exilé sur son

lit de mort. Ou une réincarnation qui n'a pas abouti. Des revenants qui ne se sont pas intégrés correctement. Ou ce sont des personnages d'un film qui essaient de prendre vie.

Ils ne sont pas tout à fait vrais, car ils vivent différemment, comme dans un monde parallèle. Tout ce qui leur importe ce n'est pas la vérité mais d'avoir raison, alors que tous les autres cherchent la vérité des choses depuis qu'ils sont nés.

Ceux qui ne cherchent pas la vérité n'y sont pas.

Pour réaliser vraiment ce qu'était la manipulation, la vraie, la malsaine, la crue et la perpétuelle, il me fallut une expérimentation à grande dose.

*Cinq mois plus tôt*

Je me trouvais dans une phase de rumination qui allait m’emmener droit vers cette histoire.

Je devais commencer mon stage de fin d’études et j’étais tourmentée par une idée aussi agréable que folle. Je pensais à abandonner mon année, mon master, le marketing, et tout ce en quoi j’avais été embarquée contre ma volonté, et me consacrer à l’écriture. Ça n’avait pas un sens sensiblement certain mais ça continuait à se pointer dans ma tête en compagnie d’une sonnette criant vrai ; Avec un emploi de trente-cinq heures par semaine, je ne pouvais plus trop écrire.

J’avais vingt-deux ans et je me disais que si je me laissais lancer dans la vie professionnelle après avoir eu mon diplôme, je me trouverais piégée toute ma vie. Le début de la vingtaine, c’est l’âge qui décide de toute la suite. Si je m’y résignais à quelque chose, j’y résignerais toute ma vie. Je ne voulais pas d’une existence consommée derrière un poste à faire de la promotion aux structures qui m’exploitent. Mais il fallut me raisonner. Je me débrouillais bien, j’appréciais d’une certaine manière mon domaine, je pouvais être au secteur non marchand au pire. Puis, au point où j’en étais de mes études, il serait navrant d’arrêter maintenant. Et écrire ne produisait pas le pain qu’à ceux qui avaient déjà leur éditeur. J’allais probablement ne jamais en trouver. Si je m’engageais sur le long terme à écrire – toute la journée, toute la semaine et toute l’année – comme je le souhaitais, ça allait probablement déboucher sur rien. J’étais en effet dans cette période consacrée toute entièrement à l’écriture. Je ne faisais pratiquement rien d’autre de ma vie à part les obligations comme mon job étudiant à la bibliothèque. J’allais aux cours à l’école sans devoir me pousser, mais je n’écoutais pas vraiment, je faisais complètement autre chose, et j’avais continué pourtant d’avoir les mêmes bonnes notes. J’avançais sur mes romans aux cours, on se penchait sur mes épaules pour lire et je m’en foutais totalement du moment que mon clavier était toujours sous mes doigts – alors qu’avant je détestais écrire en dehors du noir total et la solitude tout aussi totale et je ne donnais pas un seul mot à lire.

J’étais exaspérée par l’air de l’extérieur et tout ce qui pouvait me priver de mon clavier. Me faire des amis ou en voir ne me paraissait pas comme une activité avec de l’intérêt. C’était une période dangereuse où je me nourrissais peu, dormais peu, doutais de beaucoup de choses, et où je ne consacrais presque plus un grain de ma pensée à autre chose à part mes romans. J’y écrivais trois à huit pages par jour, et s’il y avait eu plus d’heures dans la journée j’en aurais écrit plus. Je pense que j’étais fatiguée par le paysage quotidien et que je voulais en voir un autre ou bien m’en construire un autre.

Puis, juste avant de me plonger dans cette période, je m'assurai de me retirer socialement. Une fille dans mon groupe d'amis les avait faits tourner autour de moi en un cercle pour me questionner sur une histoire à moins de deux sous dont je ne sais rien. Je ne me suis pas sentie perturbée ou attaquée ou quoi que ce soit. Je me demandais si j'avais le droit de me concentrer uniquement sur mes projets dorénavant, et en voyant mes amis se comporter comme une meute de petits collégiens, je ne me suis pas défendue. J'étais satisfaite qu'ils me donnent une bonne raison de les fuir sans culpabiliser. Plus tard, ils ont su qu'ils ont été cons, la fille a reconnu avoir été injuste, et personne n'avait imaginé que je vivais ce petit conflit comme un loisir.

Les gens trop près de nous espèrent toujours quelque chose. Ils espèrent qu'on les aime plus, qu'on les respecte mieux, qu'on les valorise, qu'on leur ramène du bien dans leur vies, peut-être qu'on s'améliore, même pour soi, ou qu'on s'investisse plus, et chacun s'attend aussi à des choses de sa propre personne, alors sans doute, à un moment, on finit fatigué de toujours espérer des autres et de soi.

Je ne sais pas si tout le monde se ressemble, mais moi quand je me réveille le matin, j'espère quelque chose de ma journée. Si au soir, je constate que je n'en ai rien, je ne peux m'empêcher de le voir comme un échec. Ce qui est navrant, c'est que cet échec ne m'attriste pas. Ce n'est qu'un jour, une journée et une nuit, vingt-quatre heures seulement, alors que dans la vie d'un homme il y a plusieurs jours à la suite à ne plus en finir. Donc ce sera forcément mieux demain, j'y arriverai quand je serai prête, j'y arriverai quand j'aurai les bonnes conditions, et les jours suivants se lancent à la suite, les échecs avec eux avec les quelques réussites. Ça fait des fois toute une vie comme ça. Je n'ai pas envie que ce soit la mienne. J'ai envie d'écrire le nombre de mots que je me suis fixé chaque jour, d'avancer sur mes romans, de les faire parvenir, de faire une activité sportive régulière, de m'intéresser aux histoires des gens, d'en trouver des intéressants à côtoyer et de vivre des expériences uniques. Au même temps, je suis fatiguée d'espérer, comme tout le monde.

Alors je voulais m'enfuir et partir quelque part. Prendre une longue retraite, faire la part des choses et prendre de la distance avec ce que j'ai déjà vu. Changer de paysage et de coutumes. Me ressourcer pour avoir de quoi écrire et libérer un peu de temps aussi pour le consacrer à l'écriture justement.

J'avais déjà fait l'expérience de partir habiter dans un nouveau pays et j'avais déjà vu ce que ça fait, le bien que ça fait et le mal aussi, puis surtout le savoir que ça fait. Une sorte de savoir qu'on ne pourrait pas obtenir autrement. Je voudrais donc réexpérimenter ça plusieurs fois. Il est marrant de voir que les gens ne pensent pas pareil ici et là, si on pouvait rentrer dans leurs têtes on verrait clairement que le noir qu'ils imaginent quand ils disent le mot noir n'est pas le même qu'imaginent d'autres ailleurs. En Tunisie, limonade et citronnade ça porte la même signification, le tram c'est un métro, brun ça veut dire hâlé yeux et cheveux bruns, le kebab ça fait seulement référence au kebab façon truque servi dans des plats gastronomiques aux restaurants turcs. Je pourrais, si je m'en vais encore une autre fois, voir à nouveau que les choses ailleurs dites de la même manière ne portent pas le même sens.



Je n'ai pas une destination précise en tête, mais je rêve d'un voyage simple, pourtant à long terme. Quelques affaires, un sac à dos, une bouteille d'eau, mon porte-clés avec la tour Eiffel et la chachia vidé de toutes ses clés, et un appareil photo. Je partirai seule, un peu sur un coup de tête, sinon c'est moins excitant. Le projet en gros devra comporter un circuit fou, les folies et les audaces sont probablement ce qui rend le plus heureux au monde. Je parle évidemment du bonheur à court terme. Le bonheur à long terme dépend de la perspicacité de celles-ci. Je voudrais alors trouver quelque chose qui fera dire à ma mère qu'elle a peur pour moi et à ma sœur Marine que je suis immature et irresponsable. Ce sera alors une folie comme je l'ai souhaitée. Mais je voudrais en être convaincue. Et il n'y a aucun moyen de vérifier la perspicacité d'une folie avant de l'avoir commise.

J'ai une idée depuis quelque temps de ce que je voudrais. Une idée subtile et comme je veux. J'avais regardé beaucoup de documentaires et de films sur ça, je pense que c'est de ça que vient mon envie. J'en avais regardé tellement, je me suis dit je vais faire de même et partir me perdre dans une longue randonnée à pied. Une randonnée de plusieurs centaines de kilomètres qui passe par un ou plusieurs pays avec des paysages splendides. Je voudrais y profiter de quelques moments pour noter sur un carnet des choses qui feront plus tard des romans plus concrets. Je voudrais, dans cette randonnée, passer par des villages et rencontrer des gens qui ne sont pas comme moi et qui ne sont pas comme les gens que j'ai connus.

Je rencontrerai des jeunes qui rêvent de partir dans les villes d'où je suis venue les voir, des centaines qui me raconteront leurs vies saines, des enfants qui n'ont jamais vu d'étrangers, des femmes à la vie simple qui voudraient de moi comme copine. Ils m'inviteraient chez eux, comme dans l'émission télé, je mangerais de ce qu'ils mangent et j'essaierais un bout de leur vie, je pourrais même tenter de faire leur travail, labourer un champ ou vendre au marché. J'imagine déjà des rencontres avec des petits vendeurs qui traînent des chariots chargés de bonne bouffe que leurs mères avaient faite chez eux. Du bon pain, garni ou sec, des pâtisseries ou carrément des petits plats. J'en achèterai et je me ficherais des problèmes d'indigestion, des brûlures d'estomac et de tout le reste. J'imagine comme ça toute seule avant que je n'en écoute les histoires de ces enfants, les écoles qui leur sont loin avec leur système à la con, les grands parents qui résident à deux pas de chez eux, les produits frais cueillis dans le même village pour préparer ce qu'ils vendent et les fruits qu'ils ont volés du jardin du voisin sur le chemin jusqu'au marché.

Je pourrais ensuite rapporter leurs histoires.

Rien ne pourrait mieux m'inspirer comme vie.

Je rencontrerai peut-être aussi sur ce voyage un homme errant comme moi. Ce sera comme une évidence pour nous deux dès le début que nous passerons du chemin ensemble, même si c'est fou, même si chacun vient d'une partie différente du monde et que chacun a une destination différente en plus. Ce sera insensé et pourtant je serai assez fleur bleue pour y croire, car la verdure et la marche m'auraient redonné la capacité de croire. Les voyages donnent nouveaux goûts, nouvelles envies.

Je l'imagine la première fois qu'on se verra. Il a les cheveux collés, le visage couvert d'une barbe, les chaussures pleines de boue, il sent la sueur et il craint de paraître repoussant. Il m'attire terriblement mais il ne le sait pas encore.

Il vient de quelque part où les hommes perdent le sens des choses et il est parti justement le chercher. Comme moi. Il n'a jamais vu des gens qui survivent tout en étant parfaitement autonomes, des gens à qui la mondialisation ne sert pas. Il a envie de voir ce que c'est la vie dans une ferme, et moi aussi. Notre animal de compagnie sera une chèvre naine ou un highland poilu. Je lui ferai découvrir Tunis. Nous ferons le tour de tous mes lieux préférés, les escaliers de la colline d'Amilcar, le souk traditionnel, les cafés et les plages que j'aime. Je l'emmènerai aux calanques aussi et aux villages de la Provence. Il me fera découvrir son ancienne vie à son tour. Nous n'aurons qu'une seule photo de notre jour de mariage. On me voit porter une robe blanche qui traîne mais pas tout à fait une robe de mariée. Ce qui met plus en doute la nature de cette robe ce sont les Converse roses que je porte aux pieds. Lui porte une sorte d'uniforme ou de costume avec le blazer sans les manches et un short à la place du pantalon. Nous sommes assis et nous nous regardons la tête légèrement inclinée. Il y a un qui se marre sur la photo et l'autre qui réduit ses yeux en fente comme pour simuler un foudroiement du regard sauf qu'il n'a pas su cacher son sourire. Des fois j'imagine que c'est moi qui ai les yeux en fente, des fois j'imagine que c'est lui. Cette photo, je tiens particulièrement à la prendre avec lui. Je ne sais pas exactement d'où me vient ce désir de la posséder, à quel moment de mon adolescence j'avais imaginé cette scène. Mais je sais que j'ai toujours eu une réticence par rapport aux conventions dans les célébrations de mariages. J'ai toujours eu d'ailleurs une réticence par rapport à toutes les conventions, jusqu'à ce que je les adopte moi-même. Je n'ai jamais voulu des séries de bijoux, de la salle des fêtes, de l'ensemble de musique, de la séance photo à la fin de la cérémonie, et des gros plateaux servis à table. Si jamais je me marie, je ferais ça discrètement et comme je le voudrais moi, pas comme le font les autres. Et je vivrais mon mariage comme je le voudrais également. Fidèlement, très fidèlement, oui, mais en étant bohème.

Je voudrais qu'il y ait entre moi et cet affranchi voyageur une entente aussi belle que celle que j'ai avec Jérôme.

Jérôme aurait pu être cet homme errant, mais il n'était pas un nomade. Il avait tout ce que je cherchais en lui sauf l'errance. Il espérait de moi tout ce qui pouvait faire peur et rassurer au même temps une fille comme moi ; la stabilité.

La stabilité qu'il cherche ne m'attire pas véritablement. Je voulais la sienne, et je voulais aussi une autre moins commune.

Je voulais oublier ce que sont les conventions et le rêve humain usuels avec un homme, et non les retrouver. Pour moi ce sera l'écriture, ma croyance retrouvée dans l'amour, quelques mètres carrés et du voisinage sympathique. Je le rencontrerais dans un endroit très loin d'ici lors d'un voyage, et pas dans une soirée. Nous n'aurions rien à perdre du moment qu'on sait qu'on ne se quittera pas, alors nous repartirions sûrement dans des expériences nouvelles. Rien ne va s'estomper de ce qu'on a senti

ou perçu de l'autre au début. Il sera toujours une sorte de cavalier vagabond, et moi la fille qu'il attendait au même temps qu'il poursuivait.

Il était pénible pour moi d'admettre très consciemment tout ça tout en continuant à aimer Jérôme. Je savais combien longtemps j'étais prête à taire toutes ces idées pour rester avec lui ; toute ma vie.

Il était aussi pénible de vouloir si fort passer ma vie à écrire et à voyager alors que je m'étais orientée vers le marketing. Je m'imaginai mal passer ma vie derrière un poste. Bientôt j'allais finir mes études et commencer ce stage puis cette vie dont je ne voulais pas.

Probablement pour me consoler, Jérôme m'avait dit qu'il voudrait partir en Australie et m'emmener avec lui, juste après la fin de cette année. Je lui demandai s'il était sérieux, où il avait la tête, si c'était une idée de son ami installé là-bas, s'il comptait y rester longtemps, en quoi il voulait travailler...

Il était ingénieur dans l'informatique mais il me dit sans difficultés qu'il compte bosser avec son ami dans le commerce de produits contre les nuisibles. Il voudrait prospecter des usines, des restaurants et des petits commerces pour leur vendre ça. Son ami est un marseillais parti de rien à Sydney pour faire une année sabbatique, il s'est trouvé ensuite une idée – Jérôme insiste que c'est ingénieux – de combattre les méfaits du climat chaud et ses insectes. Il s'y est installé pour développer l'entreprise et pour mon copain, c'était un conte de fée.

Je l'imaginai mal s'intéresser à ce domaine, son anglais est bon, oui, mais il n'imagina pas les difficultés d'échange lors des prospections. Quoi comme produits contre les nuisibles et quels nuisibles ? A ma question, il se mit à me parler d'espèces que je ne saurais même pas regarder dans une image sur un écran. Je ne dis pas non, je ne dis pas oui. J'étais perplexe. Et moi je fais quoi ? Tu nous aides avec ce que tu sais faire dans ton domaine.

Dans l'ensemble, c'était une idée avec un certain attrait. Je pensai au bon climat australien, à l'occasion d'apprendre le surf que je ne prendrai pas, aux koalas, aux aborigènes que je voudrais bien rencontrer, mais il était toujours dur de me mettre dans un stage. Très dur.

Alors pour me motiver, j'avais pris la décision de trouver un autre stage que celui que j'avais en poche. Un autre dans le domaine stratégique du marketing qui m'intéressait mieux. Le poste de celui que j'allais signer était plus opérationnel et je préférais un poste de missions plutôt rédactionnelles.

Il était tard, mes amis avaient déjà commencé leurs stages et moi je voulais trouver un nouveau poste plus motivant. J'adorais tout ce qui était stratégie et vision en amont en marketing. J'a-do-rai ça ! Pas autant que l'écriture, mais ce domaine était pour moi comme une pièce couverte de papier bulle sur le plafond, les murs, le sol et les meubles également. Ça peut paraître comique, mais il en était ainsi. Je me régalerai avec une joie demeurée dans un poste de stratégie, c'était tout ce en quoi je trouvais de l'intérêt dans le domaine où je m'étais embarquée, mais ce n'était pas donné aux jeunes. Encore moins à des stagiaires !

J'avais donc commencé par appeler Elodie Serrat, une responsable marketing dans un cabinet d'expertise comptable connu, appartenant au groupe Deloitte et présent dans toute la France. Elle voulait me prendre en stage l'année dernière pour faire de

la promotion d'activités non marchandes, des choses pour l'économie locale, ce genre d'affaires dont s'occupent les entreprises seulement pour accroître leur notoriété. Ça me convenait mieux que de promouvoir des produits mais j'avais fini par signer ma convention ailleurs. Je ne savais pas pourquoi j'avais fait ça. Je lui avais dit que j'avais signé avant qu'elle ne m'accepte, ce qui n'était pas vrai.

Son agence était sur Aix-en-Provence – là où j'habitais – proposait les tickets restau en plus de la gratification, et je ne savais pas la raison pour laquelle je n'ai pas voulu me trouver à travailler avec elle. Je ne me suis pas beaucoup posé la question. Je crus longtemps que c'était par préférence pour le milieu culturel, car j'étais partie dans la Friche Belle de Mai. Ce n'était pas ça, je me trompais. Il y avait une autre raison.

Je me rappelle que ça avait étonné mes proches que j'aie en stage si loin, que je galère aux embouteillages entre Aix-en-Provence et Marseille et que j'aie une paie moins bien que celle que j'aurais pu avoir dans le cabinet. Mais c'était comme ça, je ne voulais pas y aller dans ce cabinet, j'étais têtue et je n'avais pas su me convaincre. Je me souviens que je me disais ; s'il y a un moyen d'éviter d'y travailler, j'éviterai d'y travailler ! Alors je cherchais dans les postes en rapport avec la culture, spectacle ou musique et compagnie, quand je trouvais, c'était bon pour moi et voilà. Je ne savais pas répondre quand on me posait la question « Pourquoi ? Quelle est l'origine de cette décision et du trait qui te repousse dans ce cabinet ? »

Marine, ma sœur, aimait me questionner sur toutes les décisions de ma vie, même les moindres, alors pour cette décision, je trouvais naturellement son nez enfoui dans mes affaires. Il me demandait mes raisons et intentions. Je répondais je ne sais pas. J'écoutais ses questions, mais je ne réfléchissais pas, je ne me posais aucune question, moi. J'étais tranquille avec mon petit poste dans la Friche Belle de Mai, le toit-terrasse, le quartier populaire à côté, la bonne bouffe maghrébine à laquelle j'étais habituée vendue à deux pas, les rencontres sympathiques d'artistes et voilà tout.

Mais en Master 2, je voulais être dans la stratégie et le cabinet proposait la stratégie dans son stage, je m'en souvins tout d'un coup. J'avais alors appelé cette Elodie, oubliant certainement mon pré-sentiment, la rappelant, peut-être cinq fois. Et à chaque fois, la standardiste répondait avec la même sympathie et transférait l'appel qui revenait ensuite vers elle. C'en était désespérant. Puis un jour – qui me parut alors beau mais qui était en réalité d'une laideur absolue – Elodie me rappela. Elle avait une voix enthousiaste et heureuse, comme si c'était elle qui s'impatientait pour avoir cet échange. Elle était partie dans un délire de missions alléchantes. A chaque fois qu'elle me parlait d'une mission avec plus de détails, je me disais c'était la meilleure décision de l'avoir rappelée. En plus, elle me dit qu'il y aura des primes qui dépendraient de mes efforts. Des primes non chiffrées, on va voir, elle me disait. Votre gratification peut être doublée.

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'avais à nouveau vraiment envie de me trouver dans le terrain du marketing. Je n'avais plus aucun regret et je ne voulais plus réorienter vers autre chose. Je m'imaginais prête à me raisonner, marketer toute ma vie, faire gagner de l'argent aux entreprises, participer à l'accroissement de la consommation

mondiale, et à écrire dans mon temps libre rikiki.

J'avais donc passé un entretien qui s'était bien déroulée. J'avais le feu aux yeux tellement j'étais motivée et Elodie m'en fit la remarque avec un enthousiasme sec. Elle avait dans son attitude une gravité qui n'alourdissait pas l'entretien. Il s'était passé comme une compétition avec une réussite certaine, et son attitude de défiance avait joué un rôle dans ce fait, j'étais absolument très assurée.

Elle avait les cheveux plus clairs que la dernière fois où je l'avais vue, dans une coiffure qui la rajeunissait de dix ans. Sa frange droite lui donnait une candeur qui n'était pas en harmonie avec son caractère distinctement fort. Elle me fixait avec beaucoup d'intérêt et son regard était impénétrable d'une façon qui ne me choquait pas, moi, qui avais toujours su comprendre les gens par leurs regards. Ses yeux réduits en fente s'étaient détendus juste avant qu'elle me dise « Vous avez l'air d'avoir beaucoup confiance en vous. » Elle me dit ça ensuite elle rajouta que la fin du stage sera prévue pour le mois de septembre si je ne me fais pas virer avant, puis elle éclata de rire.

Je fis un petit sourire confiant et amusé, je n'imaginai pas encore la suite. Je ne savais pas encore que me faire virer ou avoir toujours le choix de partir ça allait devenir un luxe.

Alors que l'entretien s'était officiellement achevé, elle profita de ma présence pour se lamenter. Elle n'arrêta pas de se plaindre de ses anciens stagiaires. J'y trouvai au début une occasion de me montrer complice avec elle, mais je ne sus comment. Elle parlait de choses très vagues ; ils ne comprenaient rien de ce qu'elle leur disait et ne s'habillaient pas correctement pour un si gros cabinet. Elle me prévint d'une charte vestimentaire très stricte et fit le tour sur une fille qu'elle avait virée récemment, toujours en baggy et qui mettait les diapos sens dessus dessous.

J'écoutai toutes ces bizarreries et je me dis qu'elle sera guérie de son mal de stagiaires avec moi. Il en était impossible autrement, j'étais sérieuse, savais ce que je faisais, et j'avais tellement de motivation que j'en sentais dans les veines. Ça allait être la réconciliation avec le marketing pour moi, et la réconciliation avec les stagiaires pour elle, j'en étais sûre. Les missions me correspondaient, que du stratégique et des projets. J'allais sûrement bien bosser et avoir les primes qu'on avait prévues. L'argent, ça motive, ça prive de l'écriture – activité fichtrement pas rentable – oui, mais ça pouvait financer mon projet de longue randonnée et d'écriture à gogo.

Pendant l'explication de la charte vestimentaire qui ne finissait pas, une femme était venue pour remettre un document à Elodie. C'était son assistante, Alizée. Elle avait le sourire d'une sorcière sur le point de commettre un acte très maléfique. J'allais comprendre plus tard que c'est son sourire de tous les jours. Ce qui me désappointa le plus c'était le gros mépris qu'elle me jeta par son regard avant de partir. Elle avait posé sa main sur la poignée de la porte, elle s'était retournée brièvement vers moi en me crachant son mépris et elle s'en est allée.

Le premier jour du stage, je découvris qu'un autre stagiaire commençait le même jour que moi, un pistonné qui s'appelle Charles, et qu'un autre était déjà là depuis trois

semaines, Bertrand. Nous sommes donc trois stagiaires dans le service marketing qui compte deux titulaires, Elodie et son assistante Alizée, ce qui était aberrant.

On nous fit une réunion – comme quoi pour nous accueillir – mais tout ce que j'en déduisis c'est que ces deux femmes redoutaient la suite de nos stages. Rien n'avait réellement commencé – en tout cas pour Charles et moi – et elles étaient déjà sur la défensive ou dans la crainte de futures erreurs certaines.

Après les présentations de nos parcours, nous avons été bombardés d'explications pas très nettes. Nous avons été traités comme des créatures handicapées mentales venues d'un monde lointain. Elles se répétaient et articulaient bien, exactement comme quand on s'adresse à des enfants avec quelques difficultés. Elodie conclut avec « Les filles qui voient qu'elles ressemblent à un fantôme en se regardant dans le miroir le matin pourraient avoir l'amabilité de se maquiller avant de venir ! » Son assistante pinça les lèvres car elle se sentit visée.

Toute cette attitude ne m'inquiéta pas, mais je la trouvai plutôt amusante. J'adressai à Alizée une question – même si nous nous n'apprécions clairement pas dès le début je n'étais pas contre l'échange. Comment ça se passait avec les anciens stagiaires ? Ils ne comprennent rien, ils se survendent aux entretiens, puis aux stages ils ne comprennent rien.

Elles craignaient donc de voir ce qu'on allait faire comme sottises. C'était marrant sur le moment. Naturellement, un stage par définition doit bien se passer. En quoi peut-il mal se passer réellement, un stage ? Mais bon, je me dis ça devait être la faute aux stagiaires. Après tout l'avis de professionnels vaut toujours plus que celui des étudiants, puis je n'avais pas eu la chance d'écouter l'avis de ces derniers. J'avais la conviction qu'avec moi, rien ne pouvait finir mal, je n'étais pas au-dessous des normes pour me trouver virée.

Après la réunion, je fus bombardée de questions auxquelles j'étais habituée. Pourquoi étais-tu à Tunis ? Comment l'as-tu vécu ? Parles-tu arabe ? Combien de fois par an tu attrapais les coups de soleil ? Tellement j'étais de bonne humeur en ce début de stage très motivant, me sembla-t-il, je fus très contente de répondre à tout ça très en détails. J'étais restée pleine de bonne volonté les premiers jours de mon stage. Dès la première semaine déjà, Charles et moi avons bouclé toute une analyse sectorielle des entreprises sur le territoire du Pays d'Aix, pendant que nous entendions l'autre stagiaire se faire engueuler. Elodie criait sur Bertrand tellement fort, ça s'entendait jusqu'à l'autre bout de l'agence. Elle faisait des crises de colère interminables. Je me disais intérieurement qu'elle devait passer par de mauvaises passes et trouver le stagiaire à côté parfait pour se déverser sur lui, en plus celui-ci était d'une vulnérabilité insoutenable. Tout ce qu'il pouvait faire, c'est se recroqueviller sur lui-même et baisser les yeux pendant qu'il prononçait des « Mais.. » qui se faisaient couper par des cris. A l'heure du déjeuner, on essayait d'en parler. Il nous disait qu'il ne comprenait pas ce qu'elle lui demandait et n'arrivait donc pas à avancer.

Qu'est-ce qu'elle te dit de faire ? Elle me demande des stratégies de partenariats sportifs.

Elle ne disait rien de plus. Des stratégies de partenariats sportifs. C'était bien son truc. J'avais vite compris comment se passaient les commandes d'Elodie. Les commandes mystères sans consignes. Je ne les saisisais pas déjà, mais j'avais saisi le mode avec lequel elles étaient données. Le doute, la pincée d'énigme et d'incompréhension qu'elle peut faire croître selon le degré d'intelligence. C'est un jeu de devinettes. Un jeu que je trouvai marrant, mais pas les autres, ce qui le rendait encore meilleur.

D'ailleurs son assistante Alizée, depuis les deux ans où elle est à son service, depuis qu'elle n'est plus chargée d'accueil de l'agence et qu'elle s'initie au marketing auprès d'Elodie, elle n'arrive pas à s'y habituer à ce jeu. Cette femme avait deux regards et elle ne savait pas en faire d'autres. Elle avait un regard très méprisant, celui qu'elle me faisait presque tout le temps non sans grand effort – un tel foudroiement demande de l'énergie et de la concentration. Et elle faisait des fois aussi un autre regard, à moi ou à d'autres, qui me rendait compatissante. Des fois après s'être fait engueuler, elle reprenait ses tâches aux bords des larmes et finissait sa journée les yeux fixés au sol. Elle traînait un air de chien battu derrière sa patronne. Je pensai qu'elle était sur la fin de son contrat ou quelque chose comme ça.

Elle a une enfant qu'elle élève seule et il fallait qu'elle sache garder ce travail. On dit qu'elle est le plan cul régulier du directeur régional. Elle n'a jamais parlé du directeur évidemment, mais ses autres coups, elle les raconte à tous ceux qui veulent l'entendre.

Moi je sais que c'est vrai, car je voyais comment il la regardait dans le couloir séparant leurs bureaux, comme une chose à lui dont il va user un peu plus tard. Elle, elle lui faisait un grand sourire qui ne me convainc pas. C'est un tas d'homme vieilli, mais elle se force à sourire et son regard la trahit. Alizée c'est tout à fait le genre de femmes qui tiennent à dégager beaucoup de joie de vivre alors qu'elles en tiennent très peu. Jérôme me dit que ça doit être simplement l'effet que ça lui fait de travailler avec Elodie.

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire et je lui dis qu'il n'en était rien.

Il avait pressenti avant moi des choses essentielles.



J'avais aimé la manière de poser son regard sur moi, la première fois où Jérôme m'avait vue. Comme s'il n'avait jamais vu une aussi jolie fille, voire comme s'il n'avait jamais vu une seule fille, comme si j'étais une créature venue de l'haut-de-là.

Le regard, on n'arrive pas à le fausser, alors je n'ai pas eu l'opportunité de le démentir comme aime le faire mon interprétation quand il s'agit de garçon. Je me suis laissée sentir unique.

Nous étions dans une soirée chez quelqu'un, et nous l'avions passée dans la véranda. Nous avons fui le bruit pour se parler tranquillement. En se quittant, chacun est parti dans le sens inverse, et nous nous sommes retournés quelques secondes après. On a ralenti nos pas, le temps de s'imprégner de l'image de l'autre. J'ai reçu un message de lui sur mon téléphone, alors qu'on ne se voyait presque plus. Tu t'es retournée, comme dans les films. Toi aussi, je lui ai répondu.

Jérôme est l'homme avec le plus de bonne volonté que j'ai vu, celui qui peut le mieux entretenir une relation. Il comprend les filles, seulement il ne me comprenait pas, moi. Ça me faisait paniquer de bonheur et de sécurité, choses auxquelles je n'avais pas été habituée. Ses attentions m'affectaient tellement c'en était insoutenable. Je n'étais pas démonstrative, je ne lui affichais pas très manifestement ce que je ressentais pour lui. J'en retenais le maximum en moi et je le privais donc d'attentions que j'avais besoin de donner et qu'il avait besoin de prendre. Il en était terriblement désappointé. Il me surprenait dans des moments paisibles, comme ça, tout d'un coup, avec des questions persistantes sur mes sentiments envers lui. Elles revenaient comme des interros régulières et ça m'agaçait, puis ça me donnait peur qu'il m'abandonne. Je le traitais de con, je lui disais bien sûr je t'aime, je le rassurais, et je lui disais qu'il était fantaisiste - des fois avec des avances, des fois sans avances – et il le prenait mal.

C'étaient des moments lourds après lesquels il me disait je t'aime aussi, me prenait dans ses bras et me serrait fort contre lui en respirant bruyamment à travers mes cheveux, comme s'il voulait tout aspirer de leur odeur.

Je pensais au pire durant ces interros, une rupture tout d'un coup, j'imaginai être capable dans ces instants à décider le pire toute seule. Le quitter et en finir avec toute cette poisse et ces interros. Une fois même, je commençai à le faire, mais j'étais trop lâche et je n'allai pas jusqu'au bout. Je préfèrai la sécurité, et j'avais toujours trouvé que la sécurité était lui. Il fut lâche aussi, car il s'en rendit compte et m'en dissuada très consciemment. Au même temps qu'il me poussait à rompre, il m'en détournait. C'était son truc. Ça nous allait bien. Je me recroquevillais donc et fermais les yeux en me serrant contre lui, très soulagée, une fois que c'est fini.

Une rupture n'était pas possible. Nous étions dans une entente de ouf tous les deux.

Très vite, la lourdeur s'estompait, et la culpabilité aussi.

Je lui avais une fois dit spontanément – sans qu'il me pose la question – la réponse très précise. Je t'aime parfois un peu, parfois beaucoup, parfois je ne ressens rien du tout mais ça ne dure pas des heures. Ça t'arrive aussi de m'aimer à la folie ? Oui, tous les jours, car c'est de la folie ce qu'on fait. Il ne comprit pas mais il était apaisé.

Avant de l'avoir rencontré, j'étais dans une mauvaise période. Je me trouvais insociable, je me sentais seule, je culpabilisais pour ça et j'en voulais également aux autres autour de moi. Mais le fardeau de me sentir seule devenait un luxe si je m'entourais de gens trop longtemps, je me sentais limite agressée.

Je trouvais aussi que je m'intéressais fort aux gens sans vouloir pour autant les approcher. Je les comprenais bien mais je ne me servais pas de ce que je comprenais pour autre chose à part écrire, car justement j'avais ce talent de comprendre les gens pour m'inspirer.

Je n'étais pas contre l'idée de me mettre sur la longue durée avec quelqu'un, lui offrir la moitié de la place disponible dans ma vie, mais dès que je me mettais avec un garçon, je commençais vite à avoir peur. On a peur quand on ne porte pas l'amour qui retient. J'étais incapable d'en porter.

Je me souviens que je passais par une période où tout mon intérêt était d'écrire et de m'adresser très grossièrement à dieu. L'unique source de mes problèmes dans ce moment, il me semblait, résidait dans l'anesthésie que je me suis fait très tôt. Je ne sentais rien de fort qui donne la certitude d'être en vie, à part l'envie d'écrire qui était quelque chose et la seule qui me console, je l'avoue, mais j'avais besoin d'aimer et d'être aimée en retour, c'est ce qu'il y a de plus essentiel. Je mourais d'envie d'un peu de sentiments amoureux. Je convoitais très intensément cette chose à laquelle j'avais placé très intentionnellement une barrière. Une barrière indestructible. Seulement dans la seule vision où un garçon serait une perturbation.

Mon incapacité de tomber amoureuse m'enchantait au début. Elle m'épargnait des problèmes et des maux de cœur inutiles dans un pays auquel je ne comprenais pas trop les codes de relation. Le temps épargné devait me servir pour l'écriture. Je ne pensais qu'à ça, ça me gobait tout mon temps et ça le méritait, ça devait donc le garder et c'était ainsi pas seulement car j'y tenais, c'était aussi un moyen de comprendre qui je suis, de devenir qui je veux.

J'avais environ seize ans quand j'avais pris ma décision de mettre un terme moyennement longtemps aux garçons, et une fois que je voulus rompre avec cette décision, il me sembla que c'était impossible et radical. Je devins malheureuse, puis je me dis une chose pour me rassurer très amèrement ; il faut croire qu'il y a des gens faits pour vivre des histoires d'amour et d'autres faits pour les écrire. Dans ce cas, je devais finir par accepter ce que je suis chargée de faire.

Je me trompais. J'étais trop jeune pour m'alarmer.

Tout se passa très naturellement avec Jérôme. Il m'avait suffi de le voir et de lui parler pour faire taire toute cette conviction en un rien de temps. En effet, je ne sentis même pas les choses se passer. Je me suis fait convaincre très vite, sans même me les dire

vraiment – elles vinrent se faire inspirer avec beaucoup d'évidence.

Peu important l'issue et l'explication. Avec Jérôme, tout allait bien et tout était rentré dans l'ordre. Je me transformais en nombreux points, en tout cas en sa présence.

Je ne sais pas par quel moyen j'ai su m'ouvrir avec lui. D'habitude les mots, quand ils ne sont pas écrits sur un écran ou du papier blanc, ils m'ennuient. Ce qu'il me disait lui, pendant des heures à la file pensant nos premières semaines, ne m'inspirait rien qui se rapproche à l'ennui ou à quelque chose de négatif.

C'était un régal de l'écouter ou de le voir parler, en me fixant moi, ou en fixant le mur derrière moi quand il réfléchit très intensément. Ça me faisait plaisir de recevoir ses mots sous la forme qu'il utilisait et d'en lui renvoyer d'autres sous la même forme. J'étais plus heureuse de ces paroles que quand j'atablais plus de trois mille mots en quelques heures sur mon écran. Je me sentais bien avec lui. Exactement à ma place, là où je devais être, à faire ce que je faisais de moins bien aussi bien pour une fois.

Je consumais des heures entières à l'écouter, à lui répondre, à échanger avec lui, à rire, comme si je ne pouvais rien faire d'autre. Comme si c'était tout ce qu'il y a de plus évident à faire pour moi. Comme si j'ai toujours été censée rencontrer ce garçon et me remettre à la passion du long bavardage avec lui très précisément. Un peu comme quand deux molécules se reconnaissent et s'activent de suite, alors qu'elles ont été longtemps inhibées.

Nous pouvions parler de sujets simples ou intimes ou de questions existentielles de façon très naturelle et très intéressée. J'étais surprise d'avoir tout le temps une chose à lui dire avec une envie pressante. C'était tellement pressant de lui parler, même en crevant de sommeil. Nous étions tous les deux au plus grand besoin de discuter de notre journée, de ce qu'avait raconté un type à la télé, de la religion, de la politique, des plats du monde, de l'enfance et de n'importe quoi.

Mais de plus en plus souvent, il m'arrivait d'oublier le lendemain une grande partie de ce qu'il m'avait raconté, j'étais alors grondée gentiment, traitée de poisson rouge. J'avais des fois honte, les choses avaient changé après les débuts d'entente parfaite, et il devait comprendre lui aussi que politique, philosophie et types à la télé ne m'intéressaient pas tant que ça.

On conversait profond de moins en moins. On conversait de moins en moins tout court. Je n'étais pas douée pour converser de toute façon. Je ne suis pas la personne qui retient les autres avec son discours dans un groupe. Voire, je ne veux pas parler du tout dans un groupe. Je ne suis pas douée pour raconter une anecdote oralement. Je ne sais pas si je sais écrire une anecdote, mais j'aime le faire, et je ne freine pas. Entre converser et écrire, il y a une grande différence. J'écris de façon relativement fluide, continue, c'est fastoche de me saisir des mots quand ils sont à écrire. Mais quand je parle, je parle court, couramment oui, mais très court. Et Jérôme le considérait comme un manque d'attention.

Quand il était enfant, il avait une chèvre comme animal de compagnie. Elle avait été tuée par des chasseurs débiles. La maison de ses parents se trouve au milieu d'une forêt, c'est la dernière sur une route ressemblant plutôt à un sentier montant une

colline, du coup la vue est dégagée. Quand il m'en avait parlé, je ne lui dis pas que je rêvais de vivre dans une ferme ou d'avoir une vue dégagée comme celle-là de ma maison, d'avoir une chèvre, de posséder très peu, d'écrire et de lui parler tous les jours. Puis, une fois où il m'invita chez ses parents pour dîner, je fus stupéfaite par la beauté de l'endroit, il me reparla de l'Australie et il me dit qu'il voulait tout quitter pour qu'on trouve notre endroit à nous de ce genre.

Il voulait partir. Je voulais partir également. Il m'avait proposé de venir. Plusieurs fois. A chaque fois je sortais une excuse. Je n'avais pas d'excuse à part le fait que je ne m'autorisais pas le bonheur de peur de finir malheureuse.

Nous étions jeunes et nous pouvions très bien être fous aussi. Partir ensemble à l'autre bout du monde. Mais je voulais être prudente, tellement prudente que c'en était insensé. J'avais mon rêve devant moi, et je disais non. Il me sortait les avantages de l'Australie, la météo, le paysage, la mer, les opportunités. Je disais je ne sais pas. Je disais non. Je préfère Hong Kong. Je préfère Bali. Je voudrais rester en France encore un peu. Il dit je prévois de revenir en France après et repartir en voyage dans des endroits nouveaux. Je savais que c'était faux. Je n'étais pas convaincue. Je pouvais finir installée en Australie et faire du commerce toute ma vie. Nous verrons plus tard, je lui disais. Il acquiesçait. Il était déçu. C'était très enfoui, j'en étais consciente très vaguement, mais voilà, je n'avais que vingt-deux ans et déjà je ne savais plus m'établir, me placer en un seul lieu, me fonder quelque part, y construire une base et y aménager une vie. Je savais encore moins comment y emporter quelqu'un avec moi.

Pour nos rendez-vous, Jérôme organisait devinettes, jeux de piste. Pour notre premier rencart il m'avait emmenée dans un bar à chicha. Je me souviens de beaucoup de détails, comme le décor indien, les matelas par terre, le thé à la pomme cannelle que j'avais pris, la chicha à la mandarine qu'il avait commandée. Je me souviens qu'il tenait la trempe comme si c'était une flûte, que la serveuse a saupoudré mon thé de plus de cannelle, que j'avais longtemps cherché mes sandales sous les tapis et les bancs avant de partir.

Pour ce soir-là, Jérôme avait imaginé un jeu pour que je devine les lieux où nous allions partir. J'étais arrivée avec grand mal à deviner le bar à chicha, mais je n'avais pas pu deviner la suite. En partant, main dans la main dans la nuit, je pensais avoir toujours une chance de le faire, mais je me trompais. C'était loin de ce que je pouvais imaginer, puis je n'avais pas assez d'indices. Nous sommes partis en voiture à Marseille dans le neuvième. Il m'emmena derrière un gros bâtiment en pierres, près du parc des calanques, et il m'avait dit avec un sourire confiant qu'on devait maintenant l'escalader. Il y avait une partie du mur qui était moderne, faite de plaques en métal tenues à l'horizontal sur lesquelles on pouvait facilement monter – si on ne regardait pas en bas. Ça montait sur trois ou quatre mètres puis on arrivait sur un toit terrasse avec des balustres, là on pouvait passer de l'autre côté. Je ne m'en crus pas capable au début, mais je le fis. Je lui laissai mon sac et il me regarda me débrouiller en me demandant de temps en temps si ça va. Les plaques tenaient mal, j'avais un peu peur qu'on nous voie, mais j'étais excitée, contente aussi d'avoir entrepris une telle chose, moi qui suis d'habitude très sage. Quand je passai de l'autre côté de la balustrade, il commença à monter. Je n'osai pas le regarder jusqu'à ce qu'il arrive à peu près à mon hauteur, ce qu'il arriva à faire très vite.

Sur le toit terrasse, il y avait des escaliers qui menaient plus haut. Tu verras la vue làhaut de toute la ville de Marseille. – J'ai hâte. – Tu vas adorer. – J'en suis sûre. – C'est une ancienne salle de concerts ici, j'ai voulu t'y emmener car je sais tu aimes les lieux culturels. C'était là qu'on s'est embrassés pour la première fois.

Quelques jours après, je devais me réveiller à quatre heures du matin pour prendre le TGV pour aller à Paris. Lui il était chez ses grands-parents à Gênes – il est d'origine italienne. J'étais très crevée la veille et je pensais dormir tôt, mais Jérôme et moi avons des histoires à nous raconter comme d'habitude et nous sommes restés au téléphone jusqu'à minuit. Ce n'était pas raisonnable mais nous voulions parler plus. Je ne lui avais pas dit que je risquais de ne pas me réveiller pour le train, mais il m'avait proposé une des choses les plus romantiques qu'on avait faites pour moi. Il avait promis de me réveiller à quatre heures en m'appelant sur le téléphone et de discuter avec moi jusqu'à ce que je finisse de boire mon café pour s'assurer que je ne me rendors pas. Nous ne dormions pas ensemble encore, et si c'était le cas et qu'il était un autre, il aurait rabattu la couverture sur son visage à la sonnerie du réveil.

Nous avons parlé trois heures de plus et je n'avais même pas pu dormir une heure entière avant qu'il ne me réveille. J'avais entendu alors pour la première fois comment sonne sa voix du matin et c'était un joyeux réveil pour l'heure qu'il était. Je pris mon

petit déj comme s'il était là et je me rappelle qu'il eut du mal à me laisser partir prendre ma douche. Il préférerait continuer à me parler plutôt que de se rendormir et je pense que c'est à partir de ce moment que je suis devenue amoureuse de lui.

Je devins sûre de mes sentiments quand il vint en retard pour la première fois. Il était parti ramener des sushis et j'étais restée l'attendre chez moi. Il s'est attardé longtemps, genre deux heures. J'étais dépitée, j'avais hâte de le revoir et hâte de manger. Quand il est revenu, j'avais compris ce qu'il était parti fabriquer. Il m'avait tendu un sac rempli jusqu'au bord en disant « Je t'ai ramené tout ça car je sais tu aimes les agrumes. » Il y avait des madeleines goût orange de Chez Christophe au centre-ville, des biscuits fourrés aux zestes de citron, du jus de pamplemousse, du chocolat à l'orange, un cheesecake au citron, une tarte au citron... en plus des sushis ! Je ne me souvenais même pas lui avoir dit combien j'aime les agrumes. C'était tellement attentionné. Ce n'était que de la bouffe, mais ça m'avait émue, ça m'avait rendue amoureuse. Je me jetai à son cou et je l'avais embrassée avec une fougue que je n'avais jamais eue auparavant. Nous ne sommes pas restés manger chez moi, on a mis ce qu'on pouvait dans mon sac et on est partis au ciné. Depuis ça, on avait créé notre tradition ; le ciné-sushis.

La deuxième fois où il fut en retard, j'étais devenue encore plus sûre de mes sentiments. On devait se trouver à Aubagne que je ne connaissais pas bien. J'étais arrivée avant lui à la gare. Il me proposa un petit jeu pour me faire patienter ; une visite guidée par téléphone. Il me disait marche droit sur environ cent mètres, regarde qu'il est beau le bâtiment à gauche, tourne à droite, continue jusqu'au café machin, maintenant lève-les-yeux, ça c'est la statue de je ne sais pas qui mais elle est jolie, tourne encore à droite, le restaurant en face c'est là où on va manger. Je ne t'y attends pas ? Non, reviens à la statue et va sur la place de machin truc... Il continua comme ça quinze bonnes minutes jusqu'à ce que je sois arrivée à sa voiture – je ne savais pas que c'était l'objectif – coincée dans les embouteillages.

Ce jour-là, nous avons montré notre vrai intérieur, un intérieur d'enfants. Nous avons joué à des jeux qui firent sourire les gens autour de nous. Je l'avais poursuivi avec mon gilet roulé en boule pour le viser avec, je n'y étais pas arrivée une seule fois, car j'étais tordue de rire. Il avait ensuite découvert ma sensibilité aux chatouilles aux genoux, et c'était alors son tour de me poursuivre. On était comme des enfants, pas du tout attentifs aux papis et aux mamies qui nous suivaient du regard depuis les fenêtres.

Puis nous sommes rentrés. Il passa la nuit chez moi. C'était une nuit géniale. Une nuit tellement géniale, le lendemain matin je suis entrée en criant « Bonsoir ! » à la boulangerie où nous sommes partis prendre le café. « Vous, vous avez fait la fête hier soir ! » Je ne sus quoi répondre et je retins un fou rire. Jérôme répondit à ma place, il s'exclama que oui, j'avais bien fait la fête hier soir.

Les surprises et attentions se sont succédé, elles auraient pu me donner la vraie certitude que j'attendais à un moment donné, mais non. Ou peut-être c'est ça l'amour, il y a forcément des moments de doute. Même si lui, il ne semblait pas passer par des

moments de doute.

Ce que j'aimais le plus dans notre relation c'est de pouvoir tout lui montrer de ce que j'écris, même les projets qui n'ont pas encore fini, sans craindre aucune réaction qui ne va pas. J'avais toujours de lui le meilleur jugement possible, avec une neutralité propice, une réaction posée, sans prudence, sans beaucoup de raisonnement, tout simplement spontanée et bienveillante. Mais vraiment avec rien d'abusé, de malsain, de blessant ou d'envieux. Et je sais combien c'est rare d'avoir un lecteur proche qui soit aussi bon dans son avis.

Jerôme portait considérablement de ces petites choses qui le rendait tellement prévenant, et moi il me semblait que je les recevais mal, que je n'étais pas prête pour en prendre autant. J'en avais même marre de temps en temps, c'était trop de pression. Sincèrement, si on s'était rencontrés dans un autre moment, il aurait pu devenir un homme bohémien, un peu comme le globe-trotteur dont je rêvais.

Je ne l'avais pas rencontré lors d'une randonnée de plusieurs centaines de kilomètres, mais nous pouvions nous installer en Australie, qui est à environ dix-sept mille kilomètres d'Aix-en-Provence, ce qui n'est pas mal.

Mais de plus en plus, il commençait à me parler d'argent et de projets qu'il voulait lancer, toujours dans des secteurs de plus en plus saugrenus, croyant que ça rajouterait à l'originalité et donc à la réussite du projet. Chaque fois qu'il avait une nouvelle idée, il venait me consulter avec beaucoup de sérieux, sûr de lui d'une façon intrigante, pendant que je levais vers lui des yeux interloqués. Je ne comprenais pas s'il était extrêmement naïf ou bien si moi, mes études me permettaient d'estimer très aisément la faillite d'un projet.

En tout cas, son envie pressante d'engendrer beaucoup d'argent me décevait au plus haut point. Je ne voulais en aucun cas retrouver ou entendre parler du luxe de Tunis durant le reste de ma vie, même dix-sept mille kilomètres plus loin.

Après avoir bouclé une analyse sectorielle, Charles et moi avons eu beaucoup de félicitations de la part d'Elodie et du directeur régional. Une vraie pluie de félicitations que je n'avais jamais eue, même quand on avait proposé de m'embaucher à l'issue de mon Master après du vrai bon boulot lors d'un précédent stage. Sincèrement, l'analyse avait été dans le niveau, rien d'impressionnant, mais elle avait généré une tonne et une tonne de bravos. C'en était gênant, et l'assistante de ma responsable en jalousait, ce que j'avoue être le seul point qui me faisait plaisir dans l'affaire. Elle se sentit dénigrée. Mise de côté dans le même service de la même agence. Elle regarda en silence le nombre de gros projets qui nous ont été confiés comme récompense. Ça la désappointa encore plus de voir ces projets donnés à des stagiaires - elle n'était chargée que de la prospection et du démarchage.

Alizée ne savait pas faire d'analyses, elle n'avait pas fait d'études supérieures – avant de devenir l'assistante d'Elodie, elle était chargée d'accueil et standardiste – alors elle m'avait demandé de lui montrer comment nous avons fait pour. Je lui montrai rapidement, en moins d'une heure, je crus être claire, mais je ne savais pas pourquoi elle parut dépitée. Elle me dit qu'il fallait qu'on fasse des échanges de connaissances et de services, s'apprendre des choses mutuellement. En fait, elle voulait que je lui fasse carrément des cours. Je ne comptais pas tenir ma promesse, mais je dis oui. Je trouvai qu'elle avait quand même du culot. Personne ne m'expliquait rien, je n'allais donc pas expliquer aux autres. Comme commande par rapport à l'analyse sectorielle, je n'avais entendu que deux mots ; analyse sectorielle. Charles et moi avons imaginé seuls à quel territoire ça pouvait référer, quelles entreprises, chiffres, critères et compagnie. Nous avons même dû improviser pour le territoire concerné et aussi pour comprendre si ça allait référer aux clients ou aux concurrents. Tout avait été flou depuis le premier jour de ce stage comme dans un lac de boue. Les commandes mystères c'en était déjà assez. C'était bien quand la réponse aux devinettes tombaient à pic mais il fallait garder de son énergie pour que ça continue. Mais Alizée n'était pas d'accord. Il fallait nous compliquer la vie à toutes les deux.

Le même jour, pendant qu'Elodie n'était pas là, elle m'avait prise à part. Elle était venue me chercher sans avances, ni est-ce que tu peux ni s'il-te-plaît. Je me souviens que j'eus peur que j'aie fait une bêtise, car elle me traîna dans un bureau vide comme on traîne un suspect dans un commissariat. Elle m'avait fait assoir en face d'elle, et moi pendant tout ce temps où elle ne parlait pas encore, je me posais des questions sur ce que j'avais fait de mal dans une vie antérieure pour tomber ici. Contre toute attente, elle m'avait fait une introduction d'éloges – qu'elle voulait sympathique et je ne sais pas pourquoi j'en suis sûre, mais c'était juste embarrassant. C'était dit en plus de ça



sur un ton en colère. Des éloges en colères. Forcément, c'est embarrassant.

Ça ne fait pas beaucoup de temps que tu es là, pourtant tu te débrouilles à la comprendre, je suis impressionnée ! Elodie ? Oui ! Tu fais des études en marketing et moi, je n'en ai pas fait. Tu maîtrises bien ce que tu fais. Limite, tu ne lui poses même pas de questions, tu es très intelligente, ça se voit... - Euh merci. Je suis intelligente aussi, et je vois à quoi tu joues !

Après l'intro, elle passa directement aux choses sérieuses et devint hystérique. Si on avait entendu quelque chose, on penserait direct que j'avais fait une vraie grosse gaffe. C'est d'ailleurs ce que pensa Charles qui avait entendu un peu du brouhaha qu'elle fit. Tu veux me mettre en danger et me piquer mon poste ! N'envoie plus directement de travaux à Elodie avant de me consulter si ce n'est pas vrai alors ! J'ai vu que tu as changé des choses que j'avais faites, je sais que tu les lui as envoyées. Tu veux me corriger, moi ? Tu me prends pour une conne ?

Je ne sus quoi répondre, mais la situation arriva à faire monter un rire que je retins heureusement. J'essayai de la rassurer et dans ma tête, j'étais juste un peu trop flattée qu'elle puisse prendre une stagiaire pour un danger. Elle n'était pas convaincue, mais je fis ce que je pouvais. Je savais qu'elle m'avait demandé de garder mes travaux pour les attribuer aux siens, et pas seulement pour les garder comme ça.

Quand elle comprit qu'il n'y aura pas l'issue qu'elle cherchait, elle nia ma compréhension – ce qui était une mode dans mon service – et je ne la démentis pas. Je la laissai dire ce qu'elle voulait et je fis semblant d'y croire. Je n'avais pas l'air d'être d'accord pour lui envoyer mes travaux et la laisser se les approprier, il n'y avait plus de raison qu'elle continue sur ses premières paroles. Elle avait plus intérêt à les changer. Il était même clair qu'elle regrettait ce qu'elle avait fait et tout ce pseudo-débrief. Ça pouvait très bien lui retomber sur la tête.

Quand elle me libéra, je partis vite raconter tout à Charles. Il en riait et moi je lui racontais le tout plusieurs fois avec des gestes et de l'animation, exactement comme elle s'était exprimée. Je ne savais pas la suite de tout ça, mais je décidai de ne pas en parler à Elodie, de toute façon il y avait tellement de choses à propos du travail dont je voulais lui parler mais elle ne me donnait aucune occasion. Elle nous faisait faire plus de trente-neuf heures au lieu des trente-cinq sur nos conventions comme quoi pour avoir le temps de faire le point à la fin de journée, mais elle n'en faisait pas, sous prétexte qu'elle était trop occupée.

En plus des trente-neuf heures, Elodie exigeait de moi trois minutes de plus absolument non nécessaires à donner juste à l'heure du départ. Comme ça sans raison, sous le principe qu'il était plus sage de laisser une marge. Ces trois minutes étaient pour moi au début la pire chose de mon stage, jusqu'à ce que j'arrête de les donner.

Mon bus passait devant l'agence à 18h04 exactes et ces trois minutes elle les avait comptées exprès pour moi pour qu'elle puisse me voir courir derrière le bus chaque jour et le rater. Mais je ne courais pas pour sa plus grande déception, j'avais toujours juste le temps de le voir quitter l'arrêt. Ce serait moins marrant si je partais à 18h10 par exemple où je serai sûre que de toute manière mon bus est passé. 18h03 c'était

parfait pour le voir passer et le rater quand même. Je rentrais alors avec Charles jusqu'à ce que, très vite, j'en eus marre et à 18h pile je partais. Jusqu'à la fin du stage, elle me faisait des commentaires vagues sur ça que j'écoutais et auxquels je répondais vaguement également. Elle n'allait pas pouvoir me reprendre ces trois minutes. Trenteneuf heures c'était déjà assez, elle n'avait pas besoin d'un sadisme supplémentaire. En plus, des fois elle me faisait rentrer à vingt-deux heures quand on avait des événements. Elle devait s'en contenter et être chiante dans la limite du chiant raisonnable.

Bertrand, l'autre stagiaire faisait beaucoup moins d'heures, il était souvent pas là car il était malade. Mes collègues m'avaient dit qu'il avait perdu dans les dix kilos au bout des quelques semaines où Charles et moi n'étions pas encore là. Lui, c'était celui qui prenait la plus grande part des mauvais traitements de la part de notre responsable. Elle lui criait dessus tellement fort et tellement souvent, on se disait qu'il allait finir forcément par s'en aller ou se faire virer. C'est ce qui avait fini par arriver, il n'avait même pas bouclé un mois de stage. Nous sommes partis boire un café avec Charles et d'autres collègues le jour de son départ et il nous expliqua que c'était à cause de son état de santé.

Je n'étais pas convaincue. Cette histoire d'état de santé ne me rentra pas dans la tête d'un millimètre. Les dix kilos perdus étaient dus au stress. Je n'arrivai pas par contre à trancher si c'était lui qui avait décidé de partir ou s'il s'était fait virer. La première hypothèse était plus plausible. Il n'arrêtait pas de se plaindre et il disait une phrase que j'aimais bien. Elle résumait presque tout : « On est dans un service de communication qui manque terriblement de communication. »

Malgré la connerie de menaces, je continuai à être affectée par ce qui arrivait à Alizée en tout ce qui concerne notre responsable. Etre amies, c'est bien, mais être deux à avoir le même fardeau c'est mieux. Elle était quelqu'un de très spontanée, spontanée à la con mais ça m'assouplissait à son égard. Il s'avéra de plus en plus qu'elle faisait beaucoup d'erreurs dans ses tâches qui étaient pourtant simples, elle n'était pas ce qu'on appelle quelqu'un de compétent, mais j'appréciais chez elle son honnêteté. Elle ne m'aimait pas et aimait moins le fait que je puisse comprendre Elodie – ce dont je doutais fort – mais elle avait le mérite de me l'avoir fait savoir sans scrupules. Il y avait chez elle quelque chose de très peu humain et simultanément aussi quelque chose de très humain. Elle était mauvaise avec moi mais devenait faible dès qu'elle se mettait face à sa patronne. Je n'aurais eu aucun problème à la soutenir de temps en temps si elle n'était pas remplie de mépris injustifié contre moi.

Elodie ne me parlait jamais de ma vie privée, de mes années à Tunis, de mes passions, de mon mémoire ou de mes études, d'ailleurs elle ne m'adressait presque plus du tout la parole après la bise du matin. C'est une patronne désintéressée de tout, mal en point avec ses nerfs et ses nombreuses facettes, scrupuleusement impénétrable, comme ses consignes qui commençaient à m'éradiquer les neurones, et comme ses leçons très osées. Elle était dotée d'une capacité affreuse de dire gentiment les très méchants discours, de telle manière que je me surprénais moi-même à ne pas lui en vouloir.

J'étais quelqu'un qui sait râler, je m'affirmais beaucoup auparavant même en tant que stagiaire, j'osais les propositions, je demandais comment et disais non quand je n'étais pas convaincue d'une tâche ou d'une décision, dans le bien du travail pour que ça avance mieux et pour mon bien-être à moi aussi. Avec Elodie, je ne réagissais plus, même contre des attaques très personnelles. J'étais épuisée au point de me remettre à l'option de supposer qu'il y ait du vrai dans ce qu'elle avançait et de me remettre moi en question. Je pouvais encore moins me permettre de critiquer ouvertement son travail qui me semblait affreusement mal maîtrisé. Il y avait même des bases qu'elle ne savait pas ou ne savait plus ou bien encore, qu'il ne lui intéressait plus de pratiquer. En tout cas, je me demandais comment elle était arrivée à ce poste et comment, parmi tous les diplômés compétents et en recherche d'emploi, elle avait pris Alizée comme assistante.

En plus de leurs démotivations et incompétences, se rajoutaient conflits et difficultés de communication. Les seules fois où Elodie s'adressait à moi, c'était soit pour me donner la devinette du jour – remarque elle n'était pas obligée de s'adresser à moi pour me la donner – soit pour se moquer de façon plus concrète de moi que son assistante. Plus concrète et plus argumentée, à un point qui me déstabilisait. Elle se moquait de choses qui d'habitude n'intéressent personne et qu'on ne note jamais vraiment chez quelqu'un. Enfin, en général, car moi oui, mais pour les constater, pas pour me moquer.

Elle se moquait par exemple de mon regard trop expressif, de ma voix très douce, de ma manière d'être, de mon implication, du style de mes rédactions et de tout ce que je suis et qui ne concerne pas le travail. Elle venait des fois sans raison professionnelle en lien avec le sujet dont elle allait me parler et me faisait une leçon de moral dans mon bureau, toujours en fermant la porte derrière elle, avec le ton le plus sérieux dont elle est capable, ce qui donne de la gravité à sa leçon qui, à la base, n'a ni queue ni tête.

Quand vous regardez les gens, il faut éviter de leur faire savoir vos humeurs par votre regard, gardez vos émotions pour vous, contrôlez vos expressions, sinon ce ne serait pas favorable au relationnel en entreprise. Votre voix est très charmante pour vous

adresser à votre copain, mais dans le milieu de travail ça ne va pas du tout, c'est pour cette raison que je préfère ne pas vous laisser téléphoner ou rencontrer des partenaires. Il y a quelque chose en vous qui me perturbe, votre façon d'être je crois, nous ne sommes pas compatibles, d'ailleurs je doute fort que vous puissiez être compatible avec n'importe quel professionnel, il faut que vous lisiez la manière d'être en entreprise pour les nuls, que vous vous trouviez une solution. Vous vous motivez beaucoup pour ce que vous faites, ah oui ça c'est certain, ça se voit, je préfère ça à la démotivation, mais vous verrez dans la vie combien vous serez démotivée après avoir beaucoup donné pour quelque chose qui n'est pas pour vous. Vos articles, il y a beaucoup de description, beaucoup de vocabulaire, sinon beaucoup de narration, beaucoup de style, beaucoup de texte en fait, vous voulez prouver quoi avec ces articles, ce sont des choses écrites dans un contexte de vente et pas de littérature, je ne peux rien faire de ce que vous m'écrivez. Vous savez quand j'avais dit qu'il fallait s'habiller selon une charte ici, je n'imaginai pas que vous alliez aussi bien vous débrouiller, c'est marrant, je n'ai jamais eu honte de dire que vous travaillez avec moi avec vos jolies robes, jolies chaussures et ces cheveux toujours propres et impeccablement coiffés. Toujours dans la discrétion et la confiance, la porte fermée, avec une assurance qui me faisait douter de moi-même. Pour le coup de la voix par exemple, on m'a toujours dit que j'ai une voix douce, et là avec ses commentaires, je me disais qu'elle n'est pas saine, pas nette du tout, oui, tarée, ok mais qu'elle s'était peut-être permis d'exprimer une chose à laquelle les gens normaux peuvent penser mais qu'ils ne se permettent pas d'exprimer. J'en étais à me demander si dans l'agence, on trouve que j'ai une attitude de séductrice, et ça ne m'amuse pas. Il était fou d'arriver à me faire douter de ça, je devais quand même savoir qui j'étais et quelle était mon attitude. Mais le point sur lequel elle faisait le plus une fixation c'était mon regard. Je ne savais pas ce qu'elle avait contre les expressions de mon regard. Peut-être qu'elle y voyait un reflet d'elle-même qu'elle n'appréciait pas, je ne comprenais pas.

Des fois, j'osais me dire que ça suffisait comme ça, ça ne pouvait pas continuer ainsi, je lui disais que ma voix n'avait rien, que mon regard était expressif car un regard est expressif – d'ailleurs je commençais à noter combien il est anormal que le sien n'exprime rien que je puisse décrypter. Alors elle maintenait ses paroles, mais les changeait un peu, avec une habileté qui me déstabilisait. Elle savait détourner mes paroles, ses paroles, les faits, tout. Je ne saisisais rien de ce qu'elle me racontait.

Même quand il ne s'agissait pas de consignes, tout était drôlement imprécis.

Elle s'entretenait aussi avec moi pour essayer de me faire rentrer une idée en tête.

L'idée que partout ailleurs le lien de subordination est comme le nôtre, que tous les patrons sont comme elle, qu'ils n'ont pas le temps de valider les travaux, qu'ils n'ont pas le temps de dire les choses de façon nette, qu'il faut leur faire gagner le temps en cherchant, que je serais un problème si je la contredisais exactement comme un élément extérieur qui n'assimile pas ce que sont les règles de l'intérieur.

L'intérieur serait donc l'environnement de l'entreprise comme celui de notre service, et

moi j'avais l'air d'avoir d'autres convictions et l'air de vouloir protester. Je ne me plaignais pas, mais forcément ça sortait par mes yeux que je ne la trouvais pas nette, elle et son fonctionnement. Alors elle me prévenait que c'est inadmissible et fou de tenter de contredire son responsable. Un responsable a toujours raison. Exactement comme un client, elle était reine. Elle, elle était normale tout le temps. C'était moi l'anormale. C'était ça le monde de l'entreprise et je n'y avais pas ma place. Elle me rappelait aussi dans les mêmes occasions cet étrange reproche de ne pas être compatibles toutes les deux, comme si nous étions censées devenir amies et que je l'avais déçue ou trahie de façon très personnelle.

Comme les autres se faisaient engueuler sans privacité, j'imaginai des fois être privilégiée. Elle ne m'avait jamais crié dessus au sens littéraire du terme, elle n'avait jamais augmenté le volume de sa voix jusqu'à ce qu'on puisse dire qu'elle criait sur moi. Sur Alizée par contre, oui. Très souvent. Charles jamais, il était pistonné. Mais lui aussi avait sa part de commandes mystères.

J'avais compris après son départ au bout de deux mois que les félicitations qu'on avait eues pendant qu'on bossait ensemble n'avaient rien à voir avec notre travail, mais plutôt avec sa mère qui était la meilleure amie du directeur régional. Si on avait fait complètement toute autre chose de l'analyse sectorielle, si on avait compris la demande autrement, on aurait probablement eu les mêmes bravos et le même enthousiasme.

En gros, il n'est jamais possible de lui faire un truc bien comme elle le demande, car elle ne demande pas. Les consignes, ça marche comme ça avec Elodie. Elle dit qu'elle veut se lancer dans Responsabilité Sociétale des Entreprises, il faut alors comprendre qu'il faut développer un projet environnemental ou un truc du même genre et le développer sans se renseigner auprès d'elle et sans lui poser des questions. Gare à moi si je ne l'avais pas compris, même si elle ne s'adressait pas directement à moi. Elle me remet un annuaire de deux mille pages en le présentant comme petit cadeau et un « faites-en bon usage ! », si je ne suis pas bête je dois comprendre qu'il n'en est rien, ce n'est pas un cadeau, et me mettre à faire une base de données. Elle dit qu'en étant stagiaire, elle avait rédigé sans que personne ne lui demande un book pour des logiciels dont personne ne comprend rien, il faut alors comprendre qu'il faut rédiger des books pour des logiciels tels que Wordpress que j'étais la seule à comprendre. Elle dit qu'il va y avoir un événement alors je dois imaginer seule ce qui va précéder et suivre, rédaction d'articles, si on va avoir besoin de billetterie ou d'invitations, de mailings, de badges, de signalétiques et autres organisations. Elle dit à ma collègue au bureau à côté qu'elle ne peut pas aller à au forum de demain à la CCI, alors il faut que je comprenne seule que je dois me renseigner de quel événement il s'agit et y aller à sa place.

C'était fréquent qu'elle me reproche de l'inattention car je n'aurais pas entendu et noté ce qu'elle avait dit derrière moi. D'ailleurs, je ne prenais presque pas de notes. Si je prenais des notes à chaque fois que je croyais avoir eu une consigne, mon carnet serait rempli de choses étranges. Ça aurait été moins pire si on pouvait lui poser des

questions mais non. Au début, j'essayais et elle me le reprochait avec une drôle d'indignation, comme s'il était admis que c'est une chose inadmissible. Etrangement, quand elle arrivait à décrypter une incompréhension sur mon visage, elle m'invitait à lui poser des questions, avec un air très aimable et très vilain auquel on ne peut pas se fier, donc je ne m'aventure à poser aucune question.

C'était un casse-tête de me décider de ce que je devais faire ou pas de ce que j'entendais d'elle. Consigne ou pas consigne ? Si oui, quelle interprétation ? Réelle invitation à poser des questions ? Elle était de bonne humeur ? En quoi ça joue si elle ne le serait pas ?

L'ennui c'est que quand elle regardait ce que je faisais – depuis que Charles n'est plus là – rien ne collait pour elle dans mon rendu mais elle ne disait pas en quoi. Le comble c'est que si je faisais ce qu'elle "demandais", le book par exemple, elle risquerait de me gronder de me demander pour qui je me prends, qu'est-ce qui me prend, qu'est-ce que j'ai interprété pour faire ça, personne ne m'a demandé ce book. On n'a pas besoin de mes explications et de la rédaction de mon minable book.

Alors pour cette fois-là, j'eus la sagesse de ne pas le faire, je pense avoir évité le pire. Mais j'avais été grondée quand je ne le fis pas. Tel était le principe, il n'y avait pas d'issue avec Elodie. J'avais été traitée d'étourdie, elle me dit que je ne la connaissais pas, ça faisait un moment que j'étais là mais je n'interprétais pas bien ses paroles. Comment se fait-il que je puisse penser qu'elle m'avait raconté ce qu'elle faisait pendant son stage juste pour le plaisir de me le raconter ?

Aussi pour l'annuaire, une fois qu'il est fait, car je décidai d'entendre cette fois, elle vint me demander comment se fait-il que j'aie pris tous les contacts dans le département alors que j'aurais dû ne prendre que ceux de notre ville. Hors, nous travaillions avec tout le département. Une fois que j'éliminai tout ce qui n'était pas dans notre ville, elle vint me dire que je devais tout reprendre, j'avais mal compris, il fallait que je mette toutes les villes de nos prospects. Lesquelles ? Il fallait chercher. Pour moi, ça avait toujours été celles de tout le département. On était très concentrés sur le Pays d'Aix, mais on travaillait avec tout le département ! Peut-être voulait-elle une base de données plus spécifique sur la métropole Aix-Marseille ? Ce n'était pas très logique. Les prospects du Pays d'Arles étaient très importants. J'étais arrivée à la conclusion qu'elle voulait que je reprenne ce que j'avais déjà fait.

En ce qui concerne les stratégies, c'était pire. Les choses devaient émaner de moi proprement et sous version définitive. Pour exemple, je lui ai pondu une stratégie de projet que rien que l'étude de faisabilité demanderait cinq ans et mille acteurs économiques à travers le territoire. Et elle, elle me disait oui, oui, c'est à réaliser tout de suite, allez-y, avancez, faites l'étude, montrez-moi ce que vous ferez en six mois... Elle demandait donc à une stagiaire un travail pour lequel différentes entreprises devraient s'allier, mêlant un savoir-faire en droit et autres domaines durant plusieurs années. C'était comme me demander d'aller lui chasser un dragon dans le parc des calanques.

Seulement après mon départ, le directeur régional avait été informé de mon idée et le

projet fut sérieusement lancé. Je n'ai eu aucune commission ou gratitude, ce dont je me moque royalement, mais lancer ce projet de manière sérieuse juste après mon passage, sans que je puisse au moins l'assister et en apprendre témoigne une petitesse, mais une petitesse, d'une médiocrité, d'une mesquinerie, d'une étroitesse... tout à fait implacables !

En gros, la stratégie où je voulais être, j'y avais rarement touché et toujours de manière très abstraite. J'avais appris plus tard que les stratégies sont développées par le siège à Paris et que d'aucune façon – mis à part des idées de lumière – ni elle ni moi ne pouvions y toucher. Elle m'avait vendu du rêve à l'entretien. J'avais des missions qui n'existaient pas. Un poste fantôme.

Il y avait trois dénouements avec Elodie après avoir travaillé sur quelque chose – si elle avait bien voulu regarder mon travail. Car la plupart du temps, comme la mission n'existe pas et qu'il ne s'agit que de devinette, personne ne regarde. Quelques fois elle regarde même dans ce cas de figure, pour me déstabiliser, me donner l'impression que j'ai réalisé une petite folie, elle me dit qu'il n'y a pas eu de consigne, je m'imaginai des choses. Ça, c'est le premier dénouement. Le deuxième ; je n'avais pas capté, ce n'était pas ça, mais bien sûr, elle ne dit pas comment refaire et très souvent je rentre dans la boucle qui ne boucle pas de sitôt. Le troisième et le pire ; vos propositions peuvent être mal interprétées. C'est une phrase que j'avais entendue plein de fois de sa part et elle veut dire que j'étais partie au-delà de la consigne, j'avais fait un travail plus développé que ce qu'elle avait demandé. En d'autres termes, elle le prenait pour une critique, genre je ne vous avais demandé de faire que A et vous êtes arrivée jusqu'à Z comme si vous n'étiez pas d'accord avec moi. J'étais donc une mauvaise consciencieuse.

Mais la vérité c'est que je n'avais jamais cherché à en faire plus. Les fois où je faisais ça et où ce n'était pas une bonne idée, je me disais du moment que je ne savais pas de quoi m'occuper précisément, il valait mieux m'occuper d'absolument tout. C'est comme ça que je me suis trouvée en train de rédiger des plans infinis de projets territoriaux coûteux, pas faisables et sous aucun vrai ordre, encore moins de la supervision, dans l'intention de montrer ma bonne foi. Je ne savais pas encore que ça ne servait à rien.

J'étais dans un poste fantôme. C'était un jeu pervers de travailler avec Elodie, un jeu auquel il ne fallait pas rentrer, et qu'il fallait clore au plus vite si on y était rentré. Des fois il valait mieux ne pas prendre ses consignes pour des consignes, mais on n'était jamais sûr quelles fois.

Après la fin du stage, j'avais découvert que j'avais rédigé des articles pour des magazines qui n'existaient pas, que j'avais fait un cahier de charges pour un projet de tri en partenariat avec une entreprise qui ne trie pas le matériel en question, que j'avais monté un dossier de subventions laborieux sans que la structure soit éligible aux subventions.

Au même temps, au fond, je m'en doutais de tout ça.

C'était déstabilisant et destructeur de travailler comme ça. De toujours rester dans le



vague, rester dans le flou, travailler en se demandant combien on est fou d'avancer sur quelque chose à quatre-vingt-dix-neuf pourcent faux. Aux réunions, ce n'était pas mieux. C'était comme si elle croyait qu'on pouvait accéder à ce qu'elle avait en tête. Combien de fois j'avais envie de lui dire qu'elle n'était pas dotée de télépathie. Combien de fois j'avais envie de la traîner devant notre directeur et lui dire qu'il avait embauché une folle qui allait nous rendre tous fous. Combien de fois j'avais envie de la prévenir qu'elle allait se prendre un jour une foudre d'Alizée, même si je ne serais pas forcément là pour le voir.

Le plus dingue c'est que je lui trouvais des excuses, je lui imaginais des scénarios de vie qui expliqueraient sa tare. Des scénarios où elle est une petite fille que personne n'écoute alors elle aurait grandi dans l'incapacité de s'exprimer clairement. Ou elle avait eu un amoureux très pénible et violent. Ou bien une mère absente. Je ne savais pas ce qui rendrait une femme comme ça. Je m'apitoyais sur elle mais j'en souffrais aussi.

Ce qui me consolait un peu, c'étaient ces instants où Alizée et moi nous nous regardions sans parler, avec ce supplice aux yeux qui parlait à notre place « Tu as compris au moins toi ? » « Non, je ne crois pas. » « Merde, on fait comment alors ? » Puis, elle revenait aux foudroiements dès qu'Elodie n'est plus là. Son regard de chien battu était plus dominant que l'autre. Puis de toute manière, avec ce qu'elle avait comme tâches, c'était plus simple pour elle niveau compréhension de consignes.

Alizée et moi avions le même titre. Elle était assistante marketing communication et j'étais assistante marketing communication, mais on n'avait pas les mêmes tâches, chose qu'elle n'acceptait pas et ne voulait pas assimiler. D'ailleurs, quand on m'avait mis la signature automatique pour mon adresse mail, elle était venue me demander de changer le mot assistante par stagiaire, ce que je n'avais pas le droit de faire et ce que je ne fis donc pas. Bizarrement, elle n'avait pas demandé ça à Bertrand ou à Charles. Puis, n'importe où on se présentait, elle n'arrêtait pas de dire stagiaire stagiaire stagiaire. Comme si elle voulait me rappeler ce que j'étais. Je savais ce que j'étais et je n'avais nul besoin qu'on me le rappelle. C'était elle qui avait besoin de l'entendre pour se rassurer, vu le nombre de projets que je développais et qu'elle ne travaillait pas dessus. Malheureusement pour moi. Car moi aussi d'ailleurs, je ne travaillais pas réellement dessus. Nous étions tous dans l'ensemble là sans être vraiment là. Nous ne savions que nous avons bien compris les consignes qu'au jour de validation qui tardait longtemps ou n'arrivait jamais.

Un matin avant même neuf heures – l'heure où nous commençons – avant qu'Elodie ne soit là et avant que j'allume mon poste, Alizée est venue me passer un savon en faisant bien attention que ce soit entendu partout dans l'étage. Elle me disait qu'elle n'avait pas trouvé des contacts dans le fichier de contacts pour qu'elle puisse faire sa prospection, mais ces personnes c'était elle qui avait récupéré leurs cartes de visite dans mon bureau pour les noter, chose que j'essayais de lui expliquer calmement. Je n'arrivais pas à la convaincre, ou elle faisait semblant, je n'en sais rien. En tout cas, j'étais devenue vraiment en colère et je faisais des efforts fous pour le cacher. Nous avons fini en n'étant pas d'accord sur la version des choses, pourtant c'était simple, il suffisait qu'elle regarde chez qui étaient les cartes de visite. Plus tard, je la trouvai justement en train de fouiller dans mes affaires. Comme je ne lui faisais pas un grain de confiance – surtout qu'elle m'avait quand même demandé de lui envoyer mes travaux – j'avais crié « Que fais-tu ? ».

Bizarrement, j'en sortis en étant la méchante. La seule à nous avoir vues est une copine à Alizée, et cette dernière prétendit avoir été attirée par l'affiche sur mon bureau. Elle était même allée jusqu'à raconter qu'elle était attristée que je ne la lui montre pas car c'était une jolie affiche. C'était pathétique, elle voudrait voir l'affiche pourquoi ? Comment avait-elle su pour l'affiche d'ailleurs ? Puis, depuis quand on se montre nos travaux ? Mes travaux étaient en général faits puis oubliés, un point c'est tout. Elle voulait s'afficher comme la gentille victime, et le pire c'est qu'elle y était arrivée.

Tout le monde dans l'entreprise avait vu dès le départ notre mauvaise entente évidente. Ceux qui m'en parlaient ouvertement m'avouaient tous qu'ils ne la supportaient pas. Alizée est tout à fait le type de personne qu'on ne peut pas ignorer, soit on la déteste de suite, soit on l'adore. Moi, je ne la détestais pas et l'adorais encore moins. Je la constatais, c'est tout.

Je craignais de voir se constituer un match avec prise de parties. A l'arrivée d'Elodie, il fallait que je lui parle de ce qui se passait. Elle avait sans nul doute déjà reçu la version de son assistante, mais il fallait que je m'y mette aussi, chose que je détestais mais qu'il fallait faire. Quand je lui demandai de lui parler, elle esquissa un sourire sournois. Elle me dit pas tout de suite avec la manière que je lui reconnaissais bien qui dit tout simplement jamais, comme pour les travaux. Alors j'insistai, je la poursuivis, Alizée lui avait sûrement menti et il fallait absolument arranger ça. Je me souviens très bien de l'expression d'Elodie qui haussait les sourcils et me regardait comme si je devais avoir une audace insolente pour continuer à m'adresser à elle.

Elodie voulait arranger autour d'elle un respect de dévotion, une forteresse, des armures et des gardiens. Elle avait une attitude pénible qui veut laisser croire qu'elle est inatteignable, fort occupée et indisponible, comme la reine d'un quelconque royaume déserté. C'est comme s'il fallait remplir un formulaire, envoyer trois photos et des enveloppes timbrées et signer de la paperasse pour avoir une discussion de deux phrases avec elle. Elle ne déjeunait jamais avec nous, voulait se faire vouvoyer et voulait s'emplier de formalités. La lèche, elle aimait la lèche, mais elle ne voulait pas comprendre que je n'en faisais pas, déjà le fait de la supporter c'en était de trop. Quand je venais à son bureau pour lui parler de choses urgentes sur l'avancement du travail, au milieu du premier mot que je prononçais, elle me coupait avec un non sans même lever la tête vers moi. Non veut dire pas tout de suite, ce qui veut dire jamais. Quand je lui envoyais des mails avec la même requête que je n'avais pas pu prononcer, son retour – si elle en fait – était très souvent le même mot sec et solitaire qui atterrissait dans ma boîte mail en refaisant dans ma tête le même son qu'elle sort quand je vais dans son bureau. Sans cordialité, sans ponctuation, un mail avec un "non". Ce petit mot me désappointait au plus haut point et me faisait rentrer dans environ cinq minutes de tristesse injustifiée.

Je travaillais pour une boîte qu'il fallait faire tourner, ce n'était en aucun cas mon problème si ça ne tournait pas, mais c'était comme si j'avais demandé à cette femme de me rendre des services faits pour mon propre compte. Je devais rien en avoir à cirer si ça n'avancait pas, et pourtant je me détériorais vraiment quand je voyais des travaux stagner ou finir sans être lancés, pire quand je me rendais compte petit à petit qu'ils n'existaient pas. Ça devait l'encourager de me voir affectée et cet état de "non" durait jusqu'à ce qu'il ne soit plus la peine de continuer la tâche sur laquelle je travaillais, alors après, et seulement après, elle venait d'elle-même me demander où ça en était. Oui mais l'événement est passé. La dernière date de retour du dossier de subventions est passée. Les acteurs dans le projet de la CCI ont été sélectionnés. Le délai est passé, et bizarrement à qui la faute ? A moi bien sûr !

Elodie prenait de moins en moins le temps pour les questions et valider les dossiers mais elle avait de plus en plus du temps pour se moquer de mon implication. Au lieu de l'enchanter, je voyais clairement que ça l'agaçait. Elle me disait que je suis ridiculement motivée, que je ne comprends pas les choses de la manière la plus évidente. J'écoutais constamment des phrases genre je suis un tyran, je suis une stagiaire ne voulant pas me contenter de travaux de stagiaire, il faut rester humble. Tout ça car je voulais concrétiser mes travaux. J'avais écouté ces phrases tellement de fois, j'étais même des fois presque désolée pour ce que j'étais et pour avoir dérangé.

Je n'avais raconté que ça à Jérôme et rien d'autre, et pourtant, il eut de quoi conclure que je ne devais pas la laisser faire, me révolter et informer les supérieurs d'Elodie. Ça me fit plaisir d'entendre ça, mais je n'étais pas habituée à me sentir soutenue aussi facilement, j'en fus perplexe. Je n'y croyais pas mais je dis qu'elle ne faisait pas exprès, qu'elle n'était pas consciente et qu'au fond elle était correcte. Il en fut bouche bée puis un peu énervée pour moi et contre moi.

La seule à qui je racontais un peu de mes problèmes à part lui, c'était ma sœur Marine, et elle, elle me disait toujours que j'ai du faire mal quelque chose. A propos d'Elodie, elle me dit que je me suis trop montrée, que ma responsable était susceptible et qu'elle n'en voulait pas de ma motivation, alors je devais me débrouiller pour la cacher. Ça, ce fut une réaction qui ressemble plus à ce à quoi j'étais habituée. Marine n'était jamais de mon côté à cent pourcent.

Moi, j'avais ma propre idée de tout ça et ce qu'en pensent ma sœur et mon copain n'y rajoute rien. Elodie voulait me punir de ne pas lui faire la lèche, et le problème n'allait pas se résoudre puisque je n'en ferai pas. Ou bien elle se croyait en compétition avec sa stagiaire.

Avant cette expérience, j'avais effectué deux stages dans le monde culturel, un monde en crise rempli de gens motivés et fous de passion qui se jettent la tête la première pour faire gagner à leur structure un petit centime de plus. Les gens non impliqués, je ne connaissais pas. Je n'avais jamais vu de gens partir une minute avant l'heure. Mon ancien patron dans la Friche Belle de Mai avait les paupières blanchies par les cernes. Il travaillait sans prendre en compte qu'il commençait à ressembler à un vampire. Une chose devait être faite alors il la faisait. Ça ne rentrait pas dans ses horaires de travail alors il la fourrait dans sa vie privée, dans son foyer entre sa femme et son enfant. J'avais vu des gens bénévoles travailler des longues heures pour des événements, toujours disponibles pour en faire plus. Et l'encadrement, il était nickel. Tout était fait dans les temps, car à la fin de l'année il y a une évaluation par l'Etat pour contrôler ce qui a été fait ou pas par les subventions. Ça ne traîne pas, et l'esprit de compétition malsain je ne l'avais pas vu, car la devise c'était « Du moment que tu fais avancer la structure ça me va aussi. » Mon ancien patron était odieux, stricte, me faisait bosser sans relâche, mais chaque matin, quand il rentrait dans le bureau chaque matin, il regardait en premier mon écran, puis il lançait « Sarah je t'embaucherai à la fin de tes études ! » et à ce moment-là, nous étions contents tous les deux. Dans la culture, les

gens n'ont pas les moyens mais ils ont le cœur dans ce qu'ils font. C'était comme ça que j'aie acquis l'esprit motivé dont Elodie voulait me séparer.

Un échange étrange m'avait fait penser à cette théorie de compétition. J'avais proposé à Elodie de faire des affiches et elle me demanda alors combien je maîtrisais la suite Adobe – chose que normalement elle savait. Je pris alors le temps de lui raconter toute mon histoire avec ces logiciels pour tenter de la convaincre. Je lui racontai comment j'avais commencé au lycée avec de la peinture faite en premier temps à l'huile puis traitée comme une image numérique. Je lui parlai de quelques tableaux, puis d'affiches que j'avais faites plus tard, comment j'avais essayé de m'approprier le graphisme pour autre chose que les arts plastiques. Ce fut long et je me retenais de ne pas m'écrouler d'ennui, lui parler de choses personnelles était une activité fichtrement ennuyeuse qui me mettait dans une situation inconfortable. Mais elle, ça ne l'ennuie pas. Ça la fit réagir d'une manière extrêmement bizarre, surtout pour la quarantenaire rigide qu'elle était. Elle avait donné une tape avec les pieds sur le sol, avait pris une voix d'enfant et elle s'était exclamée « Mais moi aussi je sais utiliser la suite Adobe ! » Exactement comme aurait protesté une mère à qui on aurait dit qu'elle ne sait pas jouer à la marelle. Ça avait fait empester l'ambiance d'un malaise pénible et lourd, mais lourd, tellement lourd, on aurait pensé que le plafond allait s'effondrer sur nos têtes. Depuis, je ne lui racontai plus rien de ma vie.

Une collègue me proposa après une autre histoire une autre théorie. Elodie m'avait envoyée pour bosser avec le service RH pour de la communication interne. Avant de me laisser partir, elle s'assura que nos tâches vont durer moins de deux heures. C'était bizarre de sa part car c'était le mois de juillet, c'était tranquille et on manquait de travaux, stagiaires comme titulaires. Elle n'arrêtait pas pourtant de venir toutes les deux secondes pour voir ce que nous faisons, pour nous donner les ordres et la supervision très explicite qui manquait quand j'étais dans son service. Ce n'était pas normal, mes collègues en étaient exaspérés, dans les RH on n'était pas sous ses ordres, mais elle se laissa aller. Quand nous avons finalement dépassé deux heures, Elodie vint et se mit bien en évidence, face à moi et sans se contenir pour le moins du monde, elle maltraita le travail de mes collègues, leur dit qu'ils étaient lents, qu'ils ne savaient pas bosser, et elle finit, en s'adressant à une en particulier récemment embauchée, en lui disant qu'elle n'avait pas de cerveau. Elle partit en claquant la porte après m'avoir affiché un sourire de complicité, dégageant une fierté intense d'avoir pu donner en spectacle des collègues de son rang pour le plaisir de sa stagiaire. Quand je m'attardai encore deux heures, ses allers-venues devinrent de la pure hystérie, comme si elle avait peur qu'on lui confisque un bien lui appartenant. On aurait dit qu'à une de ses venues, elle allait m'attraper par la poignée et me traîner dehors comme le ferait une mère avec un fils fugueur. Quand je retournai enfin dans mon bureau, Elodie vint me dire qu'elle avait supprimé le compte LinkedIn de l'entreprise. - Ah oui, pourquoi ? Il y avait quelque chose que je voulais rajouter dans ce compte, mais... je n'ai pas su faire, et bah, comme vous n'étiez pas là pour m'aider, ça m'a exaspérée ce truc et je l'ai supprimé.

Je fis un petit sourire triste et me dis qu'elle doit être à moitié folle pour me faire ça, et pour considérer qu'on n'a pas besoin de LinkedIn après le travail que je fis dessus. J'avais passé deux semaines à télécharger dans ce compte les documents qu'il faut, à y rajouter les partenaires, les clients et les collaborateurs. Je la crus à moitié folle jusqu'à ce qu'elle me dise que je devais maintenant recréer le compte. Là, je compris qu'elle était complètement folle.

Une de mes collègues me dit son avis sur cette histoire. Elle est jalouse, elle me dit, mais pas de tes capacités ou de toi, plutôt pour toi, elle doit aimer les femmes et tu lui plais, elle sait que ce n'est pas possible, du coup elle se venge sur toi et sur tout ce qui se rapporte à toi.

Le stage avait pris une autre tournure après avoir discuté avec Elodie du problème avec Alizée. Je vis qu'elle ne me croyait pas sur ce que cette dernière m'avait dit la fois où elle m'avait prise à part, alors je ne continuai pas. Je ne lui racontai pas qu'elle m'avait demandé de ne plus envoyer mes travaux. Je lui avais juste raconté le début de conversation qui faisait à lui seul tourner assez bien l'estomac. Nous fîmes après toutes les trois une réunion qu'on passa surtout à écouter Alizée, visage gonflé et rouge, crier qu'elle n'avait pas crié. C'était moyennement crédible. Elle avait aussi menti sur les déroulements des choses et sur ce que j'avais dit ou pas, tout en ayant les lèvres qui tremblent, ce qui était très crédible également. Mais elle était là depuis deux ans ou trois, moi depuis moins de deux mois. Le pire, c'est qu'elle avait proposé de faire témoigner l'autre. Quand je dis ok nous ferons ça, elle s'était recroquevillée dans sa chaise et ne se leva pas pour aller la chercher.

Ce dont je suis incroyablement fière c'est le calme que j'aie pu adopter ce jour-là. Je n'avais jamais eu de ma vie autant de tenue. En fait, je me disais que j'étais tellement dans la merde que je n'avais plus de raisons de m'inquiéter. Je pensai vaguement à arrêter le stage qui devenait un sketch, mais je voulais prouver des choses à Elodie, et je ne sais pas pourquoi je tenais à ça.

Les choses empirèrent après ce jour-là. Je commençai à trouver mes fichiers à chaque fois avec la version d'il y a deux jour sur la plateforme de l'agence. Ça me mettait hors de moi au début, quand je ne comprenais pas et quand je croyais que c'était moi qui enregistrerais mal mes fichiers.

Il n'y a rien au monde qui puisse faire chier plus qu'un fichier perdu. Un de mes pires souvenirs c'est quand mon père avait supprimé sans faire exprès mon dossier avec tout ce que j'avais écrit comme nouvelles et romans. J'avais dix-sept ans et mon père était tellement désolé, il n'était pas possible pour lui de rester sans rien faire. Il trouva un logiciel qui restaure les données et récupéra tout. Un vrai héros !

Pour mes fichiers au boulot, un collègue m'avait conseillée de prendre des captures d'écran de leurs propriétés chaque jour avant de partir. Et je compris que ce n'étaient même pas les miens, car ni l'auteur ni le dernier enregistreur n'apparaissaient, puis l'heure d'enregistrement n'était pas la même. Alors je commençai à tout mettre sur une clé chaque soir. Ça empirait donc vraiment, encore plus après le départ de Charles. Une des consolations que j'avais, quand il était toujours là, c'était le trajet que nous

faisions dans sa voiture pour aller manger et aussi le fait de déjeuner justement à l'extérieur de l'agence. Il était snob, très à fond sur Snapchat, parlait souvent de sujets qui ne me disaient absolument rien, mais il était tout à fait une personne saine – un luxe dans mon agence ! A treize heures piles, il venait me chercher et nous partions vers le parking. Nous montions dans sa BMW noire flambant neuve, il me demandait on décapote ou on décapote ? Et je disais toujours on décapote. Il n'y a pas d'autres choix. On a besoin d'air après les quatre heures passées à l'agence. Le soleil lui brûle les oreilles qui deviennent rouges, moi je crame et je bronze presque comme à Tunis. Que l'air soit léger, moite ou lourd, on décapotait pour voir le ciel qui était toujours bleu. On essayait de parler d'autre chose que du boulot mais on y revenait toujours, on tentait d'analyser ce qui se passait. Elodie et Alizée étaient comment, des personnalités ambiguës ok, mais comment au fond ? Lui interprétait toujours les choses de la manière qui les rendaient le plus saines. Moi, pas toujours. Je lui disais qu'il était un bisounours qui imagine tout le monde aussi bon que lui, et il était content de se faire traiter par bisounours.

C'était bien quand Bertrand et Charles étaient là. Moins bien quand il ne restait plus que ce dernier. Terrible quand il est parti lui aussi. Il n'y avait plus de pistonné protégé qui travaillait en équipe avec moi et me tenait compagnie dans le service. Ma responsable s'était lâchée.

Elodie commença à me donner des tâches grotesques, rien à voir avec mon domaine de compétence, ou avec mes oignons. Elle me faisait par exemple rédiger un mail de deux phrases qu'elle est sensée envoyer à un collègue. Un truc genre une invitation à un déjeuner. Le mail devait être envoyé après ma rédaction de sa boîte mail, à son nom, à destination de quelqu'un qu'elle côtoie de manière différente. C'est un truc personnel qu'elle est la seule à savoir écrire de la manière qu'elle veut et elle le sait. Elle s'amusait alors à me faire faire trente essais, et chaque essai n'évoluait pas vraiment, elle me conviait à chaque fois, lisait le mail à haute voix, elle faisait mine d'être contrariée comme si ça devait être évident de pouvoir l'écrire comme elle le veut, elle me disait ensuite qu'elle n'aurait jamais écrit les choses comme ça. Ça me faisait mal pour les vrais projets gaspillés qui avaient vraiment besoin de son temps. Je retournais quand même et je recommençais, puis je revenais avant de partir pour recommencer. Je ne pensais même pas à me plaindre, encore moins de dire que ça suffisait comme ça et qu'elle pouvait se l'écrire toute seule son mail. J'avais changé. Il me semblait que je ne savais plus me défendre, ou que ça ne valait plus le coup, je ne sais pas.

Il faut dire que dans l'agence, je m'entendais avec tout le monde. Il y avait plus d'une centaine de salariés et ils étaient tous – comme l'exige le monde d'une entreprise – discrets, corrects, et ne cherchaient à se faire ni amis ni ennemis – sauf dans mon service. J'étais donc mal tombée. Quelques temps après ce qui s'était passé avec Alizée, j'étais sortie dîner avec tout le pôle audit – il n'y avait plus Charles à ce moment. Ils m'avaient demandé comment ça se passait dans le pôle communication. J'avais simplement dit qu'il faut être fichtrement autonome pour que ça se passe bien. Je n'aurais jamais dû répondre. Elodie en avait entendu parler, et il fallait dès le lendemain qu'elle me prouve que je n'étais pas autonome. Quoi de mieux pour me prouver ça que de me coller une tâche inutile mais compliquée qui ne relève pas de mes compétences ?

Les comptes rendus (CR) des conseils d'administration étaient rarement rédigés, et encore moins lus. C'est une rédaction chiant de formules bien élaborées dans un protocole très complexe et incompréhensif. Un étudiant en droit saurait probablement les écrire, mais moi je n'y comprenais rien. Nous avons un service juridique dans l'agence, il devait donc se charger de ça, mais c'était moi qui m'étais pris la rédaction du CR.

Les CR des trois derniers conseils d'administrations n'avaient pas été rédigés mais tout d'un coup, le dernier CR était devenu urgent à faire. Alors on arrête tout, toutes les missions, on stoppe tout ce qui se passe, et ce truc était devenu ma première mission et la plus urgente. Il fallut, et je n'exagère pas, environ une trentaine de jours



et une cinquantaine d'essais pour que je rédige la dernière version après les allers-retours d'Elodie.

A chaque essai, je faisais une copie que je lui remettais, et elle revenait ensuite alors avec la feuille entre deux doigts et les phrases barrées. Il fallait formuler autrement. Être plus précise. Être plus formelle. Plus conventionnelle. Plus protocole. Comment ? Elle ne me disait pas. J'avais évidemment cherché sur internet et regardé des anciens CR, mais chaque situation était particulière, ce n'était pas une question d'adaptation de phrase. Il fallait écrire de façon très sophistiquée que par exemple il y avait eu discussion, échange, consultation et vote à mains levées de la part des membres présents pour proposer à un tel le poste de trésorier, alors que la réalité est toute autre. J'avais été présente à ce conseil d'administration et un membre avait dit simplement que quelqu'un était d'accord pour prendre ce poste, point.

Le pire avec ce truc c'est qu'il ne fallait absolument pas noter les choses comme elles s'étaient passées mais elles devaient quand même être notées. Ce CR faisait cinq pages de pure torture. Dans Larousse on peut lire que la définition de la dévalorisation c'est la mission de rédaction de CR confiée à Sarah en 2015. Ce CR faisait venir Elodie dans mon bureau en secouant ardemment entre deux doigts les copies que je lui laissais, me disant que j'étais incompétente et certainement pas autonome. En appuyant bien fort sur le mot "autonome". J'avais eu un matraquage régulier avec une séance au matin et une séance le soir de « Vous-n'êtes-pas-autonome ! » mais je n'y crus pas, même après plus d'un mois comme ça. Mes collègues, moi et toute l'agence savions que si Elodie n'avait pas encore pu engendrer une raison pour me virer, c'est principalement pour mon autonomie.

Elodie soutenait le fait que le CR était infiniment simple à écrire, hors j'étais sûre qu'elle-même n'y connaissait rien, mais je ne protestais pas. S'y accompagna et s'en suivit une série crue et osée qui dura jusqu'à la fin du stage de "vous devez arrêter le marketing" "vous ne deviendrez jamais chargée d'étude" (qui était un de mes objectifs plausibles) "Vous ne vous adapterez jamais au monde de l'entreprise" "Je n'ai aucun relationnel" et aussi "Aucun patron ne supporterait vos incompréhensions". Il ne restait plus qu'elle me dise "Jetez-vous par la fenêtre".

A force d'entendre tout ça, j'avais fini réellement par me dire que le marketing n'était pas pour moi. Pas pour les raisons qu'elle prétendait ; mes collègues et les deux directeurs reconnaissaient ma valeur. Je dois me débrouiller fichtrement bien pour ne pas m'être fait virer. Mais moi, que je me débrouille bien ou pas, je ne voulais plus avoir affaire à des gens comme Elodie, quitte à jeter mes cinq ans d'études par la fenêtre. Elle s'était donné un mal fou pour me convaincre que tous les patrons sont comme elle, ce qui est faux, mais je craignais quand même terriblement d'en revoir. Cette femme avait l'avidité de me faire haïr mon domaine et le monde de l'entreprise et elle y était arrivée.

Je me dis que je devais retourner vers mon plus vieux rêve.

Dans notre monde, il y a surtout les rêves basiques, les rêves de voitures et de la maison avec le petit jardin et la clôture. Le rêve de la vie à deux, d'un animal de compagnie qui soit sage, d'enfants aussi sages qui ne demanderaient pas grand-chose mais qui deviendraient grand-chose. Des affaires dont tout le monde parle et que j'ai entendues depuis que je suis toute petite. On arrive à comprendre ce type de rêves en effet très jeune. Mais il y en a d'autres, d'autres qu'on ne comprend le mieux qu'en étant très jeune, avant de devenir très occupé pour se remettre à ça.

Il y a donc les rêves plus ambitieux, les mêmes qui disent vouloir devenir astronaute ou chanteur connu. C'est attendrissant, alors les parents se penchent sur eux et leur caressent les cheveux. On ne les prend pas au sérieux car ces petits humains ne savent pas faire leurs lacets, ce qu'ils disent ne sonne pas encore menaçant pour leurs avens, alors on leur laisse encore un moment pour rêver. On ne leur fournit pas de quoi nourrir leurs petites ambitions, mais est-ce important ? Leurs chances sont de toute manière infimes. Après, ils seront mis dans les moules et ils deviendront quelque chose plus facilement atteignable et bien plus raisonnable.

J'ai grandi dans une famille où les seuls avens possibles se trouvent dans les professions supérieures. Je suis agencée pour devenir médecin ou ingénieur, en tout cas cadre, gagner de l'argent, dépenser l'argent gagné et mourir à la fin dans la maison avec le petit jardin et la clôture, entourée de mes enfants et petits-enfants qui reproduiront tout après moi. Ma mère travaille à l'ambassade de France et mon père est avocate. La maison où j'ai été élevée fait dix fois la superficie nécessaire alors j'ai su où abriter mes rêves.

Marine était dans la littérature anglaise ce qui aurait pu la révolter si celle qui était dans la littérature était moi. Ma grande sœur, Catherine – la bosseuse – est devenue ingénieure agroalimentaire. Elle travaille pour une grande usine en Angleterre et a toujours fait le bon choix de mettre beaucoup de distance entre elle et les folies de notre famille. Catherine est une femme formidable qui a accompli beaucoup de choses dans sa vie. Je suis fière de tout ce qu'elle est et de tout ce qu'elle a fait. Elle aurait pu faire encore plus, comme toute personne sur cette planète, nous aurions pu tous faire mieux. Seulement, Marine se lamente du gâchis. Le gâchis qu'elle ne soit pas devenue chirurgienne ou neurologue, car elle avait les moyens pour, et je suis d'accord qu'elle en avait les moyens, mais pas l'obligation. Pour moi, c'est une chose aberrante que les enfants soient censés répondre aux caprices de leurs géniteurs ou sœurs ou autre. Chacun s'appartient, et si on veut faire notre destinée dans la restauration des soupes aux choux c'est notre droit.

Mais l'homme est un être compliqué. Des fois il n'arrive pas à définir les limites de ses rêves à lui et ceux des attentes de son entourage. Il confond ça et ça et il finit des fois

en dehors de tout ce qu'il a voulu accomplir et de tout de ce qu'on a souhaité pour lui. C'est pourquoi, il faut absolument savoir ce qu'on veut. Savoir ce qu'on veut c'est déjà un accomplissement.

Je pense que j'ai toujours su ce que je veux par rapport à une chose en particulier. Il se peut que comme toute fille, je ne sais pas ce que je veux quand il s'agit de garçons, c'est-à-dire des fois je pense oui et je dis non, je fuis puis je reviens et je fais n'importe quoi, mais mon devenir j'ai toujours su ce que je veux en faire. Mon plus vieux rêve et le plus récent, c'est de devenir écrivain. J'ai gardé le même et je n'en ai pas changé. Quand j'avais sept ans, j'avais confié ça à Marine. Je me rappelle très bien de la scène. J'étais dans le premier étage, accrochée aux balustres en fer forgé de l'escalier. J'avais crié vers la cuisine en bas où était Marine sans introductions que je veux devenir écrivain, et elle m'avait répondu quelque chose que je n'ai pu comprendre qu'au lycée. Elle a dit tu ne feras jamais section lettres ! Lettres ? J'avais haussé les épaules et je suis repartie faire ce que j'étais en train de faire avant ça.

Je repensais de temps en temps à cette chose que ma sœur avait appelé section lettres. J'imaginai un établissement qui distribue des lettres où je devais travailler peut-être avant de devenir écrivain. J'écrirais des lettres d'amour pour des amoureux qui n'ont pas une belle plume, et si je les écris bien, on me donnera l'autorisation d'écrire des lettres envoyées avec manuscrits aux maisons d'édition, toujours du même établissement. Je n'avais jamais vu un endroit avec écrit dessus à l'entrée Section Lettres et je me souviens que j'attendais d'être grande pour en chercher. C'était pour moi comme la chocolaterie pour Jérôme dans le film de Tim Burton.

J'ai gardé mon rêve de devenir écrivain en moi – Marine n'est pas bonne confidente pour ce genre d'affaires – mais il ne sert à rien d'avoir un rêve si on ne travaille pas pour. Le réaliser ne dépend pas de talents ou de dons, et encore moins du temps passé à jouer avec ses cheveux en pensant à ce que c'est la vie d'écrivain. Tout ça n'est rien, ça n'aboutit à rien de vouloir même très fort. Si on veut on peut, ça sonne bien, mais si ça veut et ça peut, qu'il s'y mette ! C'est marrant combien on aime attendre que les choses se fassent toutes seules de leur plein gré. Moi, j'aime bien faire ça avec la vaisselle dans l'évier, mais quand on a quelque chose auquel on tient beaucoup et plus que la vaisselle propre, il vaut mieux faire un truc pour que ça se fasse. Je n'ai jamais vu l'évier se vider seul.

Ce que je veux dire c'est que du moment que la notion de labeur ne rentre pas en jeu, avoir un rêve ou pas n'est pas une affaire qui compte, à moins qu'on a sept ans et qu'on veut que quelqu'un se penche sur nous pour nous caresser les cheveux. Entre autres, il faut dire qu'il y en a qui viennent te décoiffer et te donner un coup de poing pendant que tu attendais sagement autre chose, autre chose style encouragement. Les gens sont cruels des fois, surtout quand ce sont des coquilles vidées et quand ils veulent aussi que tout le monde se vide comme eux, histoire de se sentir moins seuls. J'ai su que mon rêve d'enfance a tout son sens beaucoup plus tard. Ce n'était même pas au lycée quand mes amis et mes profs de français suivaient mes écrits, car je n'avais à aucun moment expérimenté l'effort dans l'écriture quand j'étais si jeune.

C'étaient des puérités, quand je les relis aujourd'hui je reconnais un tout petit souffle suffoqué de style qui essaie de naître, mais pas de style, juste son souffle, et à quelques reprises, vraiment. Au lycée, ça plaisait à du monde, j'avais des encouragements, je ne prenais presque jamais des critiques constructives, même mes profs ne m'en faisaient pas vraiment. Je me souviens des impressions que je leur ramenais sur du papier jaune car c'était moins cher et du même papier qui me revient rouge tellement il y avait des choses barrées. J'étais contente, ils étaient fiers de moi, je construisais quelque chose qui n'était pas encore tout à fait visible. Ça avait mieux façonné mon rêve, mais n'était en aucun cas un pas en avant pour le concrétiser. Ce que je faisais alors, c'était une activité temps libre. Je ne m'étais jamais fatiguée à écrire dans mon adolescence, et quand on ne s'est jamais fatigué pour quelqu'un ou quelque chose, il n'a alors encore rien eu de ce qu'il mérite.

J'ai par contre saisi la force de mon envie d'écrire quand j'ai commencé à consacrer toute mon énergie à disposition pour. Quand je me suis vue dans les périodes extrêmes, des périodes où je passais chaque seconde possible à passer devant l'écran à écrire, à être devant l'écran à écrire. Aussi simplement que ça. Je tapais sur le clavier des fois les yeux fermés car j'avais des migraines ophtalmiques et une envie pressante de dormir que je déjouais, mais ce n'était plus important d'ouvrir les yeux puisque j'avais fini par savoir précisément où se situent les touches. J'oubliais la faim et ne mangeais que le soir quand mon ventre commençait à produire des gargouillis qui me déconcentraient. Je me retenais d'aller vider ma vessie quand j'avais des idées que je ne pouvais pas retenir. Ça c'est très important, c'est absolument le fait qui m'a le plus mis dans la réalité de ce que je suis, ce truc d'idées que je ne peux pas retenir. C'est comme si j'avais un robinet dans la tête, les choses à écrire venaient à la suite, venaient très vite, et il fallait absolument continuer à les mettre à plat, sinon elles seraient perdues à tout jamais.

Comme j'improvisais et que je n'avais pas réellement des plans tout à fait fixes pour mes romans, il fallait que j'écrive tout quand ça venait, sinon toute la tournure changerait. Dans ces moments-là, où les idées coulaient à flot du robinet, je sentais réellement que je frôlais la folie. De plus, dans ces périodes "extrêmes" je m'isolais, ne voyais plus personne à part Jérôme en dehors des cours et du travail, et avec les heures passées à écrire – qui est une activité qui exige tout le corps et l'esprit – j'étais surmenée et épuisée, mais je ne m'arrêtais pas. Je me faisais littéralement aspirée par mes romans qui inhalaient tout, et ça ne me déplaisait pas. J'étais capable de tout pour eux, ça durait des mois, et de temps en temps je me sentais comme à côté d'un courant de folie qui allait m'emporter, surtout aux fins de soirées.

Il y a une devise arabe qui dit qu'entre le génie et la folie, il existe un fil très fin. Ces moments étaient des moments de pures folies, il n'y avait plus de fil. J'allais au-delà de mes forces mentales, j'arrivais à écrire plus de sept pages en un jour, ce qui me cramait littéralement le crâne. J'avais fini une fois le premier jet d'un roman en un mois. Ce roman m'a procuré beaucoup de ces moments de burnout que je ne regrette absolument pas. Il m'avait suffi dans ces moments que j'aie pu reconnaître qu'on n'a

pas de limites quand on désire fort quelque chose. Peu importe combien foiré ou réussi est ce roman, ce qui m'importe c'est que j'y ai consacré un travail auquel personne ne m'a forcée, mais que j'ai pu donner uniquement pour le plaisir de le donner. Dans la même occasion, j'ai pu aussi me prouver quelque chose ; combien j'ai envie d'écrire. Car je sais depuis toujours que j'ai envie d'écrire, mais combien j'en ai envie, c'était la chose de plus à savoir.

Après avoir su combien j'ai envie, combien je peux aussi ou presque – une capacité n'est jamais exploitée à plein – tout ce que j'ai à faire c'est de continuer. Je continue et je pense très fort, pourvu que ça tienne longtemps, pourvu que ça marche, pourvu que je ne meurs pas avant d'écrire tout ce que j'ai envie d'écrire. Je me sens limite en train de m'embraser quand j'écris. Les idées quand elles me coulent à flot et aussi l'envie d'écrire, quand ça fait plusieurs heures qu'elles sont là toutes les deux, quand j'avais dépassé les trois mille mots et que je continue, c'est à peu près dans ces conditions quand je commence à sentir un truc curieux. Un sentiment paisible mais qui me met au même temps en feu, ce que je ressens aux doigts n'y est plus, il me monte à la poitrine et je sens une excitation comme si j'avais abusé d'un truc énergisant.

Limite, je vais en jouir. C'est comme une boule de feu qui tient en moi, et ça me fait mal quand elle s'en va.

Quand je fais autre chose comme regarder un bon film ou avoir une conversation de qualité, il arrivera un moment où je commencerai à apprécier de moins en moins ce que je suis en train de faire. Puis, les écrivains ne sont pas très sociables. On est bons observateurs, bons confidents, on a beaucoup d'empathie, on comprend bien les autres voire on les analyse comme un scan, mais le social quand on s'y met on ne veut pas que ça dure, on s'ennuie. D'ailleurs, je peux m'ennuyer avec tout, même avec des bons plats tunisiens quand je suis chez mes parents, au bout de quelques semaines je me remets à penser au pain aux figues et au fromage de biche. Une fois de retour en France, je me remets rapidement à regretter les piments de Nabeul, l'huile d'olive amère, le café à l'eau de fleur d'oranger distillée à la maison, et les trucs lourds que je haïssais dans mon enfance comme la psissa. Elle est horrible cette psissa quand on me la propose, les chansons de l'orient que mettent les tunisiens aux mariages. Mais la psissa en France c'est une autre affaire, les chansons arabes et même vieilles de cent ans, tout ça devient un luxe tout d'un coup.

En gros, tout finit par m'ennuyer quand disposé à grandes doses. « *En amour, il y en a toujours un qui souffre et l'autre qui s'ennuie* » avait écrit tonton Balzac. J'ai toujours été celle qui s'ennuie. Toutes les activités que j'avais essayées en dehors de l'écriture me rendaient enthousiastes au départ puis très vite je lâchais. Ça n'aurait pas arrêté un vrai passionné de ces activités, seulement je n'en suis pas une.

Pour l'écriture, l'ennui ne m'atteint pas. J'entre dans le monde inverse, celui qui est dans le bon sens. Et on est heureux à partir du moment où on a remis notre monde dans le bon sens. Mais il faut expérimenter la chose longtemps à la file pour savoir.

Donc plus j'écris plus je m'accroche, plus je sais que c'est ce que je veux faire de moi. Je n'ai pas envie que ça finisse, même épuisée je m'obstine longtemps. Plus j'écris

plus je tiens et plus je suis emportée, je deviens ivre. C'est ma boisson non alcoolisée perd-tête. Quand j'éteins mon écran et que je me couche après avoir longtemps écrit, je maudis le sommeil pour m'avoir séparée de mon roman. J'adore écrire la nuit et en étant fatiguée, c'est là que vient l'écriture la plus véridique. Quand j'écris dans cet état d'extrême fatigue, il me semble sur le moment de faire fichtrement n'importe quoi, mais le lendemain quand je me relis, eh bah je découvre alors une note qui me ressemble au plus haut point de tout ce que j'écris. Mieux qu'un style, il y a un truc qui te saute dessus et s'accroche sur ton nez entre tes deux yeux quand tu lis. Nickel. Rien à reformuler ou presque.

J'aimerais vivre des fins de soirées à écrire comme ça à ne plus en finir. Ou au moins être sûre de pouvoir continuer comme ça toute ma vie. Signer une sorte de contrat avec moi-même, ou engager quelqu'un qui viendra contrôler ce que je fais. Je me suis mis depuis quelque temps un nombre de mots minimum à écrire chaque jour. Je tiens tellement à devenir écrivain, à être entendu, et pour y arriver j'ai la conviction que compter sur une simple envie – même assidue – ce n'est pas suffisant. Seulement je ne fais jamais ce minimum. Je fais beaucoup plus. Ce minimum est là quand même pour s'assurer que j'écrive les jours délicats aussi.

Des amis amateurs d'écriture m'avaient demandé comment se fait-il que je tienne si bien. Ils faisaient référence à mon assiduité. Je n'avais pas su répondre. Plus tard, j'avais trouvé une réponse que je trouvais tout de suite évidente. Je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Mais je ne sais toujours pas qu'est-ce qui fait que je sois cette personne et pas une autre. J'ai tellement de choses à dire, absolument comme toute personne sur terre. Je ne vois pas pour moi une autre manière de les exprimer, sinon je ne saurais la maîtriser.

Elodie devait remplir une fiche d'évaluation à rendre avec mon mémoire. Je lui avais présenté cette fiche inlassablement durant plusieurs semaines – par mail et en papier – et à chaque fois elle ne répondait pas. Dans cette période, elle était pire que d'habitude. Elle commença, non sans mal, à ranger dans un tiroir tous les bonbons et chocolats qu'entre collègues nous avons l'habitude de s'offrir. Elle aurait pu les consommer tout de suite et décompresser un peu. Au lieu de ça, elle essayait de les oublier et tous les jours elle tournait sur elle-même et montrait ses fesses à ses collègues en leur demandant comment elles les trouvaient. Toutes étaient gênées face à cette question qui, heureusement, ne m'était jamais explicitement destinée. Je ne sais pas mentir et ses fesses avaient grossi de façon très disproportionnée à son corps qui n'avait absolument pas changé en aucun autre lieu. On aurait dit que les calories lui faisaient la guerre précisément sur ce champ. Le jour où je devais rendre la fiche d'évaluation, je la trouvai en train de craquer sur tous les bonbons qu'elle avait collectés depuis des semaines. Je pensai tout de suite que ça n'allait pas être à mon avantage – un bonbon c'est bon pour l'humeur mais une vingtaine, plus du tout ! Je lui remis la fiche à contrecœur au milieu de ses bonbons et je lui dis que c'était le jour où je devais la rendre. Elle ne dit rien mais elle leva vers moi ses yeux vides avant de m'empresser loin de son bureau.

A midi quinze – quarante-cinq minutes plus tôt que l'heure de la pause – je la voyais partir dans le couloir, alors je courus voir son bureau et découvris la fiche comme je l'ai laissée. Je la pris et courus dans l'autre sens rattraper Elodie. Je me dis dans ma tête qu'elle n'allait vraiment pas bien pour me faire ça, mais quand je lui demandai si elle avait fini de remplir la fiche elle ne se gêna pas pour y rajouter encore ; elle s'énerma et me dit qu'elle devait partir, que ça l'embêtait, qu'elle n'était pas d'humeur. En effet, elle crispait son visage d'une façon qui le déformait ; ses lèvres avalées, ses yeux réduits en deux mèches de flamme et son nez aussi se plissait. Ce n'était pas beau à voir, elle simulait clairement et les expressions humaines perdent leur beauté quand simulées. Le comble, elle me dit que je n'avais pas le droit de la prévenir si tard de ça. Elle n'attendit pas ce que j'allais lui dire pour riposter et m'arracha des mains la feuille. Je la laissai la remplir tranquillement dans son bureau pendant que je me demandais combien foutue sera cette fiche.

Complètement foutue. Moitié des réponses étaient cochées "satisfaisant", et l'autre moitié "insatisfaisant". Dans la question ouverte, elle avait en plus rajouté que je n'étais pas intégrée et que j'avais un mauvais relationnel.

Mauvais relationnel avec qui ? Je m'étais intégrée et je m'entendais avec toute l'agence sauf Alizée, et elle, elle ne me donnait même pas l'occasion de ne pas

m'entendre avec elle. Nous n'avions jamais déjeuné ensemble ou vraiment discuté. Puis c'est quoi ce mot ? "Intégrée" ? Ça sonne comme un truc qu'on dit plutôt à la télé ou dans un programme scolaire. Elle ne me donna même pas le temps d'en discuter, elle me remit la fiche et partit presque en courant sans dire un mot, sûrement pour pouffer de rire à l'abri du foudroiement de mes yeux très expressifs. C'était le foutage de gueule le plus criard de toute ma vie qui voulait se présenter parmi les choses ordinaires de tous les jours, c'est-à-dire sans paraître comme ce qu'il est ; un foutage de gueule. Mais au point où elle en était, franchement ! Elle pouvait se donner le plaisir de me dire qu'elle fout de moi pour qu'on puisse enfin être libérées et vivre ce conflit dans les normes.

Elle voulait me saquer, être folle et se foutre de la gueule des gens tout en mettant tout ça dans la légitimité. Je commençai à me dire que ce n'étaient pas que des grossièretés genre jalousie ou compétition, c'était bien pire son phénomène et je l'avais trop laissée aller. C'était probablement elle qui me supprimait mes fichiers et non Alizée. Tout devint plus clair. Elodie aurait pu très bien aussi insinuer qu'elle pourrait me prendre à sa place et la virer, ou pire, dire qu'elle m'en avait déjà parlé. Ce serait pour cette raison qu'Alizée fut prise par une soudaine colère contre moi, qu'elle m'avait prise à part pour me faire des menaces. C'était manifestement ça. Quelqu'un qui craint vraiment pour son poste ne va pas aller demander si on veut le lui piquer comme ça, sauf s'il a eu des raisons d'être provoqué. Alors tout se mit dans le désordre et la confusion que nous voulait notre chef. Et ma relation avec Alizée devint un faux vrai problème qui était là pour cacher l'iceberg.

J'avais arrêté de suite de penser que le jeu de commandes mystères était un problème de langage, Elodie était un serpent avec une langue en fourche et les problèmes de langages elle n'en avait clairement pas. C'étaient des jeux de perversités. Elle voulait tout simplement et tout bonnement me mettre dans l'erreur pour pouvoir me dire ensuite que j'étais dans l'erreur.

Le lendemain, je fis des gros efforts de courage. Je me dis qu'après ce qu'elle m'avait fait, je ne pouvais rien craindre de pire. Je devais laisser tomber cet air que j'avais toujours sur le visage quand je m'apprêtais à m'adresser à elle, l'air d'avoir peur. Je fis attention pour avoir l'air naturelle, détachée et impénétrable et j'allai lui parler. Je lui dis que si la fiche d'évaluation était à l'image de sa réelle satisfaction, je préférerais partir. Elle voulait prétendre comme toujours ne pas avoir le temps, mais je ne lui donnai pas le temps de le dire. Je réfléchis mûrement et vite fait. Il restait quatre semaines. Quatre semaines que je pouvais fuir au point où j'en étais. Je devais arrêter de faire les choses comme elle voulait. Je devais surtout arrêter d'essayer de comprendre une personne comme ça. Il n'y avait rien à comprendre d'ailleurs. J'allais lui détruire ses repères de minable royauté. Je voulais partir et je le lui dis.

Je ne m'y attendais pas mais elle prit un air choqué, elle s'était remise sur sa chaise et se mit à regarder le mur derrière son écran la bouche entrouverte. Elle protesta ensuite que moitié satisfaisant et moitié insatisfaisant faisaient la moyenne !

A ce moment, j'avançai enfin d'un pas dans ma compréhension de ce qu'elle est. Je



compris qu'elle était une manipulatrice qui sait tourner la définition des choses comme elle le souhaite. Comme pour les consignes. Mais je n'avais pas fini de comprendre. J'aurais pu parler de mon envie de mettre fin au stage à un autre responsable mais dès le début, elle m'avait interdit de m'adresser aux autres en tout ce qui concerne le travail sans lui demander la permission. Au tout début du stage, je suis allée à la DRH directement sans lui en parler pour récupérer l'original d'une attestation que j'avais donnée au lieu de la copie. Elle en avait entendu parler et m'avait prévenue qu'il fallait sa permission même pour ce genre de choses. J'aurais dû ne pas l'écouter sur ce point et partir me plaindre ailleurs et par écrit.

Je voudrais mettre fin au stage, répété-je. Je devais faire au minimum quatre mois de stage, et j'ai fini les quatre mois de stage.

Elle se suspendit un moment puis elle s'écria d'une façon alarmée :

Vous me coupez les jambes avec cette demande !

Je ne m'attendais pas à une telle réaction. Je vais vous refaire la fiche, s'empresse-t-elle de rajouter.

La fiche était rendue, c'était fini. De toute leur vie, il se peut que jamais un agent de la scolarité de mon école n'ait vu une fiche aussi bousillée.

J'ai rendu mon mémoire hier, c'est fini maintenant. Et comment ça se peut que je n'en aie pas une copie ? Moi qui vous ai tout appris durant ce stage !

Tout appris, j'en doutais fort. Je restai silencieuse et ne lui rappelai pas que j'avais essayé des maintes fois de lui parler de la problématique de mon mémoire, du plan, de la recherche, de la bibliographie, et de la version finale que je voulais lui donner. Je lui dis que je lui imprimerai une copie et me contentai ensuite d'observer en silence la situation se retourner contre moi. Elle me fit un discours de trois kilomètres sur la valeur que je lui retournais de son excellent tutorat, de sa bienveillance, et de sa patience avec moi. Je me retenais de ne pas laisser sortir la confusion par mes yeux très expressifs et la laissai finir sagement. Je n'en revenais pas de ce que j'entendais.

A un moment, elle en eut marre de ne pas avoir d'applaudissements ou la moindre réaction alors elle revint à ce qu'elle disait toujours. Je dois partir, je suis très occupé, vous pourrez disposer. Puis elle me retint, un peu hésitante.

Donnez-moi les coordonnées de votre tuteur de mémoire. Je vais le contacter et lui dire des compliments sur vous.

Cette proposition m'enchantait, mais je me demandai si ça ira jusqu'au bout. Rien de ce qu'elle propose ne va au bout.

Il s'appelle comment ? Christophe Alaux. Je n'ai jamais entendu parler de lui dans votre école. Vous savez, je la connais bien votre école.

Elle se fout de moi. Si elle la connaît bien, elle doit le connaître. Cet homme est son école. - Je ne vous ai jamais dit mais j'y ai fait un peu d'études, votre école.

Elle dit ça comme si ça devait élever ma sympathie envers elle. Elle fut déçue de n'en voir rien.

Est-ce que vous lui avez parlé du déroulement de votre stage ? De ce qui s'était passé avec Alizée ? Mon tuteur a beaucoup de postes, il est très occupé, je n'arrive même

pas à avoir de lui le temps de valider mon plan de mémoire. Je n'ai jamais eu l'idée de lui parler de tout ça, je n'en aurai pas l'occasion. - Et vous lui avez parlé de moi ? Non, rien concernant le stage. - Il vous connaît bien ?

Il n'a pas le temps de connaître ses étudiants. Elle eut l'air pensive tout d'un coup. Vous êtes d'accord alors pour me donner ses coordonnées ? Je vous les envoie par mail.

Avant de partir, elle me promet qu'on reprendra les projets et j'y crus moins qu'à la solution qu'elle avait proposée. Je ne l'imaginais pas perdre cinq minutes au téléphone pour me venir en aide, moi. Elle me dit aussi qu'elle ne viendra pas à ma soutenance, et c'est bizarre, car elle présenta ça comme une bonne chose. Elle avait dit qu'elle prenait cette décision car elle ne sait pas quel genre de soutien elle m'apportera. Dès qu'elle fut loin et moi seule dans mon bureau, je m'enfermai dans les toilettes et pleurai un bon coup. J'étais épuisée, capable de tout faire pour voir le bout de cette année universitaire.

La fin de la journée, à dix-huit heures piles pour que je rate mon bus, elle me reparla de ce que je lui avais demandé, je tenais toujours à mettre fin au stage je lui dis, et là quand elle me menaça de parler de ma demande à mon tuteur (ce qui est normal puisqu'une convention de stage est signée avec l'université aussi) ça me fit peur. Je doutais qu'elle pouvait lui raconter les choses autrement. Je me résignai de ne plus soutenir ma proposition, et à tenir jusqu'au bout de ce stage si ça ne se dénoue pas spontanément de sa part. Je changeai de discours.

Elle m'avait aussi dit plusieurs fois que si c'était à refaire, elle ne me reprendrait pas en stage. J'essayai de retourner ses propres paroles pour la situation, de faire en sorte qu'elle croie que c'est son idée de vouloir me faire partir. Elle dit alors qu'elle ne voulait pas que je parte, mais qu'au même temps elle ne voulait pas se forcer (et non me forcer). Je ne compris rien à ce qui se passait mais elle prit un air triste. Elle voulait me retenir jusqu'à la fin et je savais pourquoi, j'avais entendu ses collègues se moquer de sa difficulté de retenir les stagiaires jusqu'à la fin. Elle me sortit des choses sans rapport avec notre sujet, des choses qu'elle me disait souvent, comme je ne suis pas faite pour le marketing, je ne deviendrais jamais chargée d'études et elle me dit de me tourner vers la littérature. J'avais déjà écrit des articles pour des magazines d'économie durant le stage, je lui demandai donc si elle voulait dire journalisme. Elle répéta, littérature, littérature. En gros, elle voulait que je me jette la tête en première contre un mur. Je la laissai parler et ne la contredis pas. C'était la dernière personne à se soucier de mon bien sur la planète, alors ses conseils m'importaient peu.

N'empêche, ça m'avait fait plaisir d'entendre quelqu'un me dire de me tourner vers la littérature. Elle conclut en disant que nous referions le point vendredi prochain sur l'arrêt du stage après ma soutenance, alors que je m'attendais qu'elle me laisse enfin partir vu ce qu'elle racontait sur mon incompetence.

Nous n'avons jamais refait le point. Elle ne voulait pas que je parte. J'étais sa prisonnière. Elle avait les coordonnées de mon tuteur.

Christophe Alaux avait cumulé plusieurs postes et responsabilités auxquels il ne tenait pas vraiment mais qu'il tenait quand même. Il passait ses journées à associer le bon café de la machine dans son bureau et le mauvais café du distributeur mis à disposition aux étudiants dans son ventre vide, pour ne pas beaucoup user des capsules trop chères. Entre un café et un autre, il allait se plaindre auprès de quelqu'un pour lui dire combien il avait de boulot, combien les étudiants étaient pénibles et combien il leur consacrait sa vie. Autour de lui, on le trouvait impressionnant, surtout quand il se plaignait. Il ne doit y avoir que les gens sous hautes responsabilités qui peuvent avoir autant de lamentations. Elles étaient toutes cautionnées, ses lamentations, surtout celles contre ses étudiants. L'école était sens dessus-dessous et clairement à cause de ces nombreux membres sans aucune prétention à part avoir été admis dans l'école. Alors, monsieur Alaux se permettait de passer plus du temps à se plaindre qu'à avancer, il voyait le boulot s'accumuler encore et encore face à lui, sur son bureau et à côté des tasses ou gobelets de café sans sucre.

Aux cours qu'il donnait, il avait la manie de poser de temps en temps son index un peu entre le menton et la lèvre inférieure et de lever les yeux vers les poutres au plafond. Ça lui donnait l'air de réfléchir à ce qu'il va dire, comme s'il était en train de faire des constats sur le moment ou de tirer des conclusions toutes fraîches. Mais les étudiants avaient l'impression de déjà-vu quand ils l'écoutaient. C'est le temps qui se répète quand il leur parle encore une fois, de la même manière et avec les mêmes mots, de l'attractivité des territoires et de leur marketing. Les sujets étaient traités de la même façon et ne rapportaient plus grand-chose depuis la première fois où ils furent traités, alors la plupart des étudiants, pour ne pas dire tous, ne venait que pour marquer leur présence.

En fait, ses cours étaient des récitations tirées d'internet, exactement comme le plagiat dont il prévenait ses étudiants. Les nouveautés sont à dire par ceux qui en ont le temps. Certains de ses étudiants ne savaient pas qu'en plus d'être professeur, responsable de formation et directeur, Monsieur Alaux tenait une chaire à la même école et ne se rappelle même plus des fois s'il est lié ou non à un projet d'attractivité du département dont parlent deux devant lui. Il avait cumulé plus de postes que ce qui lui permet de tenir des cours authentiques ou de répondre aux mails de ses étudiants.

Son école était la seule en France spécialisée dans le management du secteur public et à vocation publique. Étant donné que c'est un secteur à forts et nombreux défauts managériales, il allait de soi que les professeurs se permettent des critiques. Des fois, les cours étaient des pures critiques. Mais ça devenait comique quand le prof était Monsieur Alaux. Il enseignait des choses qui n'étaient pas pratiquées dans

l'établissement où il était directeur. Il avait pourtant l'air d'avoir la bonne volonté.

Ceux qui travaillaient pour Mr Alaux ne pouvaient pas comprendre ce qu'il leur dit quand il leur parle de son domaine très techniquement. Il parlait dans des délires infinis qu'il savait bien incompréhensibles pour eux, mais il faisait semblant de ne pas savoir, pour continuer à user d'une opportunité de faire l'impressionnant. Comme on voyait sur son visage qu'il supposait qu'ils s'y comprennent, alors eux aussi s'y prêtaient au jeu. En plus, il donnait le goût de mettre en œuvre tout ce dont il parlait. On aurait dit qu'il était capable de mettre l'école et tout le département sur des pieds enfilés dans des baskets. Seulement, il n'en était rien. Il disait que c'était la faute aux personnes très hautement placées qui ne lui fournissaient pas en budget ou autre. Ça, c'était au moins quelque chose que ses employés comprenaient bien.

Ses étudiants, pour leur part, saisissaient plutôt convenablement ce qu'il leur expliquait dans ses cours. Il était méthodique, clair, il articulait bien et se livrait même, très subtilement, à quelques animations pour retenir l'attention. Ça marchait toujours au départ, jusqu'à ce qu'on comprenne que les cours prochains tourneront autour des mêmes pots, et les étudiants commencent alors à s'absenter.

Ce que n'absorbe absolument pas Monsieur Alaux, c'est qu'on puisse le laisser presque seul, avec un tableau derrière lui et seulement quelques chaises pleines à qui s'adresser. Il leur dira, à ces chaises, que leurs copains ne sont pas sérieux et il entendra, sans retenir un pincement de lèvres, que les autres tiennent des petits jobs auxquels ils sont allés. Ces autres ne comprenaient pas qu'un job pris pour financer les études ne leur sert plus s'ils ne vont plus aux études. Lui, il ne comprenait pas qu'il suffisait d'aller une seule fois à un cours s'il se répétait, et aussi, fils de gens aisés, il ne comprenait pas qu'un job, même d'étudiant, avait des horaires stricts quelques fois. Monsieur Alaux se trouve pourtant simple, il n'a rien à donner à personne et n'espère rien de personne, à part lui donner l'illusion qu'il tient bon derrière son grand bureau.

Et ces inscrits qui ne venaient qu'aux premiers cours et qu'aux examens au fil des années, ça le mettait hors de lui. Il prenait ça pour lui. De la négligence, de l'irrespect par rapport à ses qualités de professeur, comme s'il s'était fait insulté. Mais ce qu'il ressentait pour eux, ce n'était pas différent de ce qu'il estimait de leur estime pour lui. Ils lui inspiraient un dégoût qu'il savait malsain tellement il était intense, mais il avait besoin de le porter. Ils ne viennent pas à mes cours, alors ils ne sont bons à rien. Des jeunes à entasser dans un coin les uns sur les autres. De toutes leurs vies, ils seront de côté et ils ne verront jamais ce que c'est de réussir.

Mr Alaux ne sait pas qu'il y a des étudiants qui l'adorent au point de le vénérer. Il imagine que certains le détestent, ce qui est le cas, et ces derniers sont nombreux. Mais ceux qui le vénèrent le sont tout autant. Il est leur sauveur et ils ne le changeraient contre aucun directeur même envoyé d'Harvard.

En fait, nous avons dans mon école un système de notation basé essentiellement sur les projets de groupe. Il est connu que dans un groupe les membres ne s'investissent pas de la même manière même si on prend tous la même note. Il en est ainsi dans toutes les écoles de l'université, mais la particularité de la mienne c'est que peu

importe qu'un membre rajoute une ligne à un projet ou pas, qu'on se plaigne de lui ou pas, qu'il fasse rien ou qu'il fasse tout, la règle est claire ; débrouillez-vous entre vous ! Nous n'avons même pas le droit de remonter l'information à propos d'un éternel absent aux réunions de groupe. Mr Alaux aurait été intelligent de prétendre au moins qu'il est mécontenté par ce genre de cas pour les inquiéter un peu, au lieu de ça, il soulignait à chaque tentative de plainte que ce n'est pas son affaire, très publiquement, de sorte que les éternels absents soient rassurés et continuent leur truc. Il ne voulait pas être mêlé à ça, c'est à nous de gérer, nous deviendrons managers et nous devons gérer des équipes, il nous rappelait. Il en découla une démotivation des plus sérieux et une insouciance plus croissante chez les moins sérieux, et ces derniers sont contents comme si on leur avait offert une note au Loto. Naturellement, ils aiment fort notre directeur d'école et son système.

Mr Alaux ne le savait pas et s'il pouvait le savoir, il aurait pu être un peu consolé avec cet amour. Tout ce qu'il sait c'est que de nombreux étudiants s'absentent à ses cours sans vrais motifs. Un jour, sans vraiment y croire, il compta le nombre des présents sur la feuille des présences – après l'avoir défilée pour les signatures – et le nombre des chaises pleines, et il trouva, à sa grande surprise, le premier largement supérieur. J'étais là quand il fit l'appel pour la première fois, alors qu'il avait fait passer la feuille des présences avant la pause, j'en étais sûre. Je demandai si c'était vrai et on me dit que oui. Tout de suite, je compris ce qu'il voulait faire.

Les visages s'étaient crispés chez quelques-uns pour leurs amis et chez quelques autres il y eut des sourires radieux comme il n'y en avait jamais eu auparavant dans le cours de marketing territorial de Mr Alaux.

Plus il avançait sur la liste entre ses mains, moins grand s'avérait le nombre des présents. Il y avait entre un quart et la moitié de la classe qui était noté présent alors qu'il ne l'était pas. A chaque nom signé qui ne répondait pas, le professeur faisait une grimace et demandait où il était assis, pour supposer que ces personnes étaient là avant la pause. Dans une complicité qui allait de soi, des doigts pointaient au hasard une chaise vide, des fois les doigts n'étaient pas d'accord, mais ils étaient là à pointer tous ensemble très naturellement, puis ils s'arrangeaient pour pointer un seul point, et leurs propriétaires essayaient de ne pas pouffer de rire.

Monsieur Alaux réduisait alors ses yeux en fentes et fixait très fort la chaise vide, comme s'il la questionnait sur ses anciens hôtes et qu'il la menaçait de la réduire en cendres avec du lazer rouge. En fait, il essayait de se remémorer si cette place contenait vraiment quelqu'un. Il n'avait jamais eu l'air tout à fait convaincu, même quand les doigts pointaient vrai.

A la fin de l'appel, il y avait une ambiance de lourdeur de semi-remorque dans la salle, et particulièrement sur les chaises vides qui portaient dorénavant des noms. La question qui sonnait dans la tête de Monsieur Alaux sonnait tellement fort, elle écrasait tout ce à quoi on pensait et tout ce qu'on se disait entre étudiants. La question de est-ce que ces chaises portaient vraiment des noms.

Il dit, je ne sais pas après combien de temps, qu'il n'était pas au bénéfice de ses

camarades de signer pour eux et qu'ils devaient venir assister aux cours pour leur bien. C'était quelque chose qui ne dit rien à personne. Nous étions en cinquième année d'études supérieures, deuxième année de master, émancipés, certains avaient déjà construit une vie de vrai adulte affranchi, nous n'avions pas besoin d'écouter autre chose de la part de monsieur Alaux à part des vrais cours. C'est pour cette raison qu'il avait, plus tard et sur plusieurs jours, convoqué un à un les étudiants qui avaient fraudé sur leur présence.

Il était hors de lui, mais il s'était retenu. Il avait un autre plan à mettre à l'œuvre. Il allait se venger sur ces petits êtres insignifiants pendant les convocations. Ils le dégoûtaient, encore plus ceux qui étaient présents comme moi et qu'il suspectait d'avoir chacun, au moins une fois, signé pour quelqu'un d'autre.

Les étudiants en général le dégoûtaient avec leurs rires au fond de la salle, leurs téléphones cachés derrière les écrans des ordinateurs, leurs paquets de chips cachés sous la table, leurs notes, leur concentration, leur participation, leurs jeans troués aux genoux et leurs jupes très courtes pour ici.

Je n'avais jamais signé pour quelqu'un d'autre que moi. Je n'avais jamais demandé à quelqu'un de signer pour moi. Mais je ne peux m'empêcher de comprendre cette pratique, avec ce prof en particulier.

Je m'absentais assez souvent, pour des raisons médicales qui ne regardaient pas monsieur Alaux. Souvent des séances chez l'orthoptiste pour des migraines ophtalmiques ou bien sinon chez l'ophtalmo. Il m'en voulait clairement de n'avoir des consultations que pendant ses cours. Je lui envoyais des mails avec les certificats en pièces jointes qu'il regardait sans me répondre. On aurait pensé que je faisais exprès de mettre mes séances de rééducation dans ses cours, la réalité est tout autre. C'était lui qui mettait ses cours dans mes séances de rééducation.

Pour un de ses cours sur deux, la scolarité nous rajoutait les heures sur l'emploi deux jours avant. J'avais mes rendez-vous chez l'orthoptiste fixés des semaines en avance et ça ne m'arrangeait pas de les annuler pour lui.

Il était trop occupé, il fallait comprendre qu'il ne pouvait libérer ses heures qu'au dernier moment on nous disait. Moi, je ne comprenais pas, mais j'essayais de comprendre. Lui, je n'avais jamais senti qu'il comprenait, ou qu'il essayait de le faire. On aurait dit que la compréhension n'était pas donnée à tout le monde, surtout pas à ceux censés en avoir le plus. C'était toujours comme si on ne l'intéressait pas, comme s'il venait donner un spectacle pour lui, qu'on était là par hasard, qu'on est censé satisfaire son orgueil et qu'il fallait quand même nous exploiter.

Il nous avait informés une fois – sans nous donner de délai pour y réfléchir puisque de toute façon nous ne devrions pas réfléchir – que nous devons obligatoirement l'assister une journée entière au forum Cap'Com pour lequel il travaillait. Le jeudi ou le vendredi, jours où nous étions censés n'avoir jamais des cours et où je travaillais à la banque de prêts d'une bibliothèque universitaire.

Je lui envoyai un mail pour lui demander si je pouvais venir plutôt mercredi comme ça je ne m'absenterai pas au travail. Le forum Cap'Com était un forum qui durait toute

une semaine et par hasard, nous avons le mercredi de libre et pas de cours ce jour-là. Ça ne m'étonna pas de ne pas avoir eu de réponse. Il ne répondait pas aux mails, c'était connu dans la promo.

Une fois, il ne répondit pas à une question de mon groupe pour un projet, on l'a renvoyée plusieurs fois, pas de réponse, toutefois le jour de l'exposé il se permit des critiques sur des erreurs qu'on aurait pu éviter par le simple service de répondre à notre question. Il tenait quand même à être suivi sur LinkedIn et Twitter comme on suit une star et qu'on réponde à ses publications, qu'on partage, qu'on mette des commentaires et des hourras, chose que je ne faisais pas.

Je renvoyai un mail à son assistante pour lui demander la même chose. Mercredi était venu sans réponses. J'envoyai alors un mail, directement à l'assistante cette fois, pour demander à m'inscrire jeudi, tout en réexpliquant la situation et en m'excusant puisque l'inscription allait se faire pour le lendemain. Et là, et seulement là, elle me répondit.

« Bonjour,

Vous auriez dû vous inscrire depuis un long moment pour assister à cet événement. Il est désormais trop tard. Vous serez donc considérée comme absente sur les deux journées. Cordialement »

Hors, j'avais envoyé mon premier mail le jour où nous avons été informés. J'avais demandé si je pouvais venir le mercredi, il aurait suffi que quelqu'un me réponde « Non, venez un des deux jours qu'on vous a proposés » Et je serais venue. Mais non, la communication simple ce n'était pas possible, sinon ce ne serait pas drôle !

Je me souviens que j'en étais devenue en colère, vraiment. Tellement fort, j'aurais pu lui sortir de son écran là où elle était et la traiter des noms qu'elle avait peut-être déjà l'habitude d'entendre. Un vrai sketch, cette histoire ! Elle et son patron prenaient les gens vraiment pour des cons. Plusieurs ne s'étaient pas inscrits, et je savais pour quelles raisons. Les miennes n'étaient pas mes raisons, c'était celles du directeur et de son assistante qui ne considéraient pas les mails qu'ils recevaient. J'étais dans une colère indescriptible quand je lui répondis avec un merci sarcastique tout en lui rappelant la date où j'envoyai le premier mail. Et là, je reçus une réponse, pas de sa part, mais de Monsieur Alaux qui me dit

« Mlle,

Je suis le premier à ne pas avoir eu de réponse de votre part, ni suite à mes emails pour l'inscription des étudiants ou suite aux informations diffusées pendant mes cours. En outre, je n'apprécie pas vraiment le ton combinatoire avec lequel vous vous adressez à mon assistante. Nous aurons l'occasion d'en discuter ensemble. »

J'en étais bouche bée. Je ne voyais pas le rapport. Puis, je n'imaginai pas que ça pouvait le travailler à ce point qu'on ne participe pas, ça m'avait fait penser un instant qu'il était apparemment très attaché à l'efficacité de ses cours et de l'échange avec ses étudiants. Mais je me souvins très vite de ce que j'avais sous les yeux, alors je m'enlevai de suite l'idée de la tête. C'était la preuve qu'il n'était intéressé que par l'échange allant dans son sens. La suite à ses mails pour les inscriptions, alors là, je ne voyais absolument pas de quoi il parlait. J'allai même demander si nous en avions

reçu dans la boîte universitaire personnelle. Non, il n'y en avait pas. Je répondis quand même comme si j'avais commis – moi – une faute envers son assistante.

« Mr Alaux

Je tenais juste à m'expliquer mais je lui présenterai quand même des excuses.

J'aurais apprécié assister au forum en tant que participante, ce que vous devriez croire, faire des études tout en ayant un job étudiant n'est pas toujours évident. Si je ne portais pas d'intérêt à vos cours, je ne serais pas en train de lire votre livre sur le marketing territorial, il m'apporte beaucoup au passage.

Enfin sauf erreur de ma part, je n'ai jamais reçu de mails par rapport aux inscriptions. Cordialement. »

Il en fut très content à mon avis. Tout le monde ne connaît pas son livre. C'est la seule chose sur laquelle il ne faisait pas de publicité. Après quoi, il me remercia pour ces précisions, me souhaita bonne lecture avant de me rappeler de regarder dans la boîte mail universitaire personnelle – où il n'y avait rien à propos d'inscriptions.

Je ne savais pas pourquoi, mais j'étais heureuse de ce contact d'injustice, de malentendu et de réconciliation. Je sentais vraiment dans son dernier mail qu'il n'y avait plus aucun reproche, mais que de la bienveillance.

J'avais tort.



*La loi de Parkinson (rien à voir avec la maladie du même nom) veut que plus une entreprise grandit, plus elle engage des gens médiocres et surpayés. Pourquoi ? Tout simplement parce que les cadres en place veulent éviter la concurrence. La meilleure manière de ne pas avoir de rivaux dangereux consiste à engager des incompetents. La meilleure façon de supprimer en eux toute velléité de faire des vagues et de les surpayer. Ainsi les castes dirigeantes se trouvent assurés d'une tranquillité permanente. A contrario, selon la loi de Parkinson tous ceux ayant des idées, des suggestions originales ou des envies d'améliorer les règles de la maison seront systématiquement éjectés. Ainsi, paradoxe moderne, plus l'entreprise sera grande, plus elle sera ancienne, plus elle entrera dans un processus de rejet de ses éléments dynamiques bon marché, pour les remplacer par des éléments archaïques onéreux. Et cela au nom de la tranquillité de la collectivité.*

Extrait de *L'encyclopédie du savoir relatif et absolu*, Bernard Werber

# PARTIE II

Jerôme avait manqué à être présent une seule fois.

J'avais eu une très mauvaise nouvelle de l'école. Je n'avais pas validé ma dernière année pour des raisons qui n'étaient pas de mon ressort et je me sentais abandonnée par tout le monde. Par l'école, par mes amis qui étaient choqués et qui ne se risquaient pas pour m'appeler, par ma famille et par Jerôme. Je venais de finir mon stage pour découvrir qu'il s'est passé de façon pire que ce que je pensais.

J'avais terriblement besoin d'être soutenue. Je voulais être avec Jerôme mais il avait pris des billets pour aller chez sa famille à Gênes – avant d'avoir la nouvelle évidemment mais quand même, il aurait pu annuler.

Je lui dis que ma sœur Marine qui était sur Montréal allait se ruiner pour venir me voir alors que lui, il partait – Marine est toujours prête pour être là quand j'ai une mauvaise passe seulement elle n'est pas douée pour soutenir. Je me sentais dans une situation tellement pénible à supporter, il en était de même pour lui. J'avais pris son plan de Gênes pour une fuite, de même pour mes amis qui ne m'appelaient pas – j'avais appris plus tard qu'ils croyaient qu'il y avait eu une erreur par l'école dans l'affichage.

Je lui avais fait des reproches, il ne s'était pas défendu. Nous sommes partis d'un sujet à un autre. Nous avons fini dans les sentiments, l'Australie, et d'autres délires. Il était reparti dans les questions sur la nature de mes sentiments pour lui, sur ce qui me retient d'être ce que je voudrais être, sur ce qui me retient de sentir ce qu'il aimerait que je ressente. Pour moi, ce n'était pas le moment de reconsidérer tout ça. Il ne se montra pas compréhensif. Il me dit que j'ai un problème, que je ne sais pas poser les pieds quelque part, que je ne sais pas m'installer, que je ne sais même pas ce que ça voudrait dire, que le fait d'avoir été expatriée très jeune avait cassé quelque chose en moi.

Petit à petit, il réalisa naturellement qu'il était parti trop loin. Qu'on était proche de la fin. Moi, je ne réalisai rien. J'avais déjà beaucoup de problèmes à réaliser à la fois, avec un comme celui-ci en plus, c'en était trop.

Jerôme me parlait, me prenait dans ses bras, me serrait fort, il me disait serre moi fort aussi, me forçait à poser ma tête sur son épaule, puis remettait ses bras autour de moi. Mais j'étais très choquée pour réagir. Je restais un instant avec la tête sur son épaule jusqu'à ce que je ne tiens plus, je la levais ensuite vers lui et je le dévisageais comme si c'était la première fois que je le voyais. Il me retournait un regard plus doux, plus triste aussi, il essayait de me pousser à le serrer en retour, mais je me défaisais de lui très vite pour me remettre à le dévisager.

Tout d'un coup, je réalisai un peu mieux et je lui posai la question. Tu es en train de me quitter, là tout de suite ? Il ne répond pas ou il répond et je ne l'entends pas. Je

suis déjà dehors, dans le couloir. Je me retourne pour fermer la porte de mon appartement et je vois Jérôme derrière moi. Tu ne veux quand même pas me suivre ? J'avais posé la question d'une manière que je voulais ironique, mais ça avait sonné très triste, en tout cas il avait compris que je voulais être seule. Il avait compris que je voulais qu'il parte pendant que je ne suis pas là. Je ne voulais pas le voir partir. J'étais rassurée qu'il ait l'air de le comprendre.

Je fermai la porte, et je montai chez un ami dans la même résidence. Il était une heure du matin. Je pleurais dans le couloir, mes sanglots s'entendaient sûrement dans tous les appartements de l'étage. Mon ami avait mis du temps pour m'ouvrir. Comme il était au courant que c'était le jour de l'affichage, il crut que je pleurais pour mes résultats. Il me dit la vie est injuste, le système scolaire et les établissements publics sont injustes, le monde ne tourne pas rond, je vaudrais mieux que le diplôme que je n'ai pas eu et des choses comme ça qui ne me consolèrent pas. Je pris le temps de finir de pleurer devant lui pendant qu'il essayait de saisir le rapport avec ce que je disais entre mes sanglots. Quand je m'assurai que je n'allais pas me remettre à pleurer, je redescendis en ne disant rien, même pas désolée pour le dérangement ou merci ou bonne nuit pour la forme.

Sur mon chemin jusqu'à chez moi, je découvris que j'avais peur de ne pas retrouver Jérôme à m'attendre. J'avais un nœud au ventre, et il me sembla pouvoir en mourir. Il me sembla même avoir en moi des sentiments très vrais et très stables pour cet homme, qui ne s'étaient pas maintenus avant ça fermement à la surface.

C'était impossible qu'il soit là à m'attendre, j'essayai de me convaincre. Il ne fallait pas être terrifiée par l'idée de ne pas le retrouver puisqu'il était sûrement parti. Mais en arrivant, je trouvai la porte fermée à clé. Mon portable que j'avais oublié était en train de sonner à l'intérieur. Il était parti me chercher.

Je le retrouvai devant la résidence. Dans la petite rue toujours désertée le soir. Il pleurait. On est restés dehors à essayer de mettre fin à tout ça convenablement mais c'était impossible. On n'arrivait plus à faire ce qu'on faisait de mieux ; parler. Alors j'essayai de lui raconter une chose de tous les jours. On passa devant une laverie d'un autre immeuble et je lui dis que j'y étais allée dernièrement, que les machines y sont plus grandes et permettent de laver à plus haute température. C'était maladroit, mais j'essayais toujours de sourire pendant que lui, il avait les yeux gonflés de larmes. Il me dit quelque chose que je n'oublierai jamais. « Tu as eu plus de décence, tu es partie pleurer seule. Tu es forte de me parler comme ça. Tu es forte de me regarder comme ça. Je ne suis pas comme toi, moi. Je ne sais pas comment tu fais. »

Je n'aimai pas ce qu'il me dit. Ce fut très vexant. Très indécent de sa part. J'eus envie de lui crier dessus, de le haïr, mais je n'avais pas pu. Il était fort lui aussi pour me faire ça, seulement j'avais une force d'un autre genre, pour faire face justement aux gens comme lui qui savent choisir les moments les plus durs pour quitter quelqu'un. Il me dit qu'il était désolé que ça finisse comme ça, qu'il ne comprend pas comment on peut être si bien si longtemps et finir sur ça. Je le laissai parler. On est revenus chez moi pour mieux en parler, il avait insisté. Puis, il est reparti quand il a compris qu'on ne

peut rien se dire qui porte un sens. Il a rappelé après une demi-heure, il est revenu, on s'est retrouvés pour cinq minutes, j'avais essayé de le retenir, mais je n'ai pas réussi. Je lui avais parlé avec raison, et il me regardait comme s'il ne me reconnaissait pas. Je me forçais à sourire, je le consolais comme si j'étais celle qui tenait le coup et lui le seul à en souffrir, je disais des mots sages alors qu'il ne doit pas en exister, des mots sages, dans ces situations.

Au fond, je me retenais de m'écrouler. J'aurais dû le chasser, ou lui dire ce que j'avais réellement envie de dire comme ne pas s'en aller, tout simplement sans les mots en trop ou très raisonnables, ou au moins de ne pas s'en aller en étant triste. Je ne voulais pas avoir comme dernier souvenir de lui une scène triste, ses yeux rouges en pleurs et son air abattu. J'aurais voulu lui demander de surpasser ensemble cette sombre nuit, pour me blottir contre lui, comprendre mieux ce que je ressentais. Ça aurait tout changé si on s'était quittés à la lumière du jour. La nuit nous aurait apaisés tous les deux, on se serait quittés dans de meilleurs termes.

Je ne pouvais rien saisir de ce qui nous arrivait, surtout qu'il était deux heures du matin, et j'avais besoin d'avoir le temps de comprendre. D'ailleurs lui aussi ne comprenait rien de cette nuit, il pleurait et secouait la tête derrière ses mains en répétant que c'est insensé, qu'on est bien ensemble mais qu'on n'a pas d'amour vrai.

Je voulais lui demander de se regarder, de me regarder, de nous regarder tous les deux, lui dire qu'il n'y avait pas de raison de nous mettre dans ces états-là. C'était très grotesque de subir tout ça d'un coup.

C'était comme s'il avait eu subitement le droit de me quitter, comme s'il avait pensé pour la première fois qu'il existe une issue à nous. C'était l'envie du moment. C'était à faire seulement cette nuit. A prendre ou à laisser. Il m'avait quittée alors qu'il prétendit ce soir-là qu'on ne s'était jamais appartenu l'un à l'autre. Normalement, quand on ne s'appartient pas, on ne se quitte pas. Toutefois, je pensais qu'on était ensemble, je pensais qu'il était bien avec moi, il l'avait d'ailleurs dit, plusieurs fois, tout en répétant qu'il n'y avait pas d'amour. Pas d'amour vrai. Qu'est-ce que ça veut dire pas d'amour vrai ?

Ça me perturbait énormément de l'entendre répéter ça, surtout que je me sentais amoureuse de lui – véridiquement – depuis que j'avais vu la rapidité avec laquelle je pouvais le perdre.

Mais il ne le savait pas, et c'était comme s'il lui était interdit qu'on soit ensemble sans sentiments amoureux vrais et durs. Je le croyais pourtant au-dessus de l'interdit. Je pensais que je méritais plus de moments avec lui. Au moins quelques heures de plus, pour moi, je croyais quand même que je n'étais pas le genre à mériter d'être quittée comme ça, un jour difficile, dans une heure tardive. Mais il ne croyait pas la même chose. Ça ne pouvait pas attendre. Ça devait se terminer là.

Dans toute cette scène, je pensai à une chose de son passé. Je me demandai si son ex avait joué un rôle dans ce qu'il était en train de faire. S'il était trop abîmé pour faire face à de nouveaux abîmes.

Il parlait souvent d'elle. C'est une fille qui porte plusieurs similitudes avec moi ; elle ne

pouvait aimer du moment qu'elle ne s'accomplissait pas, avait toujours cherché l'intellectuel chez un homme, avait la soif d'apprendre et de voyager. Je ne lui ai jamais confié ce que j'en pensais mais la première fois où il m'avait parlé d'elle je me suis dit qu'il se trouvait dans une sorte de malédiction. Rares sont les filles comme moi, et il arrivait quand même à se débrouiller pour en retrouver... La cherchait-il en moi ? Cette dernière idée m'inquiéta tout d'un coup.

Mais il ne pouvait pas la chercher en moi. Nous étions tellement différentes malgré nos similitudes. L'opposée l'une de l'autre. Il avait survécu à une relation-torture. Elle l'amoindrissait, le rabaisait, ne le considérait pas, sa routine était les reproches et les critiques à répétition, d'une façon extrêmement dévalorisante. Puis, elle n'avait pas de sens de remise en question contrairement à moi qui sais me remettre en question. Elle se considérait bienfaitrice pour l'avoir supporté – ce qu'il disait avec beaucoup d'humour.

Je détestais entendre parler d'elle. Cependant, je voulais comprendre aussi ce qu'elle faisait avec lui pendant un an et demi alors qu'elle ne l'aimait pas – ce qu'il refusait d'admettre – alors je lui posais des questions et j'étais horrifiée pour lui des réponses. Il répondait comme si c'était la chose la plus naturelle au monde de devoir patienter si on est amoureux et maltraité. Il avait dit par exemple qu'il était prêt pendant leur relation à continuer à être malheureux toute sa vie du moment que ce serait avec elle. Ça me parut tordu. Heureusement, il disait ensuite qu'il regrettait d'avoir longtemps pensé être prêt pour ça. Il ne l'était pas et ils s'étaient séparés. Il disait que s'ils ne s'étaient pas séparés, il n'aurait jamais réalisé correctement l'enfer où il avait été.

Il m'avait dit tellement de fois combien on était différentes, en me regardant comme si j'étais l'arche de Noé. Moi, je le regardais le soir de notre rupture avec un doute que je n'avais jamais eu envers personne.

Il avait dit ce soir-là ne pas être amoureux vraiment. Il m'avait accusée de ne pas l'être aussi. Il fallut croire que nous n'étions pas censés être ensemble.

Ce que je considère mieux, ce sont les actes. Je n'étais pas d'accord avec lui. Il avait tort sur toute la ligne. Du haut de ses vingt-sept ans, avec nos cinq ans d'écart, ce qu'il avançait n'avait rien de mature ou qui puisse me plaire comme constat. C'étaient des constats primitifs.

La vérité est que ses sentiments pour moi sont plus vrais qu'amoureux. Ses actes étaient des preuves de sentiments, mêmes s'ils n'étaient pas des sentiments d'amour vrai, ils étaient vrais. J'en suis sûre, cela me suffit et c'est dommage qu'il ne le sache pas.

Il fallait qu'il s'arrête. Qu'il nous regarde un instant. Il n'y avait pas de raison pour nous mettre dans une telle posture. On ne méritait pas de voir ça. Il avait tort de croire qu'on n'était pas assez fous.

Jerôme, l'amour n'est pas sur le toit où tu m'as emmenée, l'amour n'est pas dans les rues d'Aubagne, l'amour c'est ce soir. Tu veux qu'on devienne les couples heureux dans les magazines ? J'aurais fait ça et n'importe quoi d'autre. Et on l'est déjà. On est dans les rêves les plus fous des gens, on voudrait nous copier, et tout le monde le sait,

tout le monde y pense, tout le monde sait que j'aurais fait n'importe quoi pour toi. Complètement tout et n'importe quoi. La lune, je l'aurais fondue en deux pour toi. Comme une sainte. Comme une dévote. Une novice à toi. Une malade de toi. Folle à lier. Je t'ai menti. Je t'aime parfois un peu, parfois beaucoup, parfois je ne ressens rien du tout, c'étaient des mensonges. Ce soir je le sais. Ce n'était pas vrai. Ce n'était pas vrai mais tu ne l'entendras plus. Et si tu veux savoir si ça m'arrive aussi de t'aimer à la folie, alors oui c'est à la folie. Le rationnel à zéro, l'illumination, la croyance si c'est que tu voulais pour nous. Le vraiment comme tu l'espères. Comme tu le cherches. Le vraiment à la con, à deux balles, le vaut-rien, exactement comme tu l'attends, il t'attend ! Mais tu es le seul à ne pas le voir et tu es un connard. Tu veux être comme dans les couples dans magazines et tu es comme cet homme dans ces films qui quitte sa compagne car il n'a pas supporté ses séquelles après un quelconque accident. Il la quitte le jour de l'accident et il pleure. Tu es le connard dans les films. Le connard qu'on hait vraiment après l'avoir aimé vraiment.

Je ne voulais plus rien entendre de sa version erronée. Nous étions devant chez moi lorsque je le laissai là sans me retourner.

J'ai été larguée, très subitement, mais avec beaucoup d'évidence. Comme une serviette dont on s'est servi et qui maintenant ne peut plus servir.

Dans la même période, j'avais vécu de gros échecs sur différents plans. Mes études, mon boulot, mon copain, ma sœur, moi-même, tout s'était mélangé, et je ne me sentais plus comme les autres. Je me trouvais pourtant attirée par tous ces gens qui vont dans un sens qui contre le mien.

Après ma rupture avec Jérôme, je me sentis coupable. Entre autres par le fait de mettre absolument en première priorité mon écriture et mes ambitions, de rendre mon cours de vie bien tracé, de mettre des barrières aux autres, de bien les comprendre pourtant, mais de ne pas les aimer suffisamment.

Alors je me suis mise à observer les gens de plus près. Et je me suis rendue compte combien je suis terriblement envieuse.

Je leur enviai tout. Leur banalité surtout, leurs ambitions peu ambitieuses, leurs besoins auxquels ils tiennent tant et leur envie de vie. Ça m'impressionna aussi qu'ils aient l'air de ne pas me remarquer, qu'importe si on les observe, ils n'ont rien à cacher. J'ai été marquée par une dame ridiculement maquillée et peu jolie qui dégageait un air tellement confiant, elle arriva à me donner l'impression que c'est moi qui suis ridicule à ne pas la voir belle. Elle était plus emportée qu'une adolescente quand elle mit sa langue dans la bouche de l'homme dans sa main. Il paraissait ensorcelé par une beauté que je ne voyais pas, et moi j'étais ensorcelée par son audace. J'aurais aimé qu'il y ait un moyen d'échange entre elle et moi, pour lui donner un peu de mes réserves agaçantes et recevoir un peu de cette audace.

Tout d'un coup, j'arrivai à voir combien elle est belle. D'ailleurs, j'arrivai à voir combien ils sont beaux, tous les gens devant moi. Je fis des efforts pour ne pas en pleurer, tellement ils sont beaux. Je me mordillais la lèvre inférieure et je reniflais ma morve. Je pressai tous mes moyens pour comprendre pourquoi je ne suis pas comme eux. A quel moment j'étais devenue aussi égarée.

Je commençai à en vouloir à ma mère, à son amant qui fut incapable de venir en France pour qu'on y reste, à Marine qui eut plus d'influence sur moi que moi-même à un certain âge, à la décoration fichtrement simple et morne de la villa de mes parents à Tunis, au néflier du Japon déraciné, à ma responsable de stage, aux professeurs peu investis que j'avais eus, au chien qui m'avait abandonnée en ne se pliant pas aux règles de mes parents pour que je puisse le garder. J'en voulus à des épisodes particuliers de ma vie et les acteurs dans ses épisodes. Comme par exemple une déception amicale du lycée qui est aussi amoureuse, et qui m'a fait beaucoup perdre de mes sentiments à seize ans.

Je convoitai très fort l'excès, encore une petite fois de plus, car je me sentis vide à



l'intérieur. Je suis sûre que si j'aurais pu mieux discuter de notre rupture, Jérôme me dirait que je suis incapable de m'emporter par les plaisirs banales de tous les jours car je suis malade. J'aurais demandé pour répondre – j'aurais même supplié – qu'il me guérisse et qu'il attende avec moi jusqu'à ce que je retrouve l'excès. Je ne sais plus d'ailleurs ce que ça veut dire, l'excès, mais j'aurais pu supplier pour avoir à nouveau cette chose que je ne connaissais plus.

Le garçon qui m'a causé la double déception au lycée – Saïf – était doté d'un pouvoir de menfoutisme scandaleux et d'un don de musicien de prodige. Il était neutre tout le temps, face à tout. Il arrivait à se marrer, à produire des petites compositions réussies et à apprécier des moments, mais il ne ressentait rien d'intense et rien dont il pourrait être vraiment certain. Il m'avait raconté qu'il se força un jour à paraître en colère dans une situation qui d'ordinaire devrait susciter naturellement la colère, et qu'au milieu de son théâtre, il éclata de rire. Cette histoire m'avait beaucoup choquée, car non seulement la situation ne le fâchait pas, mais en plus, il arrivait à en rire. Comprenant les autres comme j'ai toujours su le faire, je lui étalai sa vérité. Tout ça était un mécanisme de défense. Il en était resté bouche bée, car c'était manifestement ce qui le rendait comme ça, et même lui ne l'avait pas compris avant que je ne le lui dise. Je lui dis que je ne sais pas ce qu'il avait vécu pour devenir ainsi, mais qu'il devait se débarrasser de ce mécanisme qui lui enlevait plus que ça ne lui donnait.

Je ne savais pas que quelques mois plus tard j'allais virer comme lui. Refermée contre tout, contre le mauvais, contre le bon. Ne tenant aucune réaction qui compte dans des situations suscitant des réactions. Traînant un mécanisme de défense qui renvoie tout ce qui tente de me parvenir et qui soit plus grand qu'un caillou. Ne sentant ainsi rien d'enivrant, aucun vrai ravissement qui perdure, aucune vraie tristesse qui puisse m'arracher de vrais sanglots. Cet état ressemble plus à un état de choc transitoire finalement, qu'à une décision, ou qu'à un état qui me définit réellement. C'est comme si j'avais été choquée au point de rester suspendue des années, ne sentant rien avant de réaliser vraiment ce qui s'est passé. Un peu comme quelqu'un qui n'arrive pas à rentrer en deuil après la mort d'un proche, et qui demeure quelques jours avec les traits figés dans une expression inexpressive. Et dans mon état, j'essaie de m'accrocher à toute pincée de petits sentiments qui m'effleure.

Cet état est en train de me quitter, et dieu sait combien j'ai pu être ouverte au mal de Jérôme, combien bien je l'ai reçu et combien j'avais pleuré. Je m'étais agenouillée sur le carrelage frais de mon appartement, et je sanglotai tellement fort je sentis ma bouche se déformer, je craignis même qu'elle demeure ainsi.

La moralité de quelqu'un se voit dans la mesure où elle l'empêche de faire du mal contre des gens ne pouvant absolument pas se protéger. Il pourrait être pleinement capable de faire ce mal, en passant un simple un coup de fil ou en tendant le bras, mais il se retient.

Dans la situation où une personne fait du mal, sa moralité est fonction de sa puissance, de l'avantage qu'elle en tire et de l'impuissance de l'autre. Donc la facilité de le faire, la raison pour laquelle elle le fait, et la faiblesse de subir par la "cible".

Cette idée du mal, j'en avais une forte conscience depuis que j'étais une gamine de seize ans. Ce n'est pas une définition que j'ai entendue quelque part, mais c'est une définition que j'ai formulée. C'est une sorte de constat que j'avais déduit. J'en avais fait part à Saif et sûrement pour ne pas se laisser impressionner, il dit qu'il était lui aussi sur le point de concevoir la même idée.

Je n'avais pas un fort pouvoir en tant que gamine – d'ailleurs je n'en ai toujours pas – mais quand on me faisait mal, j'essayais d'imaginer ce que je ferais si j'avais tous les pouvoirs de mal possibles contre celui qui m'en a fait. Ce n'était pas pour visualiser une vengeance imaginaire, au contraire, c'était pour voir combien je me retiendrais dans ce cas. Je ne partais jamais très loin, et ça me plaisait de le savoir.

Ce ne fut pas le cas ce jour-là quand j'imaginai ce que je voudrais faire à Elodie et au directeur de mon école pour prendre ma revanche. Je comptai faire une chose hors du commun.

Je rentrai chez moi. Je me fis à manger. Quelque chose de riche en goûts. Je me servis. Je mis de la musique. Une composition de Max Richter.

J'avais écouté ses musiques dans plein de situations différentes. Je ne sais pas qu'est-ce qui donne un goût aux musiques. Je ne sais pas qu'est-ce qui fait que cette compo avait engendré ce qu'elle avait engendré ce jour-là.

Elle m'avait donné une idée qui me plut au plus haut point. Au point de devenir un objectif. C'est une idée abstraite, un fantasme. Je ne l'ai d'ailleurs toujours pas bien saisie, mais je m'y accrocherai jusqu'à ce que je la concrétise, je me dis.

Je ne peux pas être certaine que ça porte un sens au sens commun du terme "sens" mais moi, ça me dit quelque chose. Ça me dit même beaucoup. Quand l'idée s'était formée dans ma tête, j'essayai d'imaginer le concept et comme je n'y arrivai pas, je me suis dit je vais en faire une recherche personnelle. Une recherche, au départ de définition, de concept ou quoi, puis un passage à la pratique.

En fait, en écoutant la compo, je m'étais demandé si on pouvait mettre de la musique dans l'écriture. Puis, je me dis ; et si j'essayais de mettre de la musique dans ce que j'écris ?

Il ne s'agirait pas de faire des rimes ou de mettre une mélodie, c'est une autre inspiration qui se mit à me travailler. Théoriquement, ce que j'en imaginai c'est d'écrire d'une façon qui rendrait la lecture tellement fluide, tellement légère, on écouterait presque le roman se faire raconter et on se croirait dedans quand on le lit.

Quand j'écoute de la musique pendant mon footing, je m'imagine dans un vidéo-clip, eh bien je voudrais faire de même pour au moins un lecteur. Je ne savais pas si dans ce rapprochement, j'étais sur la bonne voie de la compréhension de ma propre notion de cette idée. Le seul moyen de le savoir c'est de tenter plusieurs solutions et je verrai plus tard le résultat.

Je savais combien c'est laborieux comme projet, alors il ne fallait pas perdre du temps. Il me faut en plus être lue par beaucoup de lecteurs pour pouvoir évaluer ce que je leur aurais fait avec un roman avec de la musique contenue à l'intérieur. C'est un but en soi d'avoir beaucoup de lecteurs, d'être entendue, et d'avoir en amont un éditeur. Je

ne suis pas sûre qu'est-ce qui est meilleur, être entendue ou avoir mis de la musique dans un roman ? Je me rendis compte que ce que je concevais c'était peut-être de ne pas être entendue quand je suis lue, mais écoutée. Écoutée comme quand on écoute de la musique. Ou c'est plutôt de faire un roman théoriquement écrit comme on aurait écrit de la musique.

Je pensai que je devenais folle, et ça me fit sourire. Je m'en fichais. Il fallait me lancer. Pour arriver à tout ce que je m'imaginai capable de faire, il ne me suffit pas d'imaginer, de chercher ou de persévérer. Mais avec ça, peut-être – je me dis bien que peut-être – j'y arriverai. Car la chance aussi joue un rôle, et peu importe combien je me fatiguerai, je pourrai ne pas y arriver. Mais personne ne pourra me dire que je n'ai pas fait d'efforts. Ça me consola sur le moment, mais ça ne me suffira pas longtemps. Au lieu de me mettre dans mon projet aussitôt, je me trouvai coincée.

Je venais de finir une drôle d'expérience. Je sortais d'un stage pervers. Un stage fantôme, qui m'emmena loin de tout art ou de musique. Je finissais cinq années d'études pour découvrir que le domaine vers lequel je m'étais orientée ne voulait pas de moi, alors que quelques mois plus tôt, il n'y avait que moi qui faisais la moue et qui ne voulais pas de lui.

Je me trouvais dans une impasse de remise en question à tous les niveaux, professionnels, émotionnels, tout... et j'étais la dernière à me soutenir. Je venais de vivre une rupture. Je venais découvrir une chose horrible sur Marine. La pire chose qui soit. La pire découverte du monde. J'en étais complètement anéantie. Ce n'était pas l'idéal pour débiter un projet.

Je me sentais fichtrement responsable de tout ce qui m'arrivait, arrivait à mon projet qui venait de naître, et aux proches autour de moi alors que je n'étais qu'une simple vie humaine de vingt-deux ans.

Très vite, après la fiche d'évaluation et après avoir donné les coordonnées de Mr Alaux à Elodie, je redevins complètement fatiguée du marketing, de l'entreprise, de mes études, de mon mémoire, de l'Australie où je ne pouvais pas partir avec Jérôme et de tout. J'étais lassée, dans l'écoeurement de tout ce qui se rapproche au travail, des postes, des sièges à roulettes, des post-it, des fluorescents, des trombones, des impressions, du bruit des impressions et du contenu des impressions. Et alors, une autre phase plus fun commença dans ma petite expérience de stage.

Ma chef passa une semaine à se plaindre qu'elle ne pouvait pas joindre mon tuteur. Je me demandai si elle avait réellement essayé de le joindre ou si elle racontait ça pour faire semblant et me faire plaisir. Je commençai aussi à me poser une question judicieuse. Si elle avait essayé pour de vrai de le joindre plusieurs fois, c'est que je suis très mal barrée. Elodie ne pouvait pas être pressée de dire du bien sur moi. Voulait-elle plutôt faire le contraire ?

Je ne sais pas par quel moyen, mais à la soutenance, je la croyais à cent pourcent.

Au même temps la parole d'un étudiant ne vaut rien contre un professionnel. Je n'avais d'autres choix que de la croire. Et quand à la fin de ma présentation, on s'empressa de me demander pourquoi ma fiche était bousillée alors que j'étais sérieuse comme étudiante, je dis que mon maître de stage les appellera pour redorer cette fiche et je ne me suis pas défendue. Je ne voyais pas l'intérêt d'en parler. Il n'y avait pas d'issue. Parmi les critiques que j'eus sur mon mémoire, une me fit beaucoup plaisir. Le directeur de l'école m'avait dit que mon mémoire était rédigé comme un roman. Mot pour mot. Il avait rajouté que des écrivains écrivent comme ça, mais pas des économistes ou des gestionnaires. Cette phrase, je ne suis pas sûre que ce soit un compliment par rapport au mémoire, mais moi je le pris comme compliment pour moi. Je partis loin dans mes pensées. Je pensai aux romans, aux écrivains et à un état d'esprit loin de l'entreprise et son économie. On me posa ensuite des questions sur le plan qui s'avéra apparemment introuvable pour eux alors qu'il était là où il fallait qu'il soit. A la fin, on me félicita pour l'oral, la clarté et l'assurance dans ma présentation.

Le lendemain, Elodie m'avait dit après le bonjour « Vous devez être reconnaissante que je ne sois pas venue vous stresser à votre soutenance ! » J'avalai la question que je voulais lui poser au sujet de l'entretien téléphonique avec mon tuteur et ne la prononçai pas. Après ce que je venais d'entendre, j'avançai encore un peu plus près de la compréhension de ce qu'elle était.

J'allais mieux depuis la fiche, j'étais tranquille et apaisée, car plus rien de plus grave ne pouvait arriver, mais là je ne comprenais plus. Il y avait un degré au-dessus ?

Depuis que j'ai vu la fiche, j'avais bien gagné en spontanéité. J'étais redevenue moi-même version non professionnelle. La Sarah avec ses amis. Je me permettais des

blagues, j'étais devenue toujours détendue, à la cool, je traînais aussi énormément sur les travaux fantômes, voire je n'avancerais plus, je ne stressais plus pour rien, j'essayais même de sympathiser avec Alizée qui me répondait avec un ton agacée, l'air de se dire mais qu'est-ce qu'il lui prend celle-là. Je m'en fichais qu'elle soit agacée de me voir lui adresser des paroles au ton plutôt amical ou qu'elle me fixe comme si j'étais un phénomène de foire. Je faisais ce qui m'arrangeait, ce qui me stressait le moins, ce qui m'amusait, et j'allais de mieux en mieux. Petit à petit, Alizée se mit carrément à échanger avec moi comme s'il n'y avait jamais eu de problèmes entre nous. Je lui proposais des bonbons chocolat-cappuccino qu'elle refusait poliment et j'allais dans d'autres services en proposer et me faire des copains. Je parlais alors dans des longues pauses, monter par l'ascenseur où je me faisais des selfies et descendre par l'escalier pour sauter les marches deux à deux, me perdre dans les couloirs, prendre en photo les tableaux que je ne regardais pas vraiment avant.

J'avais fini par réussir à interpréter le sens du grand tableau dans la grande salle de réunion. J'allais m'y assoir des longues minutes tous les jours en posant mes pieds sur la table ovale géante. Je restais comme ça et j'essayais de déchiffrer ce que ça représentait. Je crois que ça symbolise le gâchis que représente une vie passée derrière un poste de bureau. Il était vraiment très bien placé, pour que les employés arrivent à conclure que leurs vies étaient gâchées tout en continuant à la gâcher – s'ils arrivent à l'interpréter bien sûr.

Je m'amusais complètement au boulot depuis la fiche. Elodie et ses mystères, ils ne m'importaient plus, ils pouvaient couler tous les deux dans le gros fossé en face de l'agence. J'étais entrée dans une phase de désintérêt total, puisque je compris que quoi que je fasse ça ne servait strictement à rien. Si on pouvait bousiller une fiche pour un stage où la responsable n'est même pas foutue de donner de vraies consignes, à quoi bon travailler ?

Je passais des fois plus d'une demi-heure à parler au téléphone avec Jérôme. Je lui répondais je m'en fous quand il me demandait si je suis sûre d'avoir l'autorisation de parler autant. A l'extérieur on entendait mes crises de fous rires et on se demandait ce qui m'était arrivé pour tourner d'une stagiaire bosseuse toujours clouée derrière son poste à une vacancière dans un cabinet d'expertise-comptable.

Même mes habits trop posés, je n'en voulais plus, je portais dorénavant baskets et jeans. Une fois, je fis le style londonien avec une robe très habillée bonne pour une soirée mise avec des baskets et des petites chaussettes qui dépassent. On ne me reconnaissait plus. On me demandait où sont les talons, je disais que je n'en remettrai plus jamais ici.

Puis Elodie me dit cette phrase « Vous devez être reconnaissante que je ne sois pas venue vous stresser à votre soutenance ! » et je fus un peu rattrapée.

Je me souviens du désintérêt ironique qui s'était mélangé à la sorte de soulagement que je ressentais depuis la fiche quand j'entendis cette phrase. Le soulagement c'était celui de savoir que quoi que je fasse, tout sera mauvais, écroulée au travail ou vacancière ne changent rien. Le désintérêt ironique était une autre affaire. C'était un

des plus grands “je n’en ai rien à faire !” de ma vie. Qu’elle soit venue à ma soutenance ou qu’elle me tue et vienne à mon enterrement, ce n’est pas un phénomène qui compte !

Ce n’est pas sa phrase mais juste sa tentative de se remettre à m’embêter qui me donna envie de l’attraper par les cheveux et la traîner jusqu’au fossé. J’imaginai la scène puis je haussai les épaules ; je me contentai au final de simplement la foudroyer du regard d’une manière sarcastique. Elle essaya de faire de même avec ses yeux qui ne savent rien exprimer et me dit :

- Mon monde ne tourne pas autour de vous ! Vous voyez que je suis stressée, mais vous ne me demandez pas pourquoi ! Tout ce qui compte en moi c’est mon évaluation ?

Complètement givrée, cette femme !

Je ne savais pas pourquoi elle stressait et je ne voulais pas savoir. Je la laissai partir grogner et stresser dehors. Mais je me suis décidée à me remettre à chercher un peu de sa satisfaction pour retourner vite – si ça ne marche pas – à l’état de vacancière.

La bêtise humaine de la position de faiblesse.

Il y avait un formulaire à faire sur un site à remplir selon des modalités de paiement et c’était un truc compliqué que ni Alizée ni Elodie ne savaient faire. Ni moi d’ailleurs. Depuis le début du stage, Elodie n’arrêtait pas de me demander si j’avais enfin su comment faire, comme si j’avais l’obligation de commencer des cours nocturnes d’informatique après les huit heures à l’agence. Mon maître de stage ne m’expliquait rien et elle voulait que je comprenne toute seule des choses de folie de développement informatique qu’elle-même ne savait pas faire. C’est vrai que j’étais passionnée de toutes ces histoires, mais ce n’est pas une raison !

Pour réaliser ce truc, il fallut comprendre un langage bizarre de développement et j’entrepris des efforts fous pour en saisir ce qu’il faut ce jour-là. J’avais appelé Jérôme en aide, il est ingénieur en informatique, j’avais aussi regardé des tutos sur internet, puis j’arrivai à mettre en place le formulaire avec l’aide d’un plugin machin. J’envoyai le lien à Elodie, puis allai vers elle, lui dis ce que c’était et lui demandai de regarder, en m’attendant à une forte réaction. Je n’attendais plus qu’elle me donne la permission de lui dire ce que je voulais d’elle avant de le lui dire. Dorénavant, je le lui disais et c’est tout.

Face à elle, en cet instant, j’étais en train de fondre d’excitation. J’étais pour une fois, depuis le début du stage, fière de moi ! J’avais quand même compris des trucs de développement et programmation, un de ces trucs qui sonnent lourds, avec des noms tordus comme java, C++ et compagnie. Puis, je pensais qu’Elodie tenait à ce formulaire qui lui épargnerait d’entasser des papiers reçus par courrier dans des classeurs et d’envoyer des chèques à la banque, mais elle me dit – tout bonnement – ne pas avoir le temps de voir. Avec un ton irrité comme si j’étais une débile qui lui avait proposé un AfterWork pendant que la voyais s’engouffrer sous une tonne de boulot.

J’étais anéantie par autant d’insouciance.

C’était bête, j’avais l’habitude de cette insouciance de sa part alors pourquoi ça m’avait

anéantie plus que les autres fois ?

J'étais tellement en colère aussi, elle m'avait tirée de ma très agréable situation de touriste en plus ! J'étais tranquillement là depuis quelques jours sans rien faire en étant payée quand même - exactement comme plus tôt quand je faisais des choses qui ne servaient pas et étais payée quand même – et je ne voulais plus être dérangée par Elodie ou ses missions à la con.

Je retournai à mon état de vacancière qui dura encore quelques jours, puis un vendredi vers quinze heures – alors qu'Elodie n'était pas là – je supprimai le formulaire, me levai de mon poste, pris mes stylos, mon porte-mines, mes classeurs, les paquets de Gerblé dans mon tiroir et le mug qu'une collègue m'avait offert. Je signai un truc au bureau de DRH pour faire plaisir à Alizée qui avait peur qu'on la croie la cause de ma décision, et je suis partie pour ne plus jamais revenir.

J'envoyai un mail à l'école pour leur en informer sans m'expliquer. Il n'y avait rien à expliquer. Jérôme m'avait prévenue que personne n'allait être de mon côté, personne n'allait comprendre. Je lui demandai s'il avait compris, lui. Il ne dit rien. Je lui dis justement, il n'y avait rien à comprendre. Moi-même, je n'avais rien compris. Puis, il se mit à parler. Il avait capté combien elle était mauvaise, il dit que lui il n'accepterait jamais de vivre une expérience comme ça et qu'il n'en voulait pas pour moi. J'aurais dû m'enfuir plus tôt. Il me le rappela longuement pendant que j'avais juste envie qu'il se taise.

Il avait capté combien elle était mauvaise, combien ok, mais mauvaise comment ? Est-ce un caractère qu'on pourrait interpréter ?

Je n'en ai rien à faire de l'interprétation de tout ça, mais si lui il avait été là à ma place, il aurait vécu ce que j'ai vécu tout aussi mal et je me serais tue ce jour-là.

J'appris le lundi suivant par Mr Alaux, qu'Elodie n'avait fait qu'y rajouter en s'entretenant avec lui. Il n'avait jamais voulu me dire ce qu'elle a raconté, mais ça concernait mon attitude. Ça m'avait fait chuter ma note. Je ne réussis pas l'année. J'étais la seule à ne pas réussir l'année dans ma promo et en plus j'aurais pu me faire exclure, c'est-à-dire ne même pas avoir le droit de redoubler. A la scolarité c'est ce qu'ils voulaient faire de mon cas jusqu'à ce qu'ils m'aient entendue. J'avais fait un recours mais personne ne voulait remettre une commission et un jury. Puis, peu importe combien mon maître de stage est fou, pour eux, mon stage de fin d'études s'était mal passé. Ça devait être de ma faute. Un point, c'est tout.

Disons qu'Elodie ne portait pas la moralité telle que je la définissais depuis que j'avais seize ans.

En racontant ce qui s'était passé à des proches, je me trouvais parfois face à une incompréhension que je partageais avec eux. On me demandait ce que je lui avais fait pour mériter ça. Des questions posées pour rire mais qui ne me font pas rire. Genre, est-ce que j'ai couché avec son mari ? Traitée de mauvais noms partout dans l'agence ? Lui avais fait des croche-pieds ?

Je ne lui avais rien fait. Je ne peux rien contre elle, sinon porter plainte. Elle a pu me bousiller la vie en un coup de fil. Elle n'en gagne concrètement rien mais ne s'est pas retenue. De toute ma vie, peut-être personne ne m'avait causé autant de mal. En fait, quand on survit à ce genre de choses, on se demande si on est forcément responsable de ce qui nous est arrivé. On a honte de n'avoir pas su se protéger. On s'en veut d'avoir supporté, ou on s'en veut pour une erreur dont on ne se souvient pas. Je passai par une terrible période où j'étais convaincue qu'il y avait un moyen d'éviter la situation où je m'étais trouvée. J'étais sûre et certaine, comme si j'avais disposé de la solution, que j'aurais pu faire en sorte que ça se passe mieux. J'avais des remords comme si j'avais connu cette solution et l'avais refusée. Même si – évidemment – mon premier regret était resté d'avoir signé une convention dans cette agence.

Je culpabilisais de manière destructrice et je n'arrêtais pas de me répéter que, même si ça se serait mal passé de toute manière, ça aurait pu se passer de façon moins pire. En effet, il n'y avait aucun doute que ça se serait mal passé dans tous les cas. Après mon départ, mes anciens collègues avaient vu une opportunité de se confier sur ce qu'ils avaient vu comme stagiaires qui défilent et repartent sous le tutorat d'Elodie. Aucun de toute l'histoire de l'agence n'avait pu rester jusqu'au bout. J'en savais un peu, mais je n'imaginai pas que jamais personne n'avait fini son stage chez elle. Tous mes proches, sauf Marine, me disait qu'en connaissant cette information très éclairante, il n'y avait plus qu'Elodie à blâmer.

Le fait est que, quand on survit à une expérience comme ça, on se retourne contre soi. On cherche à quel moment il y eu une erreur, ou la grande erreur. Je cherchai longtemps. C'était encore plus dur de chercher avec ma rupture avec Jérôme le soir même après les résultats. Je n'avais rien trouvé de crédible, mais je m'acharnai beaucoup. Une ancienne collègue me conseilla de porter plainte, pourvu que ça calme un peu mes recherches. Je n'étais pas tentée.

Je pris rendez-vous chez une psychologue. Et là, dans son cabinet, il se passa un miracle. J'avais enfin fini de comprendre Elodie.

Pendant que je lui présentais la situation au stage – nous étions encore au tout début du rendez-vous – elle me coupa et se mit à m'expliquer ma situation à ma place. J'en



fus dépitée au départ, j'avais besoin de parler et de me plaindre, surtout de l'école, mais pas de l'écouter. Mais elle m'en parla avec une analyse et une compréhension dont je n'étais pas capable alors que c'était moi qui l'avais vécue. Elle me parla même des consignes floues alors que je n'en avais pas encore parlé, c'en était trop, alors je lui demandai comment elle faisait pour savoir.

- En fait c'est un profil à qui on a souvent affaire, elle répondit. Il y en a partout de ces gens ! Rajouta-t-elle.

Ça porte même un nom qui ne me disait rien auparavant en dehors des relations amoureuses. Ça s'appelle les pervers narcissiques. Avocats, psys et autres connaisseurs sont tous d'accord ; on ne peut rien faire à part les fuir, et s'il n'y a pas moyen de le fuir il faut jouer de son mieux aux mêmes jeux, c'est-à-dire retourner la situation et manipuler à son tour – ce que je ne sais pas faire. Tout de son analyse sur Elodie me parut véridique à mille pourcent.

Je n'avais été libérée de ma culpabilité qu'après une thérapie. C'est drôle, car quand j'allais aux séances, je ne disais pas être dérangée par la colère ou par la haine, je pense n'avoir jamais haï Elodie, mais je me plaignais juste de ma culpabilité, comme si j'avais tué une âme. La mienne.

Il s'avéra que la culpabilisation est une technique bien utilisée par les pervers narcissiques. Puis, rien n'est bien à leurs yeux. Le nul, le moyen, ce qui au niveau, le bon, l'extraordinaire, le magnifique, tout. L'irréprochable devient reprochable. Elodie nous aurait félicités, Charles et moi, car elle n'avait d'autres choix apparemment, c'était pour soutenir les encouragements du directeur régional meilleur ami de la mère de mon binôme. Rien n'avait été vrai. Même pas la fois où elle s'était intéressée à mes échanges avec mon tuteur, elle voulait juste être sûre de pouvoir lui raconter sa version à sa guise. Tout est organisé, réglé, prémédité dans ses actes. Rien n'est dit sans des intentions derrière. Surtout pas les moqueries-conseils double jeu. Ou ses consignes modifiables et inatteignables. Tout est calculé et fait pour qu'on subisse à long terme. Une claque puis un petit quelque chose pour qu'on tienne en haleine. Il faut donner plus pour en avoir plus des petits quelque-chose. Le soit-disant donnant-donnant. Courir toujours, à la verticale, et vers le bas. Comme si on était inspiré vers le fond d'un gouffre. On devient l'ombre de ce qu'on était.

J'avais commencé avec ma personnalité forte et ma confiance en moi, et petit à petit, j'avais fini tellement cassée, je la laissais me mimer devant moi, se moquer de ma voix et de ma personne, sans même pouvoir la détester. Je me laissais faire, dénudée de force, et dans sa tête sûrement, elle jouissait de voir ce qu'elle avait fait de moi. Après avoir fini de me saquer, juste avant mon départ, elle se mit à me dire que je n'avais plus confiance en moi et que je ne savais plus m'affirmer. Tout en remettant tous ces défauts sur mon dos. Alors qu'au début, elle ironisait sur ma confiance en moi.

Au tout début, je me disais qu'elle était malmenée par une triste vie qui ne me concernait pas mais qu'elle était au fond correcte. Elle était une manipulatrice, elle rentrait dans le cerveau pour faire les dégâts souhaités mais elle tenait quand même à rester appréciée, alors elle présentait la dévalorisation comme de la valorisation.

Très habile avec les mots, même vidés de leurs sens. Puis comme Alizée se faisait traiter de façon pire, je me sentais épargnée par mes traitements courants ou même... privilégiée.

Privilégiée par ça et par des projets sur lesquels je travaillais supposément. Elodie avait capté combien j'adorais travailler sur les projets et le fait que je tenais à voir le résultat final ou au moins intermédiaire, voire juste les voir validés, alors elle s'était décidée à les casser tous avec moi dans le même lot. J'avais aussi eu des idées de projets qui la faisaient grimacer de terreur et que la direction m'accordait qu'elles sont assez bonnes pour qu'on travaille dessus. Plus tard, j'avais appris par des collègues que mes idées avaient été reprises. Je n'étais pas là pour donner pendant le temps où je suis là, mais pour me donner, moi, et m'en aller en laissant tout derrière moi.

Les jeunes, quand on est frais et qu'on n'a jamais eu affaire avec des patrons démotivants, peu importe combien, on vient avec une bonne volonté. De toute manière, des patrons comme Elodie il y en a deux grammes dans toute la France et je ne risque pas d'en rencontrer à nouveau. Elodie est un cas particulier mais je n'arrivais pas à y croire, pour ne pas demeurer pour toujours terrorisée par le monde de l'entreprise. Marine m'avait dit qu'il ne fallait pas que je prenne comme référence une patronne comme ça, et que c'était un peu comme si un bébé rentré en crèche était tombé sur une sorcière qui lui donnait le biberon, il allait finir effrayé du monde extérieur. Elle me dit de penser à mes anciennes expériences qui s'étaient bien passées, me dit de ne pas devenir trouillard, de ne pas devenir molle. Elle m'avait fait chier. Elle ne comprenait rien de ce que j'avais vécu, ça n'avait rien à voir avec la trouille ou la malléabilité.

Ne sachant pas pouvoir m'en guérir un jour ou pas, après avoir quitté l'agence, je me disais que je validerais l'année et ça ne demandera plus rien de moi comme procédures et instructions. Mais non.

Mon expérience de stage se résume dans une métaphore. Mon maître de stage me file une casserole et une cuillère et me dit « Tu ne dis pas merci ? » Alors je m'en veux de ne pas avoir pensé à dire merci et je dis merci. S'ajoutant à la difficulté des moyens, au lieu de m'expliquer concrètement ce qu'il me veut, il me dit « je voudrais que vous fabriquiez un véhicule qui emmène dans des lieux jamais vus ! ». Bêtement, je me souviens qu'il faut dire merci, je dis alors merci et je me casse la tête à réfléchir à la solution de la devinette. Je fabrique donc une fusée à partir d'une casserole et d'une cuillère. La fusée est fonctionnelle et tout est bon, seulement mon maître de stage est agacé et il me dit qu'il la veut bleu, comment j'ai été aussi bête de la faire rouge alors que je sais bien que sa couleur préférée est le bleu ! Alors toujours tout aussi bêtement, je démonte tout et on la refait bleu. Les voyages aux lieux jamais vus sont annulés. Le bleu n'est plus sa couleur préférée. Les lieux jamais vus n'intéressent plus personne. Ils n'existent plus. La fusée est emballée et rangée sous l'escalier. Le stage s'est mal passé. La fiche d'évaluation est bousillée, on veut quand même que je reste et qu'on me remette une nouvelle devinette.

Une fois partie, la fusée est déballée. Elle est magnifique, et ce n'est surtout pas moi

qui l'ai faite.  
Les projets sont repris.

Après la rupture avec Jérôme, j'imaginai qu'on allait reprendre, ou qu'il allait me contacter pour qu'on reprenne et lui répondre non, tu m'as quittée dans un terrible moment et tu le referas dans un autre, tu le referas en tout cas quand je commencerai à vieillir et à friper.

Mais j'étais sûre, certaine très absolument qu'il allait me contacter pour me demander où ça en était pour l'histoire de l'école. Il ne le fit pas et j'en étais accablée au début quand l'histoire avec l'école était encore fraîche, puis je me raisonnai et ne pensai presque plus à cet appel qui ne venait pas. Je ne lui en voulais même pas.

Je continuai quand même à regretter des choses que je n'avais pas faites quand nous étions ensemble.

Je me dis qu'il est quand même insensé que je n'aie jamais posé un seul baiser sur ses sourcils. J'adorais ses sourcils pourtant. Epais et fins au même temps, bien soulignés, plus clairs que ses cheveux.

Il y avait des choses comme ça, des détails que j'ai notés d'une meilleure manière que ce qui saute aux yeux chez lui. Ses cils très denses. Sa peau qui devient beaucoup plus matte en dix minutes au soleil. Ses yeux verts-marrons qui deviennent plus verts ou plus marrons selon la lumière. La fossette sur son menton. Je fixais sans cesse cette fossette que je trouvais terriblement adorable pendant qu'il était de profil. Quand il partait dans ses délires de discussions de philosophe, il s'allongeait sur son dos et regardait le plafond pendant que je me mettais de côté. J'avais alors une vue plus claire sur ce point, je ne pouvais m'empêcher de poser la pulpe des doigts dessus, et Jérôme devenait vite distrait.

Je crois que des choses magiques mis à part dieu existent, mais je ne sais pas lesquelles. Une théorie me plaît particulièrement et elle pourrait être vraie, j'arrive même des fois à me dire qu'elle est nécessairement vraie. C'est surtout avant de m'endormir que j'y croie le plus, encore plus quand il est plus de deux heures. Comme les discussions, les croyances nocturnes sont toujours plus invraisemblables.

Je pose ma tête sur mon oreiller et tout d'un coup, il me semble qu'il est logique qu'on puisse transmettre des messages à quelqu'un sans lui parler directement. Si on arrive à travers des grotesques machines, des réseaux et des fils, de transmettre des messages, au départ encodés puis déchiffrés et remis en forme par un système créé par l'humain, pourquoi n'y aurait-il pas des moyens plus fantasques de faire la même résolution ?

La nécessité crée le moyen. J'avais besoin de transmettre une pensée ou un message à Jérôme qui lui viendrait sous forme de rêve, donc ça devait marcher. Nombreux rêves restent inexplicables. Je voulais alors croire qu'ils ont un pouvoir qui transmettrait des

mots, voire des faits et gestes que je n'avais pas le courage de produire dans le monde réel. Je posais alors ma tête sur l'oreiller et j'imaginai que je posais mon doigt sur sa fossette, que j'embrassais ses sourcils l'un après l'autre, très lentement, que je lui interdisais de me poser des questions sur ce que je faisais, et je jurerais que je pouvais presque percevoir ce que ça lui fait de rêver de tout ça. Je m'endormais et nous rêvions à deux.

Une fois, j'imaginai toute une conversation. Ça tournait autour de nos nouvelles, comme si on s'était retrouvés par hasard quelque part. Je lui demandai comment va la météo en Australie et il répondit qu'il n'y était pas encore, qu'il était en weekend chez un ami à Nice.

« Comment c'est à Nice alors ?

- Il fait gris, car j'y suis sans toi.

Je souris. Il me rend mon sourire. Je reprends très vite.

- Tu te rappelles de mon amie Bochra ? Je t'avais parlé d'elle. Je suis allée à Nice avec elle récemment.
- Il y faisait beau ?
- Je ne me souviens pas. Mais il y avait une ambiance maussade. Je me souviens que le soir dans la promenade des anglais, il y avait des gens assis sur des bancs face à la mer, ils étaient seuls ou avec une bière. C'était déprimant alors on a fui vers Menton.
- Pourquoi déprimant ?
- Il faisait nuit et la mer faisait juste partie d'un ciel noir. Il n'y avait rien à voir assis là sur ces bancs.
- Ça ne va pas mieux. On est l'hiver, Nice c'est à voir l'été !

Je pensai au fait qu'on n'a jamais fait de voyage à l'étranger, même pas à Gênes. On est parti une fois à Annecy, quelques fois à Paris. Ça me fait penser à la Corse où habite une amie et aux vacances que je vais passer là-bas.

- Il se peut que j'aie en Corse cet été, et je retournerai à Nice, c'est prévu !
- Tu te souviens quand tu m'as traité de corse ?
- Je t'avais simplement demandé si tu l'étais ! »

Il se met à rire et ne dit rien après. Il me fixe en silence. Il y a une forme de candeur dans mon regard sur lui et je le sais même si je ne me vois pas dans la scène que j' imagine. Il est plutôt bon bavard alors il reprend. On parle. On reste amicales. On rit beaucoup. Ses répliques lui sont tellement fidèles je me mets à devenir plus certaine de la véracité de ma théorie. Il serait dans son rêve en train de me répondre. Ce serait une quasi vraie conversation. Pas moins vraie que si on était au téléphone.

Une autre fois, je nous imaginai à Tunis où il ne m'accompagna jamais. On parlait de tout et de rien quand je lui dis :

- J'aurais aimé te rencontrer à Tunis. Dans une soirée ramadanesque à El Medina, avec l'ensemble de musique de Malouf, les danseurs et la totale. Ça le fit sourire. Je continuai.

- Tu sais, à Tunis on vit Ramadan comme un festival. Après avoir mangé au coucher du soleil, mes amis sortent aux cafés traditionnels qui sont animés par des festivités dans cette période et je les y accompagne.
- Et pourquoi tu aurais aimé qu'on se rencontre dans une soirée ramadanesque ?
- Car tu m'aurais vu dans une farmla aux fils dorés et le collier de jasmins au cou. Tu m'aurais proposé de venir et je t'aurais suivi. Ça aurait pu être notre unique voyage. Je ne t'aurais jamais entendu parler de ton Australie.

Il continua à me sourire, mais amèrement. Il n'était pas convaincu. Pourtant, en ces instants avant de m'endormir, je pensais être capable de m'ôter toute idée de voyage de la tête pour lui et vouloir juste m'installer. J'étais très absorbée par l'idée des films que j'avais vus avant de me mettre au lit ce soir-là. Toute la trilogie *The Before* dont l'idée principale est que ; quand on est jeune, on pense que les personnes avec qui on pourrait s'entendre sont nombreuses, qu'on va en pouvoir retrouver partout, mais plus tard on se rend compte qu'elles ont été rares.

Le lendemain, je revis à nouveau plus clair en moi. J'avais relu un texte que j'avais écrit pour Jérôme avant notre rupture et gardé pour moi. Alors la nuit d'après, j'imaginai autre chose.

J'imaginai nos retrouvailles dans l'avenir, dans la vraie vie. Peut-être dans cinq ans. Car la dernière fois où on s'est vus ne peut pas être la dernière. Nous nous trouverons par hasard dans une ville en Provence. Je serai avec mon mari, lui avec son épouse. Il traînera derrière lui un ou deux gosses. Je sais combien il est pressé d'en avoir. De mon côté, j'aurais engendré beaucoup de romans d'ici là, très certainement non publiés. Les présentations se passeront bien avec le sourire gêné. Gêné mais sincère car on s'y attendait. On organisera quelque chose, un petit restau, une invitation, car on saura s'entendre les deux familles. Il y aura tôt ou tard un moment où on parlera tous les deux seuls. Il me dira que je n'ai pas changé, je lui dirai des choses qui se disent dans ces occasions. Il acquiescera, je lui en dirai plus, il me demandera si je vais bien, je lui demanderai s'il est heureux. Il me racontera un peu de sa vie. De mon côté tout ce que je lui raconterai ce sera tout. Il n'écouterà que mes yeux. Il se souviendra toujours combien je m'exprime avec les yeux. Il avouera qu'il n'est plus croyant comme s'il avait avoué avoir perdu un pari. Je lui répondrai avec une simplicité à laquelle il ne s'attendrait pas. Je lui dirai que j'ai toujours imaginé que j'allais entendre parler qu'il serait parti dans un ashram en Inde pour se convertir au bouddhisme, qu'il partirait ensuite ailleurs découvrir autre chose et ainsi de suite. Nous allons en rire très fort. Il y aura ensuite un moment de silence qui ne gêne pas et un pincement au ventre. On s'est toujours bien compris. Je le voyais tel qu'il était, lui de même. Il ne me dira pas qu'il m'avait cherchée dans toutes les femmes qu'il avait rencontrées après moi. Nous aurons tous les deux le bon goût de s'éviter les choses douloureuses. On ne se reverra pas, on le sait tous les deux aussi bien. Il me souhaitera bonne chance, je répondrai exactement la même chose. Et là, et seulement là, on ne se reverra plus jamais.

Un rayon de toi m'éclaire et je ne le vois pas.

Il m'éclaire mais je ne me vois même pas.

A l'ombre sont toutes les choses dont on détourne les yeux.

Je t'écris contre les jours dont on ne se souvient pas, les fois qui ne comptent pas et où chaque petite chance a été un rien. Ça a été un rien car on croit savoir d'avance. On sait d'avance que les prémices finissent précipices, que la chaleur à un moment prendra froid, qu'un vol finira sur le sol – il s'écrasera et on se souviendra mieux de la fin des choses que de ces choses.

L'eau s'étend, recule puis elle s'avance et nous enterre. Nous nous effacerons comme elle s'effacera après nous. Elle en engloutira d'autres après nous, et il ne restera d'eux rien de plus que du sable.

Comment peux-tu ne pas remarquer combien j'ai été tenue dans l'ombre ?

L'ombre éteint, rend terne, mais infini. Je suis éteinte mais tu veux désespérément m'éclairer.

Tu es comme un objet qu'on porte et qu'on pose. Ton rayon comme un drap qui ne tient pas la nuit. Il se retirera de moi une fois que tu sauras. Comme une des vagues qui se retireront en nous emmenant tous les deux.

Si tu savais ce qu'endure la terre pour devenir tige et pétales, ce qu'endure un sol marécageux pour devenir sable, tu m'épargneras de tes rayons.

Ce matin, je n'ai pas vu la mer là où je l'ai quittée la dernière fois. Il n'y a pas de jour sans toi et tu ne sais plus émettre un seul rayon.

De ton air déjà englouti dans les vagues, je t'en supplie libère toi !

Il ne compte pas, ton rayon. Il n'a jamais compté, car je ne l'ai jamais vu.

Comptent-elles, les choses qu'on n'a jamais vues ?

Si les choses n'existent pas seulement car on ne les a jamais vues alors nous n'aurons jamais existé.

J'entends la mer avancer. Elle sera là demain et nous repartirons avec elle, sans laisser de traces, comme toute chose inexistante.

Et dans le monde des inexistants, nous nous aimerons. Nous nous aimerons véritablement comme ça n'a jamais existé.

Pour Jérôme, le 05/07/2015

Le sujet de mon stage se trouvait dans le domaine de la stratégie et des projets et dans le secteur du marketing territorial. J'avais mis comme première préférence de tuteur Monsieur Alaux, qui était pleinement l'icône de ce secteur dans l'école. J'avais pensé à mettre en premier mon professeur de stratégie, une femme très à l'écoute, avec une superbe pédagogie et des réponses subtiles qui viennent au moment qu'il faut, mais entre domaine et secteur, j'avais fait l'erreur de choisir secteur.

On m'affecta ma première préférence à qui j'envoyai avant même le début de mon stage cinq propositions de sujet de mémoire. Monsieur Alaux choisit pour moi le meilleur et le plus compliqué. Un casse-tête de gros labeurs, de grosses recherches et de grosses analyses. J'avais fait un excellent premier semestre et je voulais en faire de même de mon deuxième semestre. Il me fallait un mémoire avec un sujet très bien trouvé pour ça, alors je consentis au choix de mon tuteur qui, après ce choix, ne m'apporta strictement et sur aucun plan plus rien.

Je n'étais pas la seule dans ce cas, mais mon cas était particulier. Il ne trouvait pas le plan ou il ne le cherchait pas, je n'ai jamais compris. Je lui envoyais en pièce jointe le mémoire avec la seule demande – qui était la plus nécessaire – de me valider mon plan. J'avais vérifié x fois que j'avais bien écrit la remarque que le plan était à la dernière page. Mais il s'arrêtait toujours au sommaire à la première page et m'envoyait des consignes à propos de cela. Il en résulta qu'il ne vit jamais mon vrai plan que le jour de ma soutenance, après les questions à propos de la fiche d'évaluation bousillée qui m'avaient assommée complètement. J'avais simplement répondu à ce sujet qu'ils auront un entretien téléphonique avec Elodie, qui m'avait promis de corriger ce qu'elle avait fait et de dire des éloges sur moi. C'était une chose contradictoire avec ce qu'elle avait noté sur la fiche, ce n'était pas très convaincant pour eux, mais pour moi oui. Je voyais clairement que les deux personnes face à moi, y compris mon propre "tuteur", n'allaient pas être persuadées de plus aucune chose que pourrait avancer une étudiante dont s'était lamentée sa responsable de stage. Monsieur Alaux avait pris après mon mémoire dans ses mains et l'avait feuilleté comme on mélange un jeu de cartes avant de le distribuer, puis il avait dit en haussant ses fines épaules :

- Je ne sais pas comment ça se fait qu'il n'y ait pas de plan dans votre mémoire !
- C'est à la dernière page, prononçai-je comme si c'était quelque chose que je savais par hasard et qui ne me concernait absolument pas.
- Ah oui c'est vrai, balbutia-t-il sans paraître vraiment surpris.

Evidemment, il devait y avoir un plan. Il fallait juste qu'on lui dise une fois de plus où c'était, et il allait le voir, pas de quoi être déçue. Exactement comme la fois où j'avais demandé à m'inscrire au Forum Cap'Com.

- Votre plan n'a pas une structure bien équilibrée, dit-il après avoir pris quelques



secondes pour regarder. Il n'y a pas une très bonne répartition.

J'étais d'accord. Je ne contestai rien. Seulement, ces choses, ça m'aurait arrangée de les entendre plus tôt. On aurait construit mon plan à deux exactement comme ça devait se faire pour tout étudiant.

Il continua de parler quelque temps, son collègue aussi. Ils n'étaient pas d'accord sur tout, c'est ce que je captai le mieux. Je les entendais parler mais je ne les écoutais pas vraiment. Avant de venir à la soutenance, j'espérais impressionner, puis mes espérances s'étaient modérées, je ne pensais plus qu'au moment très convoité où j'allais partir. Il suffisait que je franchisse la porte de la salle où on était et tout ça serait derrière moi. Je répondis vaguement aux questions qu'on me posa, dès que ce fût terminé, je dis merci et m'éclipsai.

Dehors, une amie qui passait après moi m'avait bombardée de questions auxquelles je répondis plus clairement qu'aux questions pendant la soutenance. Ça demandait de l'effort de réaliser le changement de situation. C'était aberrant que je puisse être traitée si mal par l'école et l'agence, et qu'il y ait ailleurs des gens qui m'aiment qui me traitent bien, tout en étant toujours moi et la seule et même personne.

J'appelai Jérôme tout de suite après.

Plusieurs jours après, je mis fin à mon stage, puis encore quelques jours, je reçus un mail de la part de Monsieur Alaux me disant qu'Elodie n'avait fait qu'y rajouter lors de l'entretien téléphonique supposé élogieux. J'y avais lu aussi qu'il semblerait que j'avais eu une mauvaise attitude et un mauvais relationnel lors du stage. Ce n'était pas vraiment un choc. Au fond, je m'attendais à quelque chose comme ça de sa part, pas ça, mais quand même quelque chose.

Ce qui me consola un peu à ce moment c'est le fait d'être déjà partie, je ne la reverrai plus. Elle avait eu son entretien téléphonique avec mon "tuteur" deux jours avant mon départ.

Je décidai de n'expliquer rien à Mr Alaux. Je n'avais rien à expliquer. Ce que je voulais par contre, c'est que quelqu'un m'explique – ce que je n'avais pas le droit de demander. Puis, je ne valais plus rien pour l'école pour pouvoir demander quoi que ce soit. Si je me plaignais, je serais encore moins bien perçue. Je savais très bien de quelle manière on me percevait dorénavant. J'étais une honte pour l'école. Mon tuteur était peut-être en train de maudire le jour où il avait accepté mon inscription dans son établissement. J'avais tâché sa réputation et les membres comme moi ne rajoutaient rien au corps universitaire.

J'avais un ami dans la promo qui s'était fait arnaquer dans son stage. Il avait signé une convention dans une respectueuse entreprise marseillaise pour faire de la communication et du marketing. Puis, il s'était trouvé à passer tous ses mois de stage à conduire des camions et à transporter des livraisons de marchandises. Il n'en avait pas parlé à l'école car ce serait de sa faute, car on ne lui aurait pas trouvé de solutions. Et il ne validerait pas son année avec un stage en livraison.

J'avais un autre ami aussi, toujours dans la même promo, qui avait, lui, arnaqué l'école. Il avait un quotidien très dur et n'avait pratiquement pas de temps pour lui. Il avait payé

quelqu'un pour rédiger son mémoire, il l'avait feuilleté quelques jours avant la soutenance, l'avait lu vite fait, et s'était présenté le jour J tout prêt avec son ordinateur, sa gourde remplie d'eau minérale et le sourire.

Un autre n'arrivait pas à trop avancer sur la rédaction du mémoire, il était mal encadré et ne voyait pas comment il écrirait cinquante pages tout seul. Il avait donc eu recours au plagiat, toutefois il arrêta pas de paniquer à l'idée qu'il y en ait trop de plagiat. Il aurait fait des copier-coller de paragraphes entiers, mais il n'était pas sûr quel en serait le pourcentage en tout. On ne devait pas passer les vingt, lui, un coup il disait être certain d'être dans les trente, un autre il disait en avoir fait que dix et d'avoir le cœur tranquille. Finalement, il se trouvait dans un pourcentage acceptable et il avait validé son année.

On avait demandé officiellement des excuses à une autre étudiante lors de sa soutenance. Je ne pus m'empêcher de la jalouser. Son responsable occupé comme une abeille avait insisté pour venir pour expliquer les conditions de son stage qui n'étaient pas bonnes voire extrêmement mauvaises selon lui. Dans son entreprise Airbus tout se passait en anglais et la pauvre se trouvait quelques fois hors-jeu. Il était donc venu étaler ses qualités, dire combien elle gère l'anglais mais pas forcément l'accent des clients et s'excuser devant le jury car ce ne fut pas une parfaite expérience pour elle et car il n'a pas pu l'aider pour la rédaction du mémoire. Il fut surpris d'entendre que le jury n'était pas d'accord. Elle était en master et devait savoir tout surpasser toute seule.

Mon école était un souk où on enseignait le management public. C'est caricatural, car c'était l'établissement public français avec le plus de dysfonctionnements que j'ai vu et dont j'ai entendu parler dans toute ma vie. Ni moi, ni mes camarades n'avions une quelconque protection ou ne recevions de vrais suivis. Les moutons sont livrés à eux-mêmes, alors ils sont perdus pendant que le berger est occupé à chanter combien il est grand.

Il est fou de constater combien il suffit que personne ne se lamente – parce qu'on ne se lamentait pas – pour que là-haut ils puissent croire totalement qu'ils gouvernent bien.

Gouvernance territoriale, ils avaient dit, et ces deux mots font partie des six qui donnent son nom à mon école.

Le jour des résultats, j'avais passé presque tout l'après-midi à la bibliothèque de l'école à lire des magazines. Je n'allais plus au stage et j'étais donc venue attendre l'affichage. Aucun autre étudiant de ma promo n'était là, ils avaient des plus ou moins bons stages à finir jusqu'au bout. Personne ne m'avait parlé de choses aussi étranges que des consignes inexistantes alors je ne leur en avais pas parlé, j'avais juste dit que je serai à l'école, plusieurs donc m'avaient chargée de leur transmettre leurs résultats. Je me sentais seule. J'espérais être accompagnée de Jérôme, mais il ne vint pas. Il avait sorti une excuse bidon alors qu'il n'en sortait jamais avant, puisque de toute façon il était toujours là pour tout, même quand je n'y étais pas. C'était même lui qui avait déposé mon mémoire et pas moi.

J'aurais aimé encore plus être avec quelqu'un quand je vis les regards qu'on me faisait, à la scolarité quand je passai demander à quelle heure ce sera l'affichage et dans la cour quand je me dirigeai vers la bibliothèque pour attendre. Je voyais de l'incompréhension et une curiosité retenue. Je sentais aussi les petites tapes sur les épaules – pas d'encouragement mais de consolation – qu'on avait retenues, elles et les reproches avec du genre « Mais qu'est-ce qui t'avait pris de bousiller ton année ? » Ça ne leur servait à rien de demander ou de parler, du moment que tout avait été décidé.

Monsieur Alaux avait bloqué mes mails durant des jours. Je le savais car tout ce que je lui avais envoyé n'apparaissait pas dans le dossier des envoyés ou des brouillons. Alors je rédigeais des nouveaux mails qui, une fois envoyés, n'atterrissaient toujours dans aucune boîte. Ce n'était que le papier de fin anticipée de stage signé avec deux phrases et des formules de politesse que je lui envoyais. J'ose penser que ce n'est rien de dérangent, mais il n'en voulait pas. Les plusieurs mails apparurent dans le dossier des envoyés comme s'ils étaient partis à la même heure, tous d'un seul coup, tous à quinze heures quinze le jour des résultats. Et là, je compris.

Il ne voulait rien recevoir de moi, rien écouter, ne pas se faire embêter pour moi, rien avoir à me donner comme réponse, alors il m'avait bloquée. Exactement comme durant l'adolescence, quand je me faisais bloquer sur MSN par des garçons qui comprenaient enfin que je ne voulais pas d'eux.

Je sentais que j'étais dénudée de toute crédibilité ou de possibilité de prétention pour dire quoi que ce soit. Je me sentais toute petite. Abandonnée. J'étais rentrée dans l'étape de culpabilité par rapport à ce qui m'était arrivé pendant le stage et l'étape de colère contre l'école qui ne me considérait pas comme on considère les humains.

J'avais vécu une chose, alors je l'avais cherchée, tel était l'avis de mon école. J'étais la seule ajournée. Tout le monde eut son année et afficha fièrement sa joie dont j'étais, des fois, celle qui en avait informé. J'étais heureuse pour mes amis, surtout ceux avec des difficultés. Quelqu'un me dit que nous étions dans une école où on réussit son année même quand on n'en a pas l'intention tellement c'était facile, en méritant huit on donne dix comme ça, alors il me demanda comment ça se fait que tu ne l'aies pas valisée ? Je n'étais pas heureuse pour celui-là. Je n'étais pas heureuse pour ceux qui m'avaient demandé s'il y avait eu une erreur d'affichage. Tu es vraiment ajournée ? C'est normal ? Tu es allée vérifier à la scolarité ? C'est un scandale !

C'étaient des questions auxquelles je répondais sans en paraître dépitée. Je n'en avais pas le droit. Des fois, je répondais oui je suis sûre je suis ajournée, sans rien rajouter à part le sourire. D'autres fois je répondais oui je suis ajournée et c'est comme ça, ça dépend normalement de combien j'avais travaillé.

Je savais combien j'avais travaillé, et je savais aussi très bien combien les résultats en avaient dépendu, de mon travail.

Pendant que j'attendais l'affichage, je n'en pouvais plus à un moment de continuer à lire des magazines enfermée dans la bibliothèque vide comme si je serais en danger dehors, ça ne suffisait plus pour me faire patienter. Puis, au fond, je connaissais le résultat. Je sortis alors un peu avant l'heure annoncée pour l'affichage.

Il y avait une place face à l'école que j'aimais bien. Les places grouillent souvent de monde, mais celle-ci non. Elle est calme, et il n'y a que les chaises et tables d'un seul restaurant qui débordent dessus, rien d'autre. Il y avait l'ancien théâtre de l'archevêché où j'étais allée une fois pour assister à un opéra américain très moderne organisé par le Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence. Il y avait aussi une petite galerie d'exposition que je découvris ce jour-là.

Il y avait une exposition de peintures médiévales modernisées, faites sur verre avec des couleurs vives bonnes pour le décor d'un van de hippies. Le contraste entre ce qui était peint et avec quoi ça avait été peint sautait aux yeux sans être désagréable. Il y avait des scènes de la bible et des initiales presque en caricatures. La peintre était là. Une femme d'un certain âge, cheveux teints en châtain ou roux, je ne pouvais pas trancher. Elle portait un gilet que n'importe qui aurait enlevé dans cette chaleur et elle regardait avec beaucoup d'intérêt comment je regardais ses tableaux.

C'était moi qui fis le premier pas pour lui parler.

- Vous êtes le peintre ?
- Oui, voulez-vous un dépliant ?
- Oui, merci.

Elle me tendit le dépliant et se livra à un long discours sur son travail et sur la personnalisation des miniatures dont elle avait tiré ces tableaux. Je lui parlai du parcours de peinture long de ma sœur Marine qui se réinventa ensuite dans la littérature. Je lui parlai de la peinture que je faisais jeune aux centres culturels. Deux personnes s'approchèrent, au début pour écouter, puis se mirent dans la discussion. Nous avons plus qu'un intérêt pour la peinture en commun, car nous étions restés comme ça longtemps. Genre quarante-cinq minutes. Jusqu'à ce que la peintre soit interpellée par un autre visiteur. Nous sommes donc restés continuer la discussion entre nous.

Nous étions trois personnes. Un touriste cinquantenaire et italien, une étudiante de vingt-deux ans avec une enfance expatriée à Tunis et une franco-suisse dans la fin de sa trentaine. Nous ne nous connaissions pas il y a quelques minutes et, même si nous n'allons certainement plus nous revoir, nous étions sûrs qu'on allait passer un bout de la journée ensemble. Effectivement, nous sommes partis nous promener,

spontanément, comme ça, sans que personne ne l'ait suggéré. Nous avons franchi la porte et dit au revoir à la peintre qui nous dit de venir à la conférence de ce soir. Nous nous sommes trouvés sur la place où nous nous sommes arrêtés un moment pour discuter encore. Puis, quelqu'un avait avancé un peu, et on avait suivi. Plus tard, un autre avait dit et si on prenait un café ? Alors on avait dit oui. L'italien nous avait demandé de venir chez lui si un jour on va à Milan, on avait promis oui. Je dis que mon copain est d'origine italienne, alors on me demanda où il était. J'avais répondu qu'il travaillait. Il aurait pu ne pas aller travailler, il n'était pas là à me soutenir au jour des résultats, je pensai. Je me mis à parler de plus belle du stage et de l'école. Je leur dis que j'allais sans doute être ajournée.

Ils n'étaient pas soulés par mon histoire. Aucun des deux n'avait dit que c'était tiré par les cheveux ou bien trop ambigu pour être vrai. Je leur avais parlé avec beaucoup de précision de choses que moi-même je n'avais pas saisies, et ils m'avaient écoutée avec la même attention que ma famille m'avait donnée. Cette attention aux choses très sérieuses dont ne sont capables, j'ai l'impression, que les adultes depuis plus de deux décennies.

Ils m'avaient souhaité du courage, pas à la manière où avec laquelle on l'entend d'habitude. Ça n'avait pas été prononcé à la légère, je sentais combien c'était sincère, ou bien je m'y étais accrochée vivement. En tout cas, ce n'était pas comme les fois où on entend ce genre d'expressions qui ne font pas beaucoup réagir et qui ne soulagent pas vraiment. Cette fois, ça m'avait fait quelque chose. Ou bien je voulais que ça sonne fort dans mon esprit, et j'avais réussi pour que ça marche.

Quand nous nous sommes séparés, ils me souhaitèrent bonne chance qui me parut aussi touchant et ils finirent par « Peut-être à ce soir dans la conférence » Puis chacun alla de son côté, moi vers l'école.

Je me disais sur le chemin, que si je n'avais pas rencontré ces gens, je n'aurais pas tenu le coup.

Après avoir vu le mot "ajournée" devant mon nom-prénom sur l'affichage, j'allai à la scolarité où les agentes m'accueillirent avec une certaine froideur. Une me dit de tenir bon avant de s'en aller. Ce n'était pas sincère. Elle me connaissait plutôt bien et ne me croyait pas capable de me trouver dans une telle situation, me disaient ses yeux très sincèrement. J'étais restée avec celle avec qui j'avais eu le moins de contacts depuis que j'étais dans cette l'école, celle connue pour être stricte. Moi, je découvris une autre femme.

Au début, limite je me faisais engueuler. Elle m'avait imprimé mon relevé de notes et j'avais bien regardé le 8 comme note au mémoire-stage et la moyenne de 9.45 qui ne pouvait pas être compensée par ma moyenne de 12.69 au premier semestre. C'était compliqué au stage, j'avais dit. Oui, en effet, très compliqué avec votre stage. Elle s'empêcha de me faire une leçon de moral mais elle m'avait parlé assez sévèrement, puis, elle s'était adoucie tout d'un coup quand elle comprit un peu. Je ne lui racontai que ce qui se passait avec Alizée, je ne lui dis rien concernant Elodie car je n'aurais pas su dire clairement les choses la concernant. Mais déjà, rien qu'avec Alizée, c'était

déjà assez pour elle qui en était clairement à se dire qu'il y avait eu une grosse erreur contre moi. Elle était devenue accablée, soudainement, comme si elle venait de faire une terrible découverte qui la concernait elle et pas une inconnue. Elle devait savoir que les erreurs de l'école ne se réparaient pas, alors elle se reprit et me dit que le plus important c'est d'avoir son diplôme, qu'il faut maintenant penser à rédiger ma demande pour refaire l'année, au plus tôt possible et avec les bons arguments. Je fis alors une terrible découverte de mon côté aussi. Je découvris qu'il fallait que j'argumente pour avoir le droit de refaire l'année qu'on m'avait volée à la base. Elle insista beaucoup sur les bons arguments, comme si elle filait une astuce de survie à quelqu'un de mourant. Il y avait tellement d'urgence dans ses mots, c'en était navrant pour elle. Je ne me sentais pas capable de rédiger de si bons arguments. Il n'y en avait pas et je n'en voulais pas. C'était un peu comme essayer de persuader un employé qui avait rédigé une bonne lettre de démission d'en rédiger une autre sur ses motivations de retour qui soit toute aussi convaincante que la première.

Nous sommes restées très longtemps à nous parler, au-delà de ses heures. Elle avait des mots et des expressions de quelqu'un qui sait ressentir ce que ressentent les autres. J'avais bien écouté ces mots et bien regardé ces expressions. Il n'y avait rien d'autre à avoir en cette fin de journée. C'était déjà ça. Je rentrai chez moi après. Jérôme m'avait quittée ce soir-là. C'était bien pour lui, ça lui avait épargné de me soutenir dans les quelques jours de pure prostration.

Heureusement, j'avais une activité pour m'occuper en attendant d'avoir la réponse pour une autre. Je voulais faire un autre master très sélectif (avant d'avoir les résultats) d'informatique, et j'avais été prise. C'est une formation en programmation et compagnie, des choses intéressantes qui crament le cerveau. Pour s'y inscrire il faut avoir au moins un M2. Je n'avais donc aucune chance de pouvoir m'y inscrire vraiment, je décidai d'aller quand-même aux cours, pour m'occuper et ne pas passer mon temps à penser. J'étais toujours au premier rang, plus impliquée qu'aux cours où j'allais pour avoir un vrai diplôme et pas pour suivre une thérapie. Je me concentrais tellement, je pouvais presque oublier ce qui m'était arrivé. Mais pendant un cours, je ne concentrai pas et je me décidai à rédiger deux lettres. Deux lettres contradictoires, un peu comme la lettre de démission et la lettre de motivation de reprise. C'était marrant, mais toutes les deux me parurent plutôt convaincantes, surtout présentées ensemble. Chacune soutenait l'autre autant qu'elle la contredisait.

Au lieu de ramener une feuille de motivation pour refaire l'année à la scolarité, j'avais ramené les deux feuilles ; celle qu'on m'avait demandé de rédiger et celle que j'avais besoin de rédiger. Dans la première, j'expliquais qu'il faut que j'aie une nouvelle année pour refaire un stage et réapprendre la bonne attitude et le bon relationnel. Mon œil, oui ! Dans la deuxième, je demandais un recours et j'y avais parlé des témoignages des collègues d'Elodie et des étudiants de notre école qui avaient interrompu leurs stages avec elle et très peu de mon propre témoignage tellement je me sentais peu considérable pour le destinataire ; Mr Alaux. J'avais contacté la DRH de mon agence pour qu'elle essaie elle aussi de mettre fin à ce scandale en prenant contact avec

l'école.

La DRH m'avait dit que la directrice de la scolarité avait affirmé une autre raison de redoublement que le stage, ce à quoi je ne crus pas. Elle voulait fuir, ne pas prendre ses responsabilités – se mêler à cette affaire ne l'arrangeait pas – mais je ne la laissai pas. Je lui dis de demander au moins à Elodie ce qu'elle avait raconté, mais cette dernière ne voulait rien en dire, elle lui avait déjà demandé. Nous sommes restées toutes les deux à essayer d'improviser, mais nous pensions toutes les deux – et je le sais qu'elle avait une idée de ce qu'était Elodie même si elle n'avait jamais été son employée – qu'on ne pouvait jamais savoir ce qui pourrait sortir par sa bouche et encore moins son sens.

On me convoqua pour un entretien avec le directeur. Par pure coïncidence, l'heure qu'on me proposa précédait mon premier rendez-vous chez une psychologue. Au cas où ça allait mal se passer, j'avais une thérapie qui m'attendait.

Je me préparai hyper bien, comme pour un examen. Mes anciens collègues du stage et ma famille m'avaient préparé des arguments contre Elodie, contre son assistante et contre la crédibilité de ses paroles sur moi. Paroles que je ne savais pas mais contre quoi je devais œuvrer.

C'était très fastidieux. Je me souviens des tonnes de papiers que j'avais collectés avec les arguments sous forme de tirets, les plus importants colorés avec du fluorescent.

C'était un vrai travail de pouvoir les mettre dans la meilleure formulation, les trier, bien les classer par thème, les réécrire et les apprendre surtout.

Le plus dur encore c'était d'être confrontée à nouveau à tout ça, de me trouver à analyser la situation d'harcèlement que j'avais vécue, avec quoi je voulais plutôt couper. En plus, c'était durant cette préparation que je devins sûre de la situation d'harcèlement que j'essayais de nier et à laquelle je ne pensais même pas vraiment avant ça. Je devins très fortement en connaissance et consciente de ce qu'est le harcèlement et je m'étais trouvée très loin de la perception rassurante des choses où je voulais me nicher. La perception du genre ; Elodie n'est pas méchante mais juste très zinzin de temps en temps. Les ça va j'y avais survécu et je vais tourner la page, je ne pouvais même plus me le dire. Ça ne sonnait plus pareil. Je ne pouvais plus me persuader que ça pouvait aller un jour malgré ma très forte personnalité. C'était très dur moralement. Plusieurs fois, j'avais pensé, non sérieusement, à me tuer et à mettre fin à tout ça. Je me disais après qu'au cas de tuer quelqu'un, ce serait mieux de tuer plutôt Elodie qui m'avait causé tout ça. Puis, je me souvenais de la vie devant moi et des romans que je me suis promis d'écrire.

Monsieur Alaux m'avait accueillie avec un sourire heureux et très large qu'il essayait de modérer. Je l'aurais moins supporté dès le début ce sourire si j'avais su qu'il allait durer pendant tout l'entretien. Ce n'était pas un sourire cordial. C'était le sourire d'un gosse emmené au parc d'attractions.

Dès que je fus installée, il me donna la réponse aux deux lettres que j'avais faites.

- Le jury ne voit aucun problème que vous vous réinscrivez. Enfin, oui, vous prendrez la place à quelqu'un d'autre, dit-il en forçant un pincement de lèvres avant de se remettre dans son sourire, mais ce n'est pas bien grave, hein ! Par contre, le stage, non, ça n'a rien à voir avec votre redoublement. C'est à cause du plan de votre mémoire, votre mémoire mal structuré. Vous voyez ? ça n'a rien à voir avec votre stage ! Absolument rien à voir !



Il sépara bien chaque mot de la dernière phrase. On sentait bien qu'il ironisait. C'était écœurant. Il n'essayait même pas d'être convaincant.

- Donc, votre année demeurera non validée. Vous aurez à refaire seulement le stage, le mémoire et la soutenance ! Maintenant, par rapport à ce stage dans ce cabinet, vous savez, je n'y étais pas moi ! Je n'avais rien vu et je ne peux pas donc juger !

Je regardai le classeur devant moi. Il y avait dedans tous les papiers d'arguments que j'avais collectés. Je n'en revenais pas de ce que je venais d'entendre.

- Ne vous en faîtes pas ! C'est un échec, oui, mais il vous servira ! Maintenant ce que j'aimerais voir avec vous c'est ce que vous avez tiré de cette expérience ?
  - ...Tiré de cette expérience ?
- Oui, qu'en avez-vous tiré comme conclusions ?

Je pensai que je m'adressais à un complet connard de qui j'espérais de l'aide et qui à la place m'avait convoquée plutôt pour se foutre de moi. Mais il n'avait pas tout à fait tort, je devais réfléchir à ce qui m'était arrivé, et en tirer quelque chose. Sauf qu'il n'était pas encore le moment pour. Le moment était d'arrêter de réfléchir justement. - Je ne sais pas. - Essayez !

- J'ai peut-être été... spontanée.
- Très ! Corrigea-t-il. Très spontanée !

Je marquai un silence. Il tenait une posture de donneur de leçons, de juge, de magistrat, alors qu'il n'avait rien vu de mon stage – chose qu'il avait affirmée quelques secondes plus tôt. Il avait même dit qu'il ne pouvait pas juger. Mais il jugeait quand même. C'était vain.

- Très spontanée oui, répéta-t-il. Quoi d'autre ?
- Excusez-moi, je ne saurais pas répondre à cette question aujourd'hui. C'est encore très récent.

Je voulais m'enfuir. Cet entretien était aussi bien de la torture pour moi qu'il était exquis pour lui.

- Oui, mais qu'est-ce que vous auriez pu faire pour vous éviter cette situation ? -  
...
- Moi, je pense que ça aurait pu bien se passer. J'ai envie que vous y réfléchissiez bien, que vous vous demandez ce que vous auriez pu faire ou ne pas faire pour éviter ça !

Je trouvai qu'il se permettait quand même beaucoup d'obstination.

- D'accord.
- Alors dites-moi !
- Je pense... je pense que j'ai été dans un lieu où seule la communication en ruse pouvait marcher.

Il simula un air choqué dont je ne me souciai pas. J'étais sûre de ce que je venais d'affirmer. A ce moment, je ne savais encore rien de la nature perverse narcissique d'Elodie mais cette conclusion me paraissait évidente.

- Il n'en est rien ! Vous savez, c'est très particulier le milieu professionnel. Il ne

s'agit pas de ruse mademoiselle ! Mais du moment que vous êtes persuadée qu'il y a eu une erreur de votre part, c'est le plus important, il suffit de la trouver pour ne plus la refaire.

J'en étais justement persuadée. Mais je ne méritais pas autant d'acharnement de sa part. Puis, qu'avait-il fait lui pour m'éviter tout ça ? Il voulait le titre de responsable pour n postes mais pas leurs responsabilités ? Et Elodie, elle n'aurait rien fait selon lui ?

- Pour vous aider, je peux vous dire que ça devait être votre relationnel qui n'allait pas. Les manières et les formules.

Les manières et les formules ?

- Avez-vous des problèmes relationnels dans votre vie personnelle ? Demandez-t-il avec un ton ironique.
- Je ne crois pas, non.

Je vis clairement qu'il n'en était pas très convaincu. Non seulement, il se permettait une question comme ça, mais en plus il voulait que j'argumente.

- Votre diplôme vous l'aurez l'année prochaine, ne vous inquiétez pas ! Le recruteur demande toujours ce que vous avez comme diplômes, mais pas en quelle année vous les avez eus. Vous êtes jeune, vous avez le temps ! Etre jeune ou pas, je ne vois pas le rapport. Je viens de perdre une année, rien n'y changera rien. Que ce soit ma vingt-deuxième année ou la cinquantième, l'une et l'autre ne me consoleraient pas plus que l'autre. Puis, comment ça se fait qu'il me promette mon diplôme comme ça ? Genre il est certain que je le mérite ! Je ne fais pas de crédits, moi ! Si j'ai travaillé pour cette année alors je prends le diplôme cette année !
- Je sais que vous le vivrez comme un échec. C'est un échec, mais bon, vous allez devoir vous en remettre.

Il n'était pas considérable pour lui que cet échec soit le sien aussi ? Il y avait eu plusieurs étudiants envoyés sur un plateau vers l'enfer et lui, il n'en avait rien à faire qu'ils en reviennent calcinés ou dans l'échec comme il le dit. Il continuait à sourire et à se croire irréprochable dans sa posture derrière son bureau. Du moment qu'il était du côté des spectateurs, tout allait bien.

En fait, non, il n'était pas de ce côté-là. Il était un témoin actif, traîné par une laisse derrière Elodie comme son chien. Il savait l'erreur qu'il avait commise, mais personne n'allait faire l'évaluation du fonctionnement des établissements publics dont il parle durant ses cours dans son établissement à lui. Et avec son sourire qui s'élargissait, il avait l'air d'un imbécile heureux de ses imbécilités.

- Vous auriez dû me dire que ça se passait mal ! S'exclama-t-il comme s'il venait de penser à la seule solution que j'avais ratée.

Oui, j'aurais dû lui dire. Mais lui aussi il aurait dû me dire.

Il aurait dû remarquer que les stages chez Elodie n'aboutissaient pas depuis des années et en prévenir tout étudiant qui pré-remplit une convention avec elle. Mais là, j'étais celle qui avait partagé ce constat de mes collègues dont il n'était pas au courant. Dans n'importe quelle autre école, il y aurait eu une sorte d'enquête pour le faire.

C'était d'ailleurs certainement pour cette raison qu'Elodie prenait drôlement beaucoup de stagiaires de mon école, rassurée par son système de peu de suivi qu'elle a connu elle-même en tant qu'étudiante avant moi.

Avant de signer la convention, j'aurais aimé que quelqu'un me convoque et me prévienne que voilà, je devrais réfléchir mûrement à ce que j'allais faire de moi. Mais Mr Alaux avait des préoccupations bien plus importantes que ça. Maintenant, heureusement pour moi, il avait le temps de me gronder et de me donner des leçons, pour me secourir bien sûr, et pas parce qu'il s'en réjouisse, d'avoir l'occasion de donner des leçons et de se sentir grand.

J'en avais assez de ses manières et de son sourire. Je voulais retourner au cœur du sujet.

- Ce n'est pas le stage donc qui m'avait fait perdre l'année ?
- Un stage n'est pas noté, improvisa-t-il en se réajustant sur sa chaise, vous savez. La note c'est la note de mémoire. Le stage sert à augmenter la note avec une bonne fiche, sinon avec un mauvais stage... eh bien... euh...

Il n'avait pas fini sa phrase. Je savais que c'était le stage, je n'avais pas besoin qu'il me le confirme, ce qu'il fit malgré lui, en plus de la confirmation à la scolarité le jour même des résultats. Mais j'avais eu l'explication dans ce rendez-vous de ce que m'avait dit la DRH de mon agence. Elle avait dit qu'en contactant l'école, on lui aurait dit que c'était l'oral de la soutenance qui avait fait chuté ma note. Et là, le directeur me sortait une autre version. On ne voulait simplement pas remettre une commission maintenant qu'on savait qu'il y a eu une erreur. Il n'y avait quand même chez lui aucune forme de regret.

- Je voulais quand même vous voir pour écouter votre version.
- Je...

Monsieur Alaux me fixait avec un appétit sadique, comme s'il se nourrissait de malheurs. Son sourire heureux s'était affiché plus grand. Je me sentais prise au piège dans une pièce où j'étais venue seule. J'étais venue soutenir mon recours. Mon recours était refusé, pourquoi voulait-il écouter ma version ?

Pour m'inciter à parler, il me posa des questions, pas sur moi, mais sur d'autres étudiants de la même école que je connaissais et qui avaient été virés par Elodie. Il voulait écouter ce qu'ils avaient vécu, eux, alors que j'étais devant lui, moi. Il ne voulait rien savoir de moi, d'ailleurs je ne voulais rien lui dire de ma propre expérience. La lui confier ne me servira en rien, il ne voulait rien m'apporter, chose dont il était normalement tenu.

Je lui dis quand même qu'une collègue se sentait menacée par ma présence pour son poste. A cette confidence, il devint tendu et il eut un haussement de sourcils, comme s'il fut insulté par une telle confidence, puis il se relâcha en émettant un son qui ressemble à un départ de rire étouffé, très narquois. Il crut me corriger quand il me dit, qu'elle était menacée par ma présence pour le relationnel de l'équipe. Je le laissai dans son état. Je n'essayai pas de le convaincre.

Le seul fait que je lui dis sur Elodie c'est d'avoir toujours eu des consignes floues. Et

là, il me répondit sur la défensive car il était pour une raison que j'ignorais rangé de son côté - en fait, durant tout cet entretien, il avait oublié qu'il était là avec moi contre le problème et pas contre moi – qu'Elodie avait dit que si je m'entendais bien avec Alizée j'aurais eu les consignes de sa part sous la forme qu'il me fallait.

Elle avait donc tout préparé contre tout ce que je pouvais avancer. Elle lui aurait raconté que j'étais fautive même par rapport au mode de réception de ses consignes, car elle n'avait pas le temps de m'en donner des claires, exactement comme Mr Alaux qui n'avait pas le temps de me valider le plan de mon mémoire. Je préfèrai ne pas riposter et ne pas lui corriger ses informations ; Alizée et moi n'étions pas concernées par les mêmes travaux. Puis, s'il y avait une de nous deux qui devait expliquer des choses à l'autre, ce serait moi. C'était d'ailleurs ce qu'espérait Alizée.

Cette personne chez qui j'étais venue me plaindre ne me croyait pas, ne me connaissait pas, ne voulait pas me connaître, dans sa tête j'étais indigne d'explications sur les travaux, alors qui c'est qui voudrait de mes explications ? Je savais qu'il voulait rester avec ses préjugés pour avoir quoi raconter durant le reste de sa vie professionnelle. Je l'imaginais déjà entre d'autres professeurs racontant pour la énième fois ce qu'avait dit ma responsable de stage sur moi. Je me résignai donc à le laisser penser ce qu'il voulait. Comme à la soutenance, je ne pensais plus qu'à partir. Quand je lui demandai à mon tour ce que Elodie avait dit, il pouffa de rire et me dit que ça ne servait à rien, puisque j'aurai de mon côté des choses à dire comme raisonnements et interprétations. C'était justement le but, mais je crois qu'il n'en était pas intéressé.

Quand plus rien ne pouvait me décevoir de ce qu'il allait me dire, il dit avec une certaine résignation qu'il préfèrait ne plus faire signer des conventions de stage pour ses étudiants avec cette agence.

- Nous nous reverrons bientôt, supposa-t-il avant de m'accompagner à la porte. Vous viendrez pour qu'on regarde ensemble ce que je peux vous proposer comme offres de stages. Je vous aiderai à trouver un bon stage, mais attention, aux entretiens ne dites pas que vous avez redoublé comme ça ! Dites que vous avez redoublé pour avoir l'occasion de faire un autre stage ! pour améliorer votre attitude et votre relationnel, pour avoir une expérience de plus avant d'être lancée dans la vie professionnelle et pour avoir plus de chances de trouver un contrat plus tard.

C'était très astucieux de sa part comme raisonnement. Mais il ne savait pas qu'une ancienne collègue au cabinet devenue une amie m'avait recommandée pour un très bon poste que j'allais commencer bientôt. En plus, c'était dans le secteur culturel. Je n'avais aucunement besoin d'une expérience de stage de plus pour me trouver un contrat. Néanmoins, je le remerciai et il m'accompagna à la porte de son bureau, toujours avec son sourire.

Quand j'allai m'inscrire à la scolarité, on ne crut pas trop que j'en avais eu l'autorisation. L'agente Mme Fournier chargée des inscriptions de master avait composé un numéro après avoir entendu pour quoi j'étais venue. Elle avait demandé à la personne à l'autre

bout du fil si j'avais eu vraiment l'autorisation de m'inscrire. Elle resta silencieuse après sa question pour écouter, elle parût dépitée. Elle avait téléphoné au directeur que je venais de quitter pour lui demander si ce que je venais d'affirmer était vrai, sans se soucier de ce que je pouvais en penser. Quand elle eut sa confirmation, elle fit exprès de me compliquer les formalités. Au début, elle prétendit que les inscriptions étaient fermées sur l'ENT – ce qui ne devait pas compter puisque je venais sur place – puis face à mon insistance, elle se résigna à accepter un chèque plutôt que le paiement sur internet, en faisant comme si elle me rendait service alors que chèque ou paiement sur internet n'ont jamais posé de problèmes. Elle me factura aussi l'assurance maladie que je ne devais normalement pas payer.

J'allai après ça chez la psychologue à qui je dis que je n'avais jamais vécu une injustice avec autant d'envergure. Puis en partant de son cabinet, j'appelai Marine et lui dit la même chose.

Elle me répondit que j'étais la seule à avoir été injuste avec moi-même.

Petite, adolescente et jusqu'à très récemment, ma sœur Marine avait une influence sur moi qui était aussi intrigante que fascinante. A notre venue à Tunis, notre relation devint un substitut aux mots qu'on n'entendait pas de nos parents. Puis, elle sut se substituer aux mots très proprement et je crus qu'on fut sauvées. Très jeune, elle était éloquente déjà. Son pouvoir était les mots, et petit à petit, il s'amplifia en devenant imprenable.

Nous avons longtemps cru que c'est le travail de ma mère qui nous avait fait venir à Tunis. Puis on découvrit pour l'amant tunisien qui ne pouvait venir en France qu'avec un visa de touriste long de trois mois. Elle était donc venue pour lui. Nous, nous sommes venues pour elle. Et ce monsieur est venu ensuite pour Marine. Nous comprîmes alors des mots qui n'ont pas été dits et Marine s'appropriait tout de suite après de tous les mots. C'était sa baguette magique qui sert à fermer les yeux, les ouvrir, détourner la réalité ou bien la révéler. Marine était devenue une fée.

J'adorais ces moments où je sentais sur moi l'effet qu'avaient ses paroles. Il suffisait de l'écouter me faire un petit discours aux phrases très raisonnables après lui avoir étalé un problème et j'avais des idées apaisantes en tête que je n'aurais jamais pu adopter sans elle. Elle me faisait faire des choses que je n'aurais jamais faites en temps normal, sans avoir été convaincue par ses si belles phrases loquaces. Elle me rendait habile avec mes pensées. Puis, je compris que c'était elle qui était habile avec mes pensées.

Toute personne au monde a été agencée par un libre arbitre et aussi par des événements et des personnes dominants rencontrés dans sa vie. Je pense que cette dernière catégorie d'influence est constituée en premier de Marine. Marine l'omnipuissante l'omnipotente dans ma vie, y avait ouvert bien des chantiers. J'avais été agencée à relativement un grand pourcentage par l'industrie de la marque Marine. Il y a probablement ces six lettres marquées quelque part sur ma peau. Origine Marine garantie. Je l'aimais tellement. Oh oui, je l'aimais.

Je me rappelle de nos petits mots d'amour qui étaient grands pour moi. Je me souviens des je t'aime plus que tout au monde, répétés par l'une et l'autre infiniment. Je me souviens des pincements de joues, les bisous, les câlins, les combats de chatouilles avec deux mitons pour la pause fous rires. Nous étions des prisonnières d'une ville inconnue et pleine de contrastes, d'un foyer couleur luxe sens dessus dessous et d'un père qui remettait tous les deux jours le sujet de se réinstaller en France. Nous étions un peu comme une consolation l'une pour l'autre. J'étais là pour elle et elle sera là pour moi, toujours.

Je l'admirais beaucoup avec ses théories sur le monde extérieur et sa vision des choses, c'était ma source, et j'en étais consciente depuis très tôt. J'étais rassurée d'avoir pour moi un générateur de bons conseils alors que d'autres n'en avaient absolument pas. Elle me confirmait ma chance, et m'avait dit qu'elle n'en avait pas eu à mon âge. Elle a trois ans de plus que moi et je sentais que son crâne avait vécu plus qu'elle. Il était plus mature que le vieux arbre triplement ou quadruplement centenaire au parc du Belvédère. C'était mon sage homme des montagnes de pas plus de deux fois dix ans et quelques lectures.

Elle m'avait poussée plus fort dans la lecture que j'aimais déjà. L'écriture de romans me vient d'elle aussi je pense, mais elle ne m'avait jamais dit que je pouvais ou devais écrire. J'avais su très jeune que c'était pour moi, et encore mieux quand je l'avais écoutée me parler d'une idée de roman qu'elle aurait commencé. J'avais sept ans, nous étions à Marseille dans la maison au bord de mer de mon grand-père. Elle m'avait alors raconté une histoire comme on en raconte aux enfants, mais avec beaucoup de suspense, elle ne me révéla pas la fin et m'avait dit qu'elle en faisait un roman qu'elle me le fera lire quand ce sera fini. J'ai longtemps attendu, des années, mais je ne l'ai jamais vu. Dernièrement après plus de seize ans, alors que je sais ce que c'est d'écrire et d'avoir "accouché" d'un roman, elle m'a dit qu'elle avait tout fini mais elle avait perdu le fichier.

Son truc ce n'était pas d'écrire, mais de peindre. Elle faisait même des expos à une certaine époque et elle aurait aimé que je fasse de même. Elle m'avait convaincue avec son pouvoir magique de persuasion que j'étais capable de dessiner des portraits. J'avais quatorze ans et j'allais commencer des cours sérieux d'arts plastiques dans un centre culturel. Pour me donner la motivation, elle m'avait donné "l'ordre" de dessiner un portrait. Pour moi, ça n'aurait aucun sens si c'était quelqu'un d'autre qui me l'avait demandé, ça aurait été ridicule d'espérer ça de moi. Mais puisque c'est elle qui me l'avait demandé, ça avait forcément un sens, et ça avait aussi en plus du sens le pouvoir de me donner aux doigts la technique de faire un portrait. Je dessinai un célèbre footballeur, et j'étais moi-même surprise au fur et à mesure que j'avançais de voir que c'était bien le même visage sur le magazine sur quoi je copiais.

Mais elle n'a jamais été satisfaite de ce que je produis. Le premier roman que je fis était très court, j'avais onze ans, c'était plutôt une longue nouvelle. Elle s'en moqua, me dit ça n'avait rien d'une longueur de roman, que l'histoire tournait autour de sujets très prisés déjà pour des petits de mon âge, donc il y avait peu d'originalité. Je ne me souviens pas bien si c'était une histoire sur un sorcier ou sur un monde ensorcelé avec des gens normaux. En tout cas ça parlait d'un petit garçon comme moi qui ne sait plus ni d'où il vient ni où il est. Je me souviens que j'en étais très fière, que j'avais besoin d'être rassurée à propos de beaucoup de choses traitées dans ce texte comme si elles parlaient de moi – je le compris plus tard – et elle m'avait terriblement blessée. Avant de participer à ma première et dernière exposition, elle avait essayé de m'en dissuader. Elle me dit que je commettais une erreur, que mes tableaux n'étaient pas assez bien, que j'allais les trouver toute ma vie accrochés à mon nom, que ma carrière de peintre

allait mal commencer si je ne faisais pas un parfait départ. Je me dis qu'elle devait avoir raison car je fis mon départ puis arrêtai tout ce qui concerne la peinture. Il en résulta que je vécus ma première jeunesse en cherchant ses approbations et adhésions, choses introuvables.

La règle à tenir avec elle, c'est que je dois en tout atteindre la perfection. Rien ne m'est impossible. Je suis capable de tout. Surtout aux niveaux intellectuel et social. Je suis capable de m'entendre avec les personnes les plus minables si je le veux, et faire tout ce dont j'ai envie et tout ce dont elle a envie pour moi. En fait, j'en avais même l'obligation. L'obligation de me cultiver, de bien agir, de prendre des choix très mûrs, d'être sociable, d'être jolie, d'avoir les bons vêtements pour moi et tout ce qui faut pour les apparences et surtout de ne pas m'affaiblir pour quelque raison que ce soit et d'être parfaite en toute circonstance.

L'ennuyeux c'était qu'il fallait que j'admette constamment que ce qui m'arrive est toujours de ma faute. Car sinon, selon elle, je me laisserais aller en adoptant une fausse façon de penser. Remettre la faute aux autres serait l'attitude des lâches.

Les mauvaises passes, j'aurais donc pu les éviter si j'avais su comment les éviter. Alors, depuis toute petite, elle m'avait enseigné que le monde était le mien, que je pouvais en faire ce que je veux si j'en ai la volonté et la force. Naturellement donc, si je n'avais pas su m'écarter d'une difficulté, j'avais donc mal régné ma vie. La difficulté n'était plus une difficulté mais une impuissance.

Le social n'était plus du social, mais de la gestion. Les gens méchants n'étaient plus des méchants, ils étaient des gens qu'il fallait gérer. C'est de leur faute qu'ils soient ce qu'ils sont et ça, ça finit là où ça a commencé, c'est-à-dire en eux. Mais que je souffre d'eux, c'était un problème à moi, qui commence et finit en moi. J'aurais donc pu ne pas attirer leur attention, j'aurais pu me faire discrète, j'aurais pu être plus impressionnante pour ne pas finir victime. Alors tout ce que je subissais serait de ma faute. Les ruptures aussi. Les fins d'amitié. Ma faute résiderait soit dans la décision de départ qui m'avait introduit dans la situation, par exemple avoir pris l'habitude de côtoyer quelqu'un ou bien alors dans le fait de lui avoir fait trop confiance. Tout le mal qui m'arrivait était pour elle un échec de ma part. Et elle ne me l'exprimait même pas gentiment.

Sa vision des choses concernant ce point m'avait toujours révoltée, un peu comme s'il fallait absolument la convaincre elle pour en être enfin moi aussi libérée. Mais Marine n'avait jamais dit avoir tort sur une chose, alors je n'avais d'autre choix que croire ce qu'elle dit du moment qu'elle ne le change pas.

Ma sœur m'avait appris aussi quand je lui racontais mes soucis à voir le meilleur chez les gens, à voir à travers leurs défauts, d'analyser qui ils sont vraiment et pourquoi ils sont devenus ce qu'ils sont. Je ne peux pas avoir de la rancune ou m'énerver vraiment. Les humains sont des êtres très fragiles et il faut le comprendre, car c'est une évidence qu'ils ne peuvent faire du mal par plaisir mais il y a des raisons profondes à cela. J'étais donc absolument toujours poussée à être dans l'indulgence, jamais personne n'a été vraiment minable avec moi. Moi je peux être minable avec moi-même, et la vie, elle,



elle est minable seulement avec les autres selon Marine. Ceci a été une source de maintes disputes au cours de mon adolescence où je ne me sentais pas soutenue dans mes problèmes par ma sœur mais ramollie au même temps qu'endurcie. J'avais commencé à réfléchir par moi-même et à voir combien elle pouvait être mauvaise des fois. Je lui disais qu'elle était très dure avec moi, mais elle répondait qu'elle m'aimait plus que tout au monde et qu'elle voulait me faire la meilleure parmi tous.

Elle m'avait posé le profil de qui je pourrais devenir avec la meilleure vision de ses ambitions de grande sœur très préoccupée par l'avenir de sa petite sœur. Je n'étais pas convaincue par ce grand acharnement de travail sur moi-même, mais même si je ne la suivais plus sur toute la ligne, je la suivais toujours.

Drôlement, elle ne me valorisait jamais, ce que je trouvais curieux sans y prêter beaucoup d'attention, me disant que c'est une manière de me motiver pour lui chercher plus de satisfaction puisque mes capacités n'étaient pas encore toutes exploitées. Ce qu'elle faisait souvent, c'est de me critiquer sévèrement, me comparer aux autres, m'humilier devant eux, après quoi toujours il y avait les consolations et les je t'aime plus que tout au monde. Tout ce qu'elle me faisait de mal, elle le mettait sur mon compte. Elle n'était absolument pas parfaite, et ça me perturbait extrêmement qu'elle fasse tout le contraire de ce qu'elle me dit de faire, entre autres l'indulgence. Marine était l'incarnation parfaite d'un verset du coran sur les gens comme ça, elle en était même la caricature, ce qui était un sujet de taquineries en famille. Papa disait le coran peut être faux mais il a cerné Marine. Cette dernière en devenait enragée.

Il y a des choses qui m'ont interloquée longtemps chez elle, par exemple ça, le fait de refuser les taquineries, son incapacité à avouer avoir tort une fois ou même à écouter des reproches. Elle n'avait jamais commencé une phrase par je n'ai pas dû ou j'aurais pu, sauf quand il s'agit de son bien-être. Par exemple, elle avait probablement dit cinq ou six fois dans toute sa vie qu'elle aurait dû écouter une suggestion – toujours concernant sa vie pas très personnelle comme par exemple la nourriture. Mais il y avait dans ses expressions une indignation forte et grotesque à chaque fois qu'on lui suggérait l'idée d'avoir tort. C'était tellement insoutenable pour elle, son visage s'en déformait. Elle devenait ensuite agressive et hystérique, se mettait à cogiter comme si on l'avait accusée d'un meurtre. On voit toujours faux, elle voit toujours vrai, un point c'est tout. Ça devait être pris ainsi.

Il n'était également pas possible que je lui donne des conseils, ou même que je lui retourne ses conseils. Si j'osais le faire, tout de suite elle me rappelait ses qualités, mais tristement entre deux larmes pour me culpabiliser. Je l'ai vexée en osant lui suggérer de changer une chose en elle. Je ne l'accepte pas comme elle est, même quand ce que je lui demande c'est de m'accepter comme je suis, moi. Elle me faisait des scènes théâtrales des fois pour un tiers de conseil avec une colère et une crise de pleurs. Il fallait que je comprenne qu'elle est très superbe pour changer, elle appelait au secours pour qu'on y contribue. Elle pousse les autres à faire passer ses propres messages. Par exemple, une fois je lui dis que son bonnet C est une merveille, je ne sais pas pourquoi et surtout pas pourquoi à ce point mais elle le prit très mal, en fit une

scène. Le soir-même, ses amies m'appelaient pour me dire que j'étais méchante, que je devais savoir qu'elle n'aimait pas qu'on lui parle de ses seins, que c'est inadmissible et blablabla.

C'en était trop pour qu'elle puisse garder longtemps sa crédibilité, et vers quatorze ans, j'avais commencé lentement mais sûrement à ne plus la trouver géniale, à ne pas être impressionnée par sa personne et à me détacher de son influence. Ses idées ne me fascinaient plus. Elles étaient clairement détraquées quelques fois.

Il y a eu aussi des choses que je n'ai jamais pu déchiffrées. Comme une conversation alors que j'avais treize ans. Nous étions dans le séjour et nous parlions d'orgueil et compagnie, et elle me dit qu'il était des fois justifié de se sentir supérieur aux gens, mais on ne peut en aucun cas se sentir supérieur à tout le monde et à des gens qu'on ne connaît pas, il faut bien connaître une personne pour la mépriser. Et elle avait fini en avouant – toujours avec le ton d'une analyste très confiante – que par exemple elle me méprisait moi et deux autres personnes qu'elle connaît bien. Dit sans façon, très aisément comme passe-moi le sel, sans dispute en amont, et surtout très calmement, la voix neutre, et avec la certitude avec laquelle on dit son nom. Je ne reconnaissais pas ma sœur. Je ne reconnaissais pas un humain. Sa façon de présenter une telle chose ce n'était pas celle d'un humain. S'en suivit une dispute où elle avait dit que j'ai mal interprété ses paroles. Quelques jours plus tard, elle m'avait même dit que j'avais mal entendu. Il lui arrive souvent de nier des choses qui se sont passées sous mes yeux et que j'ai écoutées de mes propres oreilles.

Il me déplaisait chez elle aussi sa convoitise envers des choses insensées par rapport à la position parfaite qu'elle veut se donner, comme l'argent même à travers un homme. Elle me le racontait quand elle faisait souffrir des hommes, mais ne m'avait jamais parlé d'un homme qui l'avait fait souffrir. D'ailleurs, je me doute même qu'elle ait été amoureuse un jour. Et son entourage, nous, sa famille, amis, ils étaient tout le temps attablés pour l'analyse et la critique, décortiqués comme des vulgaires créatures sans défense, mais toujours dans un raffinement de mots étrangement raisonnables. Mais c'est cette personne qui juge les autres est la même qui m'avait appris justement à ne pas les juger quand il s'agit d'une situation vécue de mon côté. Alors ses paroles, ça sonnait de plus en plus comme le vent. Elle vend le vent aux bateaux, comme le dit un proverbe tunisien qui exprime le gâchis dans une activité.

Je commençai à voir la défaillance de son amour pour moi à seize ans. Je vivais un amour foireux au lycée qui avait foiré des amitiés aussi. J'étais dans un établissement international remplis d'enfants de gens blindés qu'ils soient étrangers ou non.

L'ambiance était snob, remplie de grandes marques, de senteurs de grands parfums et d'ados qui se cherchent des idées pour faire plus cons que les autres. J'étais là, armée avec des grandes marques, des grands parfums, une bouille traitée comme étant très jolie mais avec des idées à mille lieux de la norme. Mon premier amour, avec un dénommé Saif qui avait l'égo plus grotesque que ce qui devrait normalement lui permettre son âge, était foireux comme un projet de boisement sur un champ de mines. Marine ne connaissait pas ce type, mais elle le défendait fichtrement fort. C'était une

affaire qui la mettait pour une raison que j'ignorais en colère, m'accusant d'être la seule fautive. Elle m'harcéait avec cette idée à la maison, alors qu'au lycée ça se passait mieux. Elle ne me soutint pas une fois, et j'essayais de démentir mes yeux qui voyaient qu'elle prenait plaisir à me voir perdue. Me culpabiliser était le comportement qu'elle avait toujours eu contre moi – comme si je lui étais étrangère et qu'elle ne voyait aucun intérêt à veiller sur moi plutôt que sur les autres – mais cette fois-là elle partit très loin. Elle sait que je n'oublierai jamais son acharnement sauvage sur moi, et je lui en veux toujours, car elle réussit – comme d'habitude – à me faire faire des choses contre mon intérêt que je n'aurais jamais faites en temps normal. Elle contribua au mal qu'on me faisait, y rajouta et se donna un effort fou pour que j'y contribue aussi. C'était infernal. Je voulus changer de lycée, chose qui ne dérangeait pas mes parents qui pouvaient m'inscrire dans un lycée français, mais elle m'en dissuada en m'accusant de fillette faible et lâche.

Je restai pour lui prouver le contraire, mais au même temps je commençai enfin à voir ce qu'elle faisait de moi. Je décidai de ne plus rien lui raconter de ma vie personnelle, de mettre une barrière entre ce qu'elle me dit de faire et ce que je décide de faire, d'en mettre une autre aussi entre ce qu'elle perçoit de moi et ce que je vois en moi, et surtout de ne plus l'avoir comme ultime référence.

Mais pour pouvoir résister et survivre dans ce lycée je perdais en une journée beaucoup de ma personnalité et en pris une autre. Une beaucoup plus marrante, beaucoup plus superficielle aussi, et je changeai de clic – groupe d'amis – en cette même journée. Je m'intégrai rapidement en devenant même celle qui porte le plus et le mieux les critères d'entrée dans ce clic "sélectif". L'ancien clic du genre geek en mordait même les doigts et se sentait trahi. J'avais l'air épanouie comme si je n'étais jamais passée par quelque chose de mauvais et ce n'était pas juste un air, ce qui me surprenait fort. Avec mes nouveaux amis, on faisait tout le temps les cons, on faisait marrer toute la classe y compris les profs qui nous le permettaient vu nos bonnes notes. On était jeunes, sympas, beaux, on était populaires.

Tout ça dura une année puis je me désintérai en lambeaux. Je ne sentais plus rien d'intense depuis le jour où je l'avais décidé ; je ne me souciais plus des garçons, je n'étais plus capable de tomber amoureuse, je ne pleurais plus, je ne savais plus me mettre en colère. J'étais anesthésiée. Je m'étais anesthésiée complètement. C'est un bon mécanisme de défense court terme. A long terme, ça devenait une maladie auto-immune, on n'arrive plus à s'en débarrasser, et on se tue de l'intérieur.

Dans la même période, Marine s'éloignait de plus en plus de moi et me prouvait son indépendance en parasitant des amis et des garçons. Tantôt elle me disait que ça n'avait rien à voir avec notre relation qui n'était plus intense tantôt elle me disait que moi, je voulais la chasser de la famille. Puis, il s'avéra qu'elle était en train de vivre une déception amoureuse que je finis vite par en comprendre la nature. Elle n'était pas amoureuse de l'homme en question – chose qu'elle n'a d'ailleurs jamais dite, mais sa mine accablée et ses larmes incessantes laissaient naturellement croire que si – en fait, tout ce qui la décevait c'est de devoir patienter encore son envie pressante de

vivre une vie confortable. Je lui disais et pensais qu'elle valait mieux que lui, que la vie confortable elle l'avait déjà, en tout cas c'est ce que j'ai toujours cru. Elle me répondait ; il a une grande entreprise réussie !

J'avais fini de comprendre ce qui l'intéressait chez lui, et j'avais fini de la consoler aussi. S'en suivit une multitude de scènes incroyablement mauvaises. Par exemple la fois où Marine, ma mère et moi sommes parties au mariage d'une voisine. Elle nous traîna dehors au milieu de la cérémonie et toujours aux bruits des trop fortes percussions orientales, on l'écoula crier que voir des gens heureux lui faisaient mal, qu'elle nous en voulait de l'avoir emmenée ici. Pendant qu'elle nous disait cela, j'entendais ses yeux mieux que sa bouche. Il y avait le même regard envieux dont les tunisiens se méfient par superstition culturelle.

Peu de temps après, elle se jeta dans les bras d'un canadien qui la poursuivait d'attentions depuis des années, pourtant au départ elle avait dit clairement qu'elle ne le regardera jamais vu la différence d'âge de treize ans. Mais ils se fiancèrent vite, et elle partit aussi vite le rejoindre au Québec. Mes parents et moi étions choqués tous ensemble pour cette fois.

Vu la distance, j'eus un meilleur détachement d'elle, et j'eus l'occasion de constater comment je vis quand elle est maintenue loin de moi. Je me sentais bien, épanouie dans ma vie que je ne lui racontais plus. Je restais discrète sur mes nouvelles comme si elles allaient virer toutes noires si je me remettais à les lui raconter. J'avais enfin constaté que ce qui m'arrivait de bien virait moins bien dès que je le lui mettais sous les yeux. Je n'avais plus envie que mes nouvelles soient englouties par ses oreilles et rejetées par sa bouche sous sa version amoindrissante.

Je me sentais libérée mais au même temps je m'en voulais de la mettre à l'écart car elle n'arrêtait pas de me culpabiliser, et ça depuis l'histoire du lycée. Sa petite sœur ne l'aime plus, elle est victime de sa propre bienveillance envers moi, je ne vois pas son amour immense et les gros espoirs qu'elle a pour moi, elle veut faire sortir le meilleur en moi et je ne le sors pas, avec les deux petites gouttes de larmes évidemment. Je voulais lui dire que j'étais navrée pour nous deux, mais le meilleur de moi allait me sortir par le nez si je continuais à l'écouter.

Des fois j'osais me mettre à me révolter. Je lui rappelais que la dernière fois où j'écoula son avis, elle était vraiment partie très loin et je me mettais à pleurer – alors que ma capacité d'extériorisation était presque perdue – et là elle avait toujours une même réaction qui me donnait honte de ce que je lui faisais. Elle me regardait avec mépris et me rétorquait qu'elle est profondément blessée de voir que je n'étais pas capable de pleurer pour l'éloignement entre nous mais pour des amis éphémères. La situation se retournait contre moi alors j'arrêta d'extérioriser.

Alors je ne lui parlais plus du lycée, et ne lui parlais plus de rien. Au Skype et quand elle venait, nous parlions sujets fades, mais elle continua à me reprocher à moi et à toute la famille de ne pas pleurer devant l'écran et aux rencontres et séparations – qui est une drôle de reproche – mais elle réussissait à nous culpabiliser. On la consolait, lui disait qu'il fallait faire avec la distance, survivre avec, on ne doit quand même pas

s'écrouler car madame est partie vivre à Montréal. Catherine qui vit en Angleterre ne nous avait jamais parlé d'idées saugrenues comme celle-ci – d'ailleurs elle nous parlait rarement et quand elle nous parlait, c'est pour nous transmettre sa bonne humeur. Marine est une femme de caractère qui sait tirer ce qu'elle veut. Moins que moi, mes parents ont toujours été un peu maltraités par ses caprices et crises de nerfs. Tout à fait le genre qui se met aux mains pour un rien mais sans causer de dégâts, dans un véritable sketch. Catherine, plus affranchie que moi, était un peu mieux épargnée, mais elle avait aussi eu sa dose de crises avant de s'enfuir très loin de Marine et de nous tous – elle en voulait beaucoup à nos parents pour avoir quitté la France et c'est celle qui a le plus souffert de l'expatriation. Etant la benjamine et la seule restée à la maison avec mes parents, nous nous sommes mis à constater le calme dans la maison depuis que Marine nous avait quittés. C'est dans cette période qu'on s'est mis d'accord que c'est une manipulatrice. Nous en faisons des blagues quelques soirées entières et même si nous ne nous l'avouions pas, nous étions soulagés qu'elle soit loin. Ma mère surtout qui détestait en particulier son agressivité qui surgit sur toi même dans une phrase prononcée calmement. Elle avait le talent d'agrémenter ses paroles d'un truc qui t'agresse dans ton intérieur le plus intime, mais on ne le comprend qu'avec le recul et la distance.

Pour le cadeau de mon bac, Marine m'invita chez elle à mes frais, elle allait m'offrir le toit et Montréal et mes parents devaient dépenser le reste pour nous deux. Son frais diplôme en littérature anglaise ne lui donnait pas de boulot, et pour faire face aux dépenses touristiques il lui fallait de l'argent, alors je vins avec. Pourtant là-bas, je découvris qu'elle s'était mariée et qu'elle vivait très aisément.

Très vite, elle fit des découvertes de son côté. Elle réalisa avec effarement mon net changement. J'osais la contredire et même maintenir mon propre avis, elle en devint folle, mais vraiment folle. Sa première crise vint dans un arrêt de métro, c'était le soir, nous rentrions du château Ramezay où nous avons passé un super moment et c'était le deuxième jour de ma venue, je n'étais pas d'accord à propos d'une chose et je restai sur mon avis tout en ayant un sourire amusé car j'avais un peu appréhendé ce moment. Mais je n'avais en aucun cas imaginé ce qui allait suivre. Les sanglots en public, ses cris et sa folie assez déments pour la traîner dans un commissariat si un agent de police l'avait vu. Bizarrement, ce point me sera reproché plus tard. Elle me dit que je l'avais laissée s'affoler alors qu'elle aurait pu se faire embarquer.

En fait, justement j'y avais pensé, et face à ce que je voyais, je ne voyais pas d'autre issue que de rester de marbre et ne pas répondre pour ne pas la provoquer. Heureusement ma perte de sentiments forts comme la colère nous servit.

Les passagers du métro nous jetaient tout leur mépris par les yeux. J'étais sûre qu'on n'avait pas l'air de deux sœurs, mais de deux lesbiennes en rupture. Je restai comme ça un moment – face à une crise que je n'ai pas anticipée et que je n'avais jamais vue même pas entre des SDF complètement soûls – et ça ne fit que dégénérer.

Je proposai que nous nous séparions une heure ou deux le temps qu'elle réfléchisse à ce qui vient de se passer, car j'étais sûre que la raison allait lui revenir, mais elle m'attrapa par la poignée et y planta ses ongles bien profondément. C'était, je croyais, la limite de l'hystérie, elle devait quand même savoir qu'elle pouvait trancher mes veines, c'était très douloureux mais je ne criai pas pour qu'aucun de ceux qui nous regardent ne vienne l'assommer d'un bon coup de poing.

Je m'étais assurée de mon anesthésie ce jour là où je vis le calme dont je pouvais faire preuve, voire la capacité à pouvoir forcer un sourire et dire des mots calmes dans une situation pareille. J'étais décidée à ne pas rester avec elle quand elle me lâcha enfin, je m'enfuis et elle me poursuivit en criant toujours. Elle me criait que j'avais foiré nos retrouvailles et qu'il était hors de question de me trouver seule même un moment. Elle appela en sanglotant mes parents alors que je croyais évident qu'on n'allait pas décevoir nos parents avec ça alors qu'ils avaient beaucoup investi pour ce séjour à Montréal. Mes parents sont en plus très peureux et ils avaient imaginé le pire en entendant sa voix, elle leur raconta sa version fautive sans scrupule, alors que j'étais

là devant elle, me faisant passer pour l'hystérique et l'irresponsable. Ils l'avaient crue jusqu'à ce qu'ils l'obligent à me passer le téléphone, ils furent rassurés par ma voix calme, je leur dis que tout allait bien et que c'est la pilule qui lui fait ça, chose qu'elle ne prit pas avec humour.

Nous tournâmes longtemps. Elle voulait à tout prix me faire penser que je suis coupable. Elle me dit qu'elle avait beaucoup sacrifié pour mon voyage, le repos avec son mari et l'argent, que je devais considérer ma chance, que je détruisais tout ce qu'elle faisait pour moi, et que mon rapport et estime pour elle avaient changé – ce qui la rendait malheureuse. Je ne comprenais pas ce qu'elle me disait, surtout pas cette affaire d'argent sacrifié. Je n'étais pas convaincue mais je ne disais rien de plus que cela – elle me faisait un peu peur – alors elle me dit de partir tout de suite à l'aéroport changer mon billet de retour pour aujourd'hui.

C'était humiliant mais elle savait m'humilier depuis un temps et à un moment elle allait passer au niveau supérieur, c'était clair vu ma rébellion. Mais quand même pas ici, pas en étant seule dans une ville où je ne connais personne, pas en me virant lors d'un voyage dont j'ai longtemps rêvé. Je me mis en pleurs aussi et je lui dis que ça m'allait parfaitement du moment qu'elle me remboursait l'argent de l'aller-retour. Elle n'était pas d'accord, et continua à m'harceler avec le fait qu'elle est victime et moi j'écoutais toujours, puisque je n'avais pas le choix de m'éloigner. Voyant que ça ne me rentrait pas dans la tête d'un millimètre, elle me traîna chez une de ses amies comme on traîne un criminel en justice.

Je vis tout de suite que Lili, son amie, avait pris peur quand elle vit ce que ma propre sœur m'avait fait. Elle me soigna et écouta en silence ce que l'hystérique entre nous deux voulait dire. Marine démentit même m'avoir enraciné ses ongles dans mon poignée qui avait formé une énorme bosse d'un bleu vif. J'en avais complètement marre de ce sketch de pleurs, démentes, et lamentations. Je ne faisais plus que pleurer et avais abandonné complètement l'idée de me justifier. De toute façon, je ne devais me justifier de quoi que ce soit. Je savais ce qui s'était réellement passé et Marine ne pouvait plus me retirer les choses de la tête pour y mettre ce qu'elle voulait. J'écoutais alors sans répondre ma sœur qui me traitait de tous les synonymes d'irresponsable et immature principalement pour mon envie de *l'abandonner* et de me promener sans elle dans Montréal, alors que du haut de mes dix-huit ans, je n'ai jamais été aussi responsable et mature. A la fin, elle exigea l'avis de Lili qui ne voulait manifestement pas s'y mêler pour ne pas écorcher l'une de nous deux.

Marine insista beaucoup et je fus soulagée d'entendre Lili dire calmement en pesant très bien ses mots qu'elle ne voyait pas un problème dans l'envie de passer un moment seule dans Montréal. Bah oui heureusement je suis adulte en plus, j'avais répondu triomphante.

Là, avec une voix éventrée, Marine dit en s'adressant à moi qu'elle était restée ses trois années de licence à Tunis pour moi, pour ne pas me laisser seule avec nos parents. Puis, ses sanglots rééclatèrent de plus belle. Ça me fit tourner la tête. Je la dévisageai bouche bée. Je me sentis mal.

Le voyage fût foiré. Il passa comme une épine avalée par erreur mais qui ne donne d'autres choix que de continuer à l'avalier. Je me suis dit que je suis naïve d'avoir cru être une fille pouvant profiter normalement d'un voyage à Montréal. Forcément il y avait un piège.

Chaque jour était une épreuve. Je fis tout le programme qu'on avait prévu ensemble et Marine m'y accompagna pour me l'empoisonner. Elle simulait douleurs au ventre et des douleurs ailleurs aussi, migraines et choses du genre. Bizarrement, elle retrouvait toujours son énergie quand je lui suggérais des cachets ou de rentrer seule. Elle retrouvait son énergie au point de nous imposer un marathon de monuments jusqu'à l'épuisement écœurant. Jamais de ma vie je n'ai été aussi épuisée physiquement. Chaque jour, j'étais épuisée dès le réveil. Je lui disais que ce rythme ne m'allait pas mais c'était comme ça, il fallait qu'elle me fasse chier et mal apprécier mon séjour sinon ce ne serait pas drôle pour elle. J'étais obligée de la suivre pour éviter les crises. Ça aurait pu être un peu comme quand on part promener son chien et qu'on tire sur la laisse, mais je ne me laissai pas faire, je l'avais bien bombardée pendant les dix jours restants de mon avis naissant sur elle. Mon avis sur ses mensonges, sa méchanceté, son hystérie, et le rôle mesquin de victime qu'elle continuait à prendre. Je lui disais qu'elle ne m'impressionnait plus, qu'elle est une coquille vide et que sa place est dans un hôpital psychiatrique. C'étaient des choses qu'elle n'avait jamais entendues de ma part auparavant et je ne vis pas combien ça lui causa de "mal".

De retour à Tunis, ma famille et moi avons essayé d'analyser ce qui s'était passé. La distance rend fou ? Le chômage mélangé à une richesse soudaine ? On ne trouva pas d'explication pour son comportement moins raisonnable qu'un pot de confiture vide. Sur ma poignée, Montréal avait laissé une cicatrice blanchie comme si j'avais tenté de me suicider en me tranchant les veines.

Mais moi-même, petit à petit, j'eus la force d'oublier le mal qu'elle me fit et je me résignai à mettre tout ce qui s'était passé sur le compte d'un problème qu'elle ne voulait pas raconter. Elle ne racontait pas ses petits problèmes, alors pourquoi elle dirait des choses qui pèsent au point de lui donner la folie. Toutefois, elle voulait toujours remettre à plat son raisonnement, ce que je refusais catégoriquement. Je lui dis qu'on ne reparlera plus jamais de ça, elle le prit mal, préféra ne pas me parler. Elle était dans un mécanisme effrayant de déni de la vérité. La vérité d'ailleurs lui importe peu, ce qui lui importe c'est d'avoir raison.

Son envie affolée de me convaincre, je pouvais passer au-dessus du moment que je ne l'écouterais pas essayer de me convaincre. Mais elle ne voulait même plus m'adresser la parole. En Tunisie, c'est très scandaleux de couper les ponts avec sa sœur.

Elle vint quelques semaines après à Tunis et nous nous fîmes la bise en nous dévisageant comme si on ne se connaissait pas trop. Je m'attendais à une pluie de pardons non sincères mais qu'elle devait me faire malgré son entêtement, ma mère aussi, mais ça ne vint pas. Elle resta sèche et froide, une plaque de faux verre, et ça commença à peser beaucoup dans la maison. J'allai alors vers elle pour faire la paix.



On était seules dans l'étage et mes parents se trouvaient en bas. Je lui proposai de dépasser Montréal et de nous remettre à faire des choses ensemble. J'étais étonnée de l'entendre rétorquer sèchement qu'elle avait toujours la même condition. Elle me dit il faut se remettre bien calmement sur ce qui s'était passé à Montréal et arriver petit à petit à ses conclusions. Elle me dit ça comme si je manquais de lumière dans le petit cerveau et qu'il fallait qu'elle me prenne par la main pour voir l'évidence. Je faisais le premier pas et elle avait en plus ses conditions. C'était non. Nous partîmes dans une dispute où je reçus un gros livre dans la figure – un dictionnaire gros format. Ma mère leva sa main à son cœur quand elle monta à l'étage, elle crut que j'allais me faire tuer et je ne sus pourquoi que quand je compris que le livre, qui avait atterri sur la paupière inférieure de mon œil gauche, l'avait coupée.

Aux urgences, mon œil gauche avait gonflé comme une boule de tennis. La paupière saignait, j'avais une quasi queue de cheval mèches folles, et je portais un pyjama. On dirait que j'étais une racaille bagarreuse. J'étais dégoutée de mon état et je m'en voulais de m'être approchée de ce tas de bras bestiaux qu'on appelle Marine.

En m'inscrivant, on m'avait demandé si j'étais touriste, si on m'avait volé mon portefeuille, depuis quand je suis ici, qui m'avait fait ça et si j'avais envie de déposer plainte. Quand je disais quelqu'un de la famille, on disait « Ton cousin ? Ton frère ? » et le mot sœur choquait. Je ne sais pas pourquoi le sexisme part jusque dans la violence. Si les agents d'accueil de l'hôpital avaient connu Marine, ils reconsidéreraient leurs préjugés.

Pour la plainte, ma mère et moi étions d'accord qu'à la prochaine fois ce sera une obligation. Ma mère prétendit un accident. Je demandai combien j'allais rester avec mon œil gonflé croyant que le gonflement est le seul problème, il fallait faire un scan et machin pour voir. On fit tout ça et Marine avait été mise dehors par mon père exactement comme on en voit que dans le cinéma français.

Elle est restée logée chez ses amies. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps, me disait-on. Elle ne demanda pas pardon et se donnait un rôle de victime, en disant qu'elle m'aimait plus que tout au monde et pas moi qui la rejetais. On la força à s'excuser mais ça n'avait aucune importance pour moi. Savoir qu'elle s'excusait ou pleurait ne déclenchait chez moi aucune émotion à part le dégoût, et mes proches le notaient et me le reprochaient. Elle t'aime, tu sais. Elle t'aime malgré tout. Entendre parler d'elle était un dégoût. C'était comme entendre parler de quelqu'un qui pourrait ressurgir à tout moment, et particulièrement aux moments où on entend parler de lui, se donner en spectacle d'absurdités.

Elle rentra chez elle après une semaine ou deux de crises d'hystérie et mon œil se dégonfla en laissant une trace bleue qui dura presque un an, intraitable avec le maquillage, qui me donnait un œil plus cerné que l'autre, comme si j'avais mal dormi mais que d'un côté. C'était hilarant ce que mon père essayait de me fournir comme explications aux gens, moi je disais toujours que c'est causé par mes crises de migraine ophtalmique dont tout le monde est au courant.

Marine de son côté avait somatisé. Elle avait cumulé un à un de curieux symptômes,

des allergies, des gonflements soudains au visage, des douleurs et des choses qu'elle présentait comme des arguments contre moi à notre entourage. Elle leur disait que je la rejetais, ne l'aimais pas, lui voulais du mal. Je ne me défendais pas comme il aurait fallu quand on me rapportait ces témoignages. J'étais épuisée et j'avais d'autres chats à fouetter. Marine est une femme adorable, intelligente, charmante et avec des manières. Personne n'allait croire la version que je vois d'elle depuis Montréal, à moins que cette ville fusse connue pour empoisonner les esprits.

Les seuls qui savaient que ce qui s'est passé n'est pas de ma faute sont ceux au courant de mon souhait tout à fait sain et légitime ; Je suis restée prête à pardonner tout ce qu'elle m'a fait si elle pouvait un jour s'enlever l'idée de n'oublier une discussion que si j'en sors totalement convaincue de son avis – et particulièrement à propos de Montréal.

Je lui avais proposé qu'on reprenne comme avant pour passer du temps ensemble, sortir, parler et se voir. Elle n'était pas d'accord et fut plus prête à me convaincre par la violence plutôt que de regagner sa sœur. Elle aime avoir raison plus qu'elle ne m'aime moi, et elle était prête à m'abandonner comme je n'adhérais plus à l'idée qu'elle ait tout le temps raison. Je me dis qu'elle m'aime, mais que son amour pour moi est aussi malsain que vrai. Un amour toxique.

Ce n'était pas possible pour elle de dépasser, elle disait que c'est trop dur, qu'elle en souffrait tellement. Je la poussais à bout de force. Je suis une petite sœur ingrate. Je ne me rends pas compte de ce que je fais d'elle et de son quotidien, des maladies que je lui donne, de la tristesse qu'elle ressent, angoisses et compagnie. Je suis têtue, glaciale, irresponsable, insouciant, immature. Ce que j'en pensais moi lui importait peu mais je lui disais quand même qu'elle était devenue folle. Le bleu sous mon œil et le blanc sur ma poignée, puis comment je le vivais moi elle ne me le demandait pas. C'était comme si elle avait reçu un coup de balai sur la tête et que ça avait balayé tout ce qu'elle m'avait fait. Elle racontait ses maux à tous ceux qui voulaient l'entendre et j'en sortis terriblement fautive sur toute la ligne. Je n'en pouvais plus de ses manipulations. Je coupai entièrement les ponts.

Un an après Montréal, le printemps arabe prit son début en Tunisie. Mes parents avaient investi quelques années auparavant dans deux cafés à Tunis qui roulaient comme deux moulins à or. Bizarrement, ça marchait encore plus après la révolution. D'ailleurs, c'était la même affaire pour tout le secteur de la restauration ou le secteur culturel. Les gens sortaient plus et consommaient plus dans leurs sorties. C'était comme pour se ressourcer durant une période difficile, pourtant l'inflation était grande. Ma mère refusait de quitter son amant, mon père refusait de quitter ma mère, alors ils restèrent sans penser à ce que leurs filles pouvaient en penser. Mais tous les deux furent d'accord pour dire que c'était pour les cafés qu'ils restaient.

Marine était devenue prof d'anglais dans un lycée montréalais et moi, j'étais à Aix-en-Provence en train de faire des études. Malgré le fait que j'allais mieux loin d'elle, comme si j'avais coupé avec une secte, pour faire plaisir à mes parents devenus trop sensibles avec l'âge, on recommença à se réconcilier. Mon ambition était de nous

remettre uniquement aux conventions simples ; bon anniversaire, bonne année et joyeux Noël. Mais Marine reprit les cogitations contre ma condition de ne pas parler de Montréal comme si elle ne pouvait pas survivre sans en être libérée et cette libération n'était possible qu'en me faisant comprendre que j'avais complètement tort. Il n'était même pas question d'échanger, mais juste de l'écouter.

Je n'avais pas le temps pour ses caprices, je voulais retrouver une moyenne relation avec ma sœur mais je ne supporterais pas de l'écouter en reparler. D'ailleurs, je supportais moyen de l'entendre me suggérer d'en reparler. Son besoin persistant ce cogiter cette histoire m'intriguait. C'était incompréhensible. Elle devait être contente de me retrouver et se taire, mais non ! Il fallait m'aimer moins qu'aimer avoir raison pour continuer à remettre cette histoire à plat avec toute cette énergie. Ma mère se moquait tendrement de son sang chaud, tendrement car elle savait de qui elle l'avait hérité. Moi, je ne regardais pas cette affaire avec tendresse.

J'ignorai ses persistances et je ne dis pas mon avis là-dessus, car je savais maintenant que ma sœur aux apparences douces peut tout d'un coup se métamorphoser en sumo. Toutes les fois où nous nous sommes revues, j'avais l'impression que sa première motivation n'était pas de me revoir mais de créer une occasion de m'en reparler. Elle provoquait des petits incidents pour y retourner et moi je fuyais au vrai sens du terme. C'était l'unique moyen de la faire taire. Je l'ai bien apprise, ma sœur, un peu comme une leçon sur un phénomène comportemental. Je savais deux choses sur elle dont j'étais sûre plus que tout ; elle ne sera pas convaincue d'avoir tort un jour et elle m'aime pourtant. L'unique solution pour renouer était de prendre sur moi, comme toujours. Prendre sur moi et fuir aussi, car la patience a ses limites.

Dans toutes les fois où nous nous sommes revues, elle me travaillait aussi pour avoir de mes nouvelles, les nouvelles de ma vie privée que je ne lui donnais plus. D'ailleurs, j'interdisais à toute la famille d'en parler. Je ne lui parlai pas de Jérôme et mes parents faisaient attention à ne pas parler de lui devant elle. J'avais peur pour ma vie privée et peur d'être manipulée de quelque façon que ce soit.

Elle ne me sollicitait pas de manière classique, mais avec la prétention d'un patron qui veut savoir les nouveaux chiffres pour les relancer, comme si je lui devais quelque chose. Il ne manquait plus qu'elle me vende l'oxygène en canettes et me demande des cotisations pour la liberté que je me suis donnée. Même la souveraineté de l'Etat a ses limites, chère Marine.

En fait, pour m'exiger mes nouvelles elle n'était pas cordiale, mais écrasante. Elle me lançait des trucs avec une perversion de folie. Si elle pouvait la faire reconnaître par un diplôme, elle aurait une queue de politiciens qui ne demandent qu'à être instruits ! Elle me manipulait pour me pousser à répondre, mais à chaque fois elle fut surprise de voir que je résistais et que contrairement à ce à quoi elle s'attend, je me mets à m'indigner et je m'arrête sur mon indignation. Eh oui, pas de nouvelles ! Elles sont gardées par la banque qui m'a prévenue que je vais être dépouillée ! Et à chaque fois, elle prenait une drôle de tête avec le regard figé comme si elle ne me reconnaissait plus. Forcément chérie, on change au bout de plusieurs années, surtout loin de toi ! Je

ne lui avais jamais parlé de Jérôme car je m'attendais à tout de sa part, me rentrer dans la tête et me faire bousiller ma relation. L'amour et ce genre de choses, elle ne comprenait pas. Plus jeune, elle me présentait ça de manière utopique, comme si ça n'existait pas, mais elle me le présentait tellement mal, ça en devenait fantomatique, de la dystopie, ce genre d'affaires dépassait ses compétences et imagination, mais elle tenait absolument à tout savoir à ce sujet.

Elle s'est mise lors d'un petit séjour chez moi à compter le nombre d'objets que je possède un peu onéreux selon elle pour une étudiante – chaussures, produits cosmétiques et tout ça. Elle me dit que je n'ai pas l'air de souffrir de manque d'argent avec une ironie et un sourire étrange jusqu'aux oreilles. Elle s'exclama après n'avoir eu de ma part aucune réaction « Tu as cumulé trois vieillots petits-copains pour te fournir tout ça ? »

Genre, elle croit je vais m'exclamer et dire je n'en ai qu'un et il est jeune ! Au lieu de ça je l'engueulai bien fort, avec une colère que j'ai rarement eue depuis l'histoire du lycée et de Saïf, je ne l'avais jamais vue se recroqueviller sur elle-même comme elle le fit ce jour-là. Elle devint aplatie comme un poussin sous la pluie sous mes cris qui résonnaient sûrement bien au-delà des murs de mon appart. Je compris plus tard ce qui la terrorisa vraiment en voyant ça.

Elle pleura, et se remit à me culpabiliser. Quand je lui demandai si elle ne me trouvait pas assez bien pour que je puisse être simplement chouchoutée par un seul homme de mon âge qui m'aime dans une relation normale, elle partit se réfugier dans les toilettes comme si elle était irritée par cette idée. Elle me menaçait depuis la porte fermée d'interrompre son petit séjour chez moi. Elle fut ébahie quand je lui répondis de faire ce qu'elle veut et d'en avoir rien à carrer. Elle avait en fait dit ça pour retourner la situation comme d'habitude contre moi, pour que je me mette à la supplier de ne pas partir. Elle rêve oui ! Surtout après ce qu'elle me dit ! Elle sortit après avoir fini de faire la victime, ne répondit pas à ma question, ne dit pas pardon, mais me dit qu'on va faire comme j'aime bien faire ; oublier ce qui vient de se passer et continuer notre séjour à deux car elle a investi cher dans ses billets d'avion.

C'était le temps qui se répète et qui se retourne à l'envers. Montréal qui se réinvente dans Aix-en-Provence. Une solution d'il y a quelques années déjà qui se remet devant nous. J'aurais aimé qu'elle parte ce soir-là. A chaque fois qu'on se revoit elle me pompe mon énergie avec son bizarre comportement, mais dire à sa sœur de partir alors qu'elle est venue de Montréal, ça ne se fait pas. Dans ce point, les choses ne se passèrent pas comme elles se passèrent chez Marine. Je la laissai continuer son séjour me pomper mon énergie et je l'ai subie sagement.

Un autre jour, elle me dit comme ça, de façon parachutée ; je tremble à l'idée que tu sois avec un centenaire avec des petits enfants. Je restai bouche bée. Bah alors pourquoi tu ne me racontes pas ce qui se passe dans ta vie ? Je ne lui laissai même pas le temps de respirer entre deux de mes phrases de colère que je lui crachai à la figure. Pareil, elle fit les scènes de folle et fit aussi la victime, celle qui s'inquiète pour moi, elle menaçait de partir également. Nous étions dans un road trip dans des villages

berbères de la banlieue sud tunisoise. Drôle d'idée de compagnon de road trip. Je racontai tout ça à mes parents, et on était d'accord qu'il arrive aux gens d'accuser les autres des choses dont eux seuls sont capables. Elle était capable d'épouser un plus vieux qu'elle pour son argent, alors pourquoi pas moi ? Elle voulait probablement me coller ça – non seulement pour m'indigner et me pousser à dire avec qui je suis – mais pour se sentir rassurée par rapport à ce qu'elle est. Ça l'aurait calmée de voir que sa sœur avait fait pire. Ma mère avait un autre avis, elle dit que ça n'avait rien à voir avec ce qu'elle faisait, Marine voudrait juste me voir gâcher ma vie.

Toujours dans le même but, elle tenta d'autres coups plus démoniaques. Par exemple, elle eut pendant une période une sale méchanceté de se moquer de mon forfait de téléphone, pourtant il n'est pas courant de se moquer des forfaits de téléphone des autres. Il fallait partir du principe que toute chose un peu spéciale entreprise par Marine a un but défini. Elle se moquait quand je lui demandais de raccrocher et me rappeler sur Viber, car mon forfait il lui manquait ceci et cela, quarante G d'internet de plus et quelques pays gratuits ou moins chers... Elle disait que si je n'ai pas l'argent pour me payer mes communications elle est prête à me les payer. Jamais elle ne me proposait d'aide en dehors de cette offre et elle savait bien que je ne prenais rien de mes parents, que j'avais mon job étudiant et ma bourse. Je compris alors très vite qu'elle souhaitait recevoir ma facture avec ma liste de communications avec tous les numéros, durées d'appels, dates...

J'avais longtemps pensé à couper les ponts définitivement. C'était mon souhait. Mais peut-être j'avais attrapé cette tradition des tunisiens de ne jamais couper les ponts même avec ceux qui ne servent qu'à faire du mal. Les familles sens dessus dessous et qui se voient régulièrement c'est fréquent en Tunisie. La belle-mère sorcière qui arrive quand même à toujours à garder le respect de sa belle-fille, c'est un phénomène courant. Ça pourrait être de l'hypocrisie mais ça a le mérite des principes.

J'ai longtemps essayé de comprendre le problème de ma sœur, ce qui la pousse à être comme ça – enfin, depuis l'épisode du lycée, car avant ça je lui donnais la raison suprême. J'avais au départ mis son comportement sur le compte de choses extérieures ou bien des fois sur le compte d'un amour très puissant, très maladroit. Son envie de contrôler ma vie viendrait clairement de son ambition de me rendre parfaite, car ce serait ce qu'on souhaite à ceux qu'on aime très fort et plus que tout au monde, même si ça fait plus de mal que de bien. Aujourd'hui, je sais que tout est faux.

Avec ce qui m'est arrivé au stage, après en avoir parlé à une psychologue, après les tourments que j'ai eus à analyser mes fautes lors de cette expérience et à me sentir coupable, tout de suite je fis le lien avec ma sœur. Je dis que j'ai peut-être été très indulgente et patiente avec Elodie car elle a plusieurs traits en commun avec ma sœur. Ça surprit beaucoup et on me demanda en quoi. La constante insatisfaction, le fait qu'elles me présentent leurs avis comme étant la seule vérité à admettre. Et le fait de se sentir menacées par tout ce que je fais de mieux qu'elles, par mes qualités, et le fait de me rabaisser constamment ? Je dis non, pas ça.

Elodie fut décrite par perverse narcissique et la psychologue me l'expliqua mieux.

J'étais surprise de la voir m'expliquer son comportement mieux que ce que je faisais alors qu'elle ne la connaissait pas, elle me dit qu'en fait c'est un profil qu'ils connaissent bien dans son métier.

Je fis des recherches sur ça, et pendant que je lisais la description des profils des pervers narcissiques, je lisais... Marine.

Tout était en elle. Je n'avais jamais lu quelque chose de plus vrai. Le mot vrai dont je connaissais le sens, mais pas l'incarnation, trouva son incarnation ce jour-là. La véracité était sur mon écran. Rien ne m'a été aussi bien expliqué de toute ma vie que ma sœur ce jour-là. Elle était décortiquée comme elle décortiquait les autres devant moi. Eux à la façon de simples tas d'hommes à analyser pour mieux les régner, et elle à la façon d'une créature sans visage fourrée avec de la laine synthétique.

Marine était résumée dans des articles écrits par des gens qui ne la connaissent pas, sur des longs paragraphes, longs à donner l'écœurement, dans un noir qui pour faire clair était plus noir que le noir ordinaire.

Je fis ensuite un premier test qui confirma ce que j'espérais faux. Puis d'autres. Pareil. Je regardai une liste sous forme de tirets des caractéristiques de ces personnes. Sur trente, vingt-huit la caractérisaient, alors qu'un pervers narcissique est considéré comme tel à partir de quinze.

Au début, la personne paraît merveilleuse, on est attiré comme dans un tourbillon vers elle. Si on s'est fait sélectionner pour devenir sa proie, elle dit alors qu'on est la personne la plus importante au monde. Parfois, elle change tout d'un coup, on devient son ennemi, et elle la victime. Elle exige la perfection, on donne le meilleur de ce qu'on a, ça ne suffit jamais. On n'est jamais à la hauteur de ce qu'elle espère, on en souffre mais elle aussi prétend en souffrir et même plus. Se plaindre n'est pas une option, le monde autour est pris dans son tourbillon aussi. Les questions sans bonnes réponses, la déstabilisation, les discours qui sonnent logiques mais qui ne portent pourtant aucun sens. Quand on devient épuisé pour se libérer on dit d'accord. La jalousie évidente qui veut prétendre que tout ce qui arrive de bien aux autres est forcément faux. Le genre qui crée des conflits entre les gens autour de lui et qui s'effondre par terre et crie qu'il souffre de voir des conflits. Un moment difficile pour elle est toujours plus grave que tout ce qui arrive aux autres, alors ces autres doivent tout lâcher et s'occuper d'elle. Ses problèmes ne sont jamais étalés, mais on doit étaler les siens comme si on lui devait des comptes. Ceux qui lui reprochent quelque chose et qui restent sur leur avis sont dénigrés. Le genre jamais fautif. Pour exister, il faut qu'on la reconnaisse telle qu'elle se voit sinon on est dénigré. L'agressivité contre toute critique. Le renvoi de ses fautes sur les autres. Prêche le faux pour pousser à dire le vrai. Si on fuit, la personne dit qu'on l'a abandonnée, elle remet sa version attirante, on doute alors de ce qu'on a perçu d'elle avant de l'avoir fuie. Les mensonges avec beaucoup d'aplomb avec lesquels elle refait sa vérité, une vérité très vraie à l'apparence, complètement fausse en vrai. Ses demandes sont toujours légitimes et les refus lui sont toujours insoutenables, on est censé lui permettre tout ce qu'elle veut. La perte de sa confiance

en soi, de ses repères et de son identité à force de matraquages. Le libre arbitre qui devient tout petit, elle contrôle tout même quand elle n'est pas là. Le doute constant qui s'installe, on n'est jamais dans l'exact, on devrait chercher mieux, on redevient un enfant, un enfant tiré dans des jeux pervers et peu amusants. La destruction à petits feux et sur le long terme.

Il ne manquait plus que je trouve le nom prénom de ma sœur sur une liste des diagnostiqués pervers narcissiques.

Je sentis mon ventre se retourner, toute ma vie se retourner, surtout mon départ de vie basé sur les conseils de ma sœur.

Je me remis sur les articles de description de profil. Il y a trois impuissances caractéristiques ; L'amour, la remise en question et l'empathie. L'impuissance d'amour était le point qui me rendait triste le plus.

Mais tout collait, tout avait même trouvé son sens, toutes les choses pour lesquelles je m'étais attablée mille fois avec du monde pour les expliquer. Elle était perverse narcissique. C'était la pire chose que j'appris de toute ma vie. La pire mauvaise nouvelle du monde.

Je passai quelques nuits horribles. Je fis des cauchemars étranges à propos de Marine, je me réveillais secouée de sanglots. Et j'eus la pire sensation de déjà-vu alors que je consommait mes nuits derrière l'écran toujours à me renseigner ; une certitude que je m'étais un jour doutée de tout ça.

Je ne m'étais jamais doutée de tout ça. Ce n'était qu'une sensation de déjà-vu. Mais la pire de toute ma vie, comme la mauvaise nouvelle que j'eus. Je m'étais doutée qu'elle ne m'aime pas tous les jours pareil, qu'elle me veut parfois du mal, qu'elle est trop abîmée pour reconnaître ses erreurs. J'ai toujours su qu'elle est assoiffée de reconnaissance, assoiffée d'apparences. Mais ça, non, ça ne m'avait jamais effleuré l'esprit.

Les premiers jours où j'avais commencé la fac, alors que je faisais connaissance avec ma classe, je dis une fois que je n'avais qu'une sœur. Je zappai complètement Marine. Je m'en rendis compte presque tout de suite. Je trouvai ça étrange, d'oublier de mentionner sa deuxième sœur. Le temps de quelques instants, c'était comme si elle n'avait jamais existé. L'idée ne me déplut pas. C'est vrai, je me dis, elle existe tellement au point de ne plus exister vraiment. Comme le proverbe tunisien qui dit Trop de miel devient amer. Elle ne m'aime pas. Elle m'haime.

Je l'avais probablement oubliée car elle est juste l'ange-démon qui me dit quoi faire, pendant que le reste du monde a un ange et un démon séparément. C'est une malformation d'un ange et d'un démon siamois, collés dans un seul morceau. Ou elle est juste le cauchemar d'un vieux monsieur veuf sur son lit de mort. Une réincarnation qui n'a pas abouti. Un revenant qui ne s'est pas intégré. Ou c'est peut-être le personnage d'un film qui essaie de prendre vie.

Ces idées, j'en avais fait des cauchemars après ma découverte. C'est moyennement sévère. Ma sœur je l'aime toujours, mais dorénavant elle me fait aussi peur qu'un phénomène insaisissable.

En tout cas j'ai saisi l'origine des choses. Comme Montréal. En s'y retrouvant, elle n'avait pas assimilé le fait que je me débrouille bien sans elle, que je n'avais aucunement besoin de conseils, que je ne mourrais pas d'envie d'apprendre de sa personne, que j'étais devenue presque tout à fait une femme, que je grandissais loin d'elle de façon naturelle et sans anomalies, et que je venais la voir à Montréal – son territoire maintenant – lui montrer tout ça. Et ce qui l'avait rendue hystérique, j'avais lu, était un phénomène qu'on appelle la blessure narcissique et le fait de sentir perdre le pouvoir sur sa proie.

J'avais toujours comparé les symptômes qu'elle avait développés aux cœurs brisés après une rupture, mais je n'avais jamais imaginé les choses de cet angle. Si elle m'aimait un peu, elle aurait accepté de ne pas me perdre au prix très peu coûteux de se taire sur Montréal, mais le fait est qu'il n'y a plus d'intérêt en moi du moment que je ne me rabaisais plus.

Je revis après ma découverte les choses passées. Je réalisai alors qu'elle m'avait éloignée de la grande famille, de mes cousins que je ne voyais pas malgré un retour en France, et de ses amis que j'ai connus et appréciés. Je me rappelai de comment me regardaient les gens qu'elle me présentait, comme une sorte de phénomène, et j'avais à chaque fois vu qu'ils portaient un mauvais pré-avis sur moi – qu'elle leur donnait sans doute en amont. Elle leur disait peut-être allez je vous présente ma mongolienne de sœur, mais ne lui dites pas que j'ai dit ça. Forcément, ils ne le disent pas mais ça leur sort par les yeux. J'ai toujours vu qu'ils étaient étonnés de me voir plutôt saine, et j'ai toujours vu que Marine devenait agacée si on s'entend trop. Elle les prend et les remet dans le tiroir. Il s'est passé quoi ? Tu sais Sarah, tu m'avais fait honte et ils ne te reverront plus. Et la grande famille qu'elle va voir seule, le nombre de fois où elle mentit à propos de ça, où elle dit s'entendre avec eux comme pour me jalouser alors qu'ils ne veulent plus la voir pour une dispute dont le sujet reste caché. Ma recherche sur les pervers narcissiques ne resta pas sur des articles de première simplicité mais je partis même lire des vraies recherches faites par des psychiatres.

J'y trouvai des conclusions nettes comme ; « *Il n'y a rien à attendre de la fréquentation des pervers narcissiques, on peut seulement espérer s'en sortir indemne.* » ou « *Le pervers n'a pas un désir, mais un besoin demandant une satisfaction immédiate. L'autre n'existe pas* ». Trop dur à avaler.

En gros, j'avais été rattrapée par la réalité et j'avais trébuchée pour tomber la tête droit dans cette réalité dont je ne veux pas. Je parlai de ma découverte à ma psychologue qui me confirma tout.

Je vis défiler toutes les mauvaises choses qu'elle fit que je pouvais à partir de maintenant saisir telles qu'elles sont. Ses trucs bizarres comme pleurer pour avoir de l'argent de mes parents puis me sourire avec un clin d'œil, ou me donner l'ordre de changer de ma robe col rond car elle prétend qu'un sein en est sorti, et d'autres perversités. Si elle arrive à avoir son argent et à me faire changer de vêtements trop beaux pour moi à son goût, tout va bien et tout va comme elle veut. L'argent fait pleurer les adultes et un sein peut sortir d'un col rond du moment qu'on y croit. C'est plutôt



son cerveau qui a quitté son crâne, oui !

Je compris qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne regrettait en me manquant que le reflet d'admiration qu'elle voyait auparavant dans mes yeux. Un reflet qu'elle croit en avoir un besoin vital, comme si elle s'en alimentait pour survivre. Je compris qu'il n'y avait pas de bienveillance dans les consignes qu'elle me donnait. Au contraire, ses consignes étaient dures à traiter pour me déstabiliser, pour que je coure longtemps sans rien avoir de sa part comme compliment ou félicitation, pour que j'aie l'impression d'être toujours incomplète. Exactement comme avec Elodie.

Je compris que j'étais partie sur des mauvaises bases sur ma valeur. Eduquée par Marine depuis toute petite comme un ignorant de la langue à qui on apprend le français dans un petit jeu sadique, merde veut dire chaise, connard veut dire cuillère, et une crotte c'est une porte. Les mots utiles elle me les a appris faux. Puis, quand je dis assis toi sur la merde, passe-moi le connard et ferme la crotte, elle fait un acquiescement. Et maintenant que j'ai découvert ce qu'elle m'a fait, comment je peux me réapprendre la vie correctement moi ?

Mon éducation avec Marine c'est une carte de vœux « Va crever ! Et bisous. » envoyée avec un bouquet de fleurs. Maintenant je le sais, je le sais et je l'ai acceptée cette maudite carte et son bouquet de fleurs, sans les épisodes de cauchemars étranges.

Personne ne sait à part nous deux. Personne n'a besoin de savoir une chose comme ça. Alors je la garderai pour nous, et je ne te préviendrai même pas que je suis au courant.

Reviens vers moi si un jour tu finis par reconnaître que seul l'amour te sauvera, et je sais que tu ne le reconnaitras pas.

Te rappelles-tu de ce qui t'est arrivé pour finir comme ça ? Si on pouvait soigner ces faits, tu finirais peut-être soignée ?

Depuis que je sais, je fais des nuits sans issue. Des nuits en blanc ornées de petits rêves étranges. Je rêve de sœurs fourrées en laine synthétique et de jambes en bois qui marchent droit vers moi. De gens sans visages qui ne me voient pas. Puis tout d'un coup, leurs visages en porcelaine apparaissent dans une lumière soudaine, la lumière reste mais pas les visages qui disparaissent aussitôt.

N'oublie pas les choses qu'on a vécues ensemble même si tu n'en tires rien comme émotion, et je sais que tu ne les retiendras pas.

Tu sais, j'ai essayé de chercher ce que tu ressens, envers toi, envers les autres, envers moi. J'ai longtemps cherché et je cherche toujours. Tu sais combien je sais chercher des excuses aux gens. Mais tu te donneras un jour de repos quand tu arriveras loin, et je sais que tu n'iras pas plus loin.

On est toutes les deux fabriquées comme une chose qui ne porte pas de nom, l'antonyme des jumelles si ça pouvait exister, à quelques années près. Je suis aussi consciente des autres que tu es consciente de toi. Toi tu as été fabriquée par les autres et moi de tout en toi à part toi.

Mais n'oublie pas que le monde réel est quelque part. Même si tu t'en éloigneras encore, il sera toujours là à t'attendre.

Ne prends pas peur. Fais-toi une raison d'aimer. Impressionne-moi avec quelque chose de bien trouvé. Si c'est un moyen de te faire revenir je te dirai que ça m'impressionne et tu pourras t'en alimenter de cette phrase qui t'a longtemps manquée.

Appelle-moi quand tu seras décidée, même si je sais que tu ne te décideras pas. Est-ce que tu te rappelles au moins toujours des choses que j'aurais pu te permettre de sentir ?

Je sais que je ne peux pas te faire parvenir une réelle conscience de ce que je sens mais je prends la peine de te l'exprimer.

Imagine que tes repères se trouvent au-dessus de toi, toi tu reposerais sur quoi ? Je sens que je tiens mes repères mais qu'ils ne me tiennent pas.

Tout le monde autour de moi est formé de tissu, leur vie est une comédie, personne ne se pose de questions et tous se prennent pour seul repère.

Des gens sont mis face à face depuis longtemps mais ils ne se sont jamais regardés. Il y a des lumières qui s'allument et qui s'éteignent à la suite, elles viennent d'angles différents et elles changent complètement l'aspect de ce qu'elles éclairent. Tu as peur de ce qui va être bientôt sous la lumière. Moi aussi j'ai peur. Peur pour toi.

Tu regardes devant, même si c'est déplaisant de regarder. Il y a des jours qui ne savent

pas s'arrêter. Des dos de mains qui ne savent pas se retourner. Des paupières qui ne savent pas se lever. Tu regardes plus haut. Des villes qui s'éloignent et fuient dès qu'on pense à l'idée de les fuir. Elles s'éloignent sans s'éloigner de nous, car elles partent avec nous coincées à l'intérieur. Alors on arrête de penser à l'idée de les fuir. Quand chacun finira de s'offrir tout ce qu'il a à s'offrir, quand tout le monde finira de jouer tous les rôles qu'il a cherché à jouer, il n'y aura plus rien à faire à part s'asseoir et se poser des questions. Qu'est-ce qui a mis tout ce monde dans cet état ? C'est quoi la prochaine destination ?

Se rappelleront-ils de ce qu'ils ont frôlé comme émotions ?

Les émotions, même quand on n'y rentre pas, s'en rapprocher donne-t-il quelque chose qui s'y rapproche ?

Je vois des reflets dans une bassine d'eau dont tu t'es servie. Elle est presque vidée mais tu t'en sers toujours. Qui vas-tu briser dans le monde au-delà de ton miroir quand il sera brisé ?

Où a commencé une vie de comédie pour pouvoir s'achever tranquillement ?  
Tranquillement, et peut-être aussi avec un sens ?

Le sens du mot sens, tu vois ce que je veux dire, c'est la définition des choses mais pas la définition tangible. C'est le ressenti, pas plus.

Sens. Ressenti. Sentiment. Appelle-moi quand tu voudras penser à ce que c'est, et je sais que tu ne le voudras pas.

Pour Marine, le 15/10/15

J'avais regretté d'avoir dit non au projet de l'Australie avec Jérôme, et je m'étais dit que je l'avais découragé au point de me quitter. Et je ne lui en voulais même pas de l'avoir fait, car à chaque fois que j'y pense je me souviens de ses yeux gonflés de larmes, et je ne pouvais plus lui en vouloir.

Mais plus tard, je me mis à me traiter de folle d'avoir imaginé avoir été fautive dans tout ça. J'avais ouvert les yeux sur ce qui s'était réellement passé.

Il m'avait quittée le même jour où j'eus les résultats pour la raison qui fait éloigner les gens de façon générale dans le monde entier. Pour s'épargner de voir et d'assister une période de détresse. C'était un traître.

Il faut manifestement se trouver en difficultés pour voir qui sont les gens qui tiennent vraiment à nous.

Il avait construit un projet pour nous deux, quelque chose qui m'avait fait rêver, quelque chose pour notre histoire, pour notre utopie, notre bonheur, pour traverser le monde ensemble et demeurer ensemble. Quand il m'a quittée, je n'ai rien traversé. Je n'ai pas vu de rêve, d'histoire ou d'utopie. Encore moins de fin heureuse. C'était comme ça que Jérôme aimait faire des projets, comme si l'amour allait durer pour toujours. Puis quand il était le moment de partir, il pouvait aisément partir seul.

Il avait suffi à Jérôme de me voir mal un jour, pour se dire eh bah je l'avais prévenue que ça n'allait pas bien finir avec cette Elodie, c'est maintenant le moment de me sauver, je n'en ai plus rien à cirer de cette fille, elle va se trouver dans une sale période comme celle des menstruations qui va durer plusieurs semaines voire plusieurs mois, il vaut mieux me sauver maintenant et ne plus me retourner !

Il m'avait lâchée tout bonnement alors qu'il m'avait proposé de fuir jusqu'à l'autre bout du monde avec lui. Il aurait pu me lâcher si je me faisais mordre par un serpent en Australie et me laisser crever dans un hôpital loin de ma famille, de lui et de toute compagnie du moment que son voyage pouvait continuer.

Il avait bien fait de partir ce soir-là. De partir à sa manière incorrecte, abrutie, peu classe, peu civilisée, sans vrais échanges, ou reprise d'échanges. Il m'avait fait terriblement mal, je m'étais dit que si la personne la plus importante au monde pour moi ne m'aidait pas, se permettait de fuir et de m'abandonner à mon sort, il fallait perdre de ses espoirs dans les gens et dans l'amour. Oui, mais au moins comme ça, j'ai pu savoir combien il peut être un connard.

J'avais pensé amèrement aux films où des gens qui ne se connaissent pas s'entraident, se mettent en péril et frôlent la mort, pour une cause qui ne leur concerne pas mais dont ils sont convaincus. Ce n'est pas Jérôme, ça. Ce n'est pas mon homme errant. Et ce n'est pas non plus un héros. C'est un lâche. Il n'est pas pour moi.

J'avais envoyé à Elodie la veille des résultats un mail de réconciliations. Je lui avais dit

des choses que j'avais sur le cœur mais très respectueusement, chose qui me perturba après des semaines en le relisant et qui dégoûta Jérôme tout de suite quand je le lui donnai à lire.

Dans ce mail, en parlant d'Alizée, j'avais utilisé une expression qui me parut parfaitement convenable, ironique et contenant tout ce dont j'avais besoin de dire quand je l'avais écrite. J'avais dit "l'être de lumière en face de votre bureau". Elle n'était clairement pas faite de particules de lumière mais de toisons peut-être, ce n'était pas la question. Ce qui m'avait perturbée c'est le jugement que j'avais entendu de la part de Jérôme qui me dit que je pétais un câble de manière ridiculement inoffensive.

Oui, je pétais un capable. Il n'y avait rien de nouveau dans ce qu'il disait. Ridiculement inoffensive, c'était très vexant, ça.

Il me demanda ébahi, comment se fait-il que j'aie fini le mail avec "Salutations et licornes" ? Franchement, je ne savais pas comment ça s'est fait. J'avais pensé aux licornes, je devais finir le mail avec des salutations, alors j'avais écrit "Salutations et licornes". Je me sentis incomprise depuis le fin fond de mon être.

Il y avait aussi ces phrases dans le mail dont Jérôme n'avait pas parlées mais que je trouvai plus tard assez curieuses de ma part. Comme « Peut-être serions-nous arrivées à quelque chose si à chaque fois que vous vous plaigniez de moi à l'école, on faisait plutôt un debrief ou on plantait un arbre pour le bien de ce monde ? » ou bien « Je vous souhaite sincèrement un stagiaire tout à fait autonome qui pourrait en plus vous comprendre. » ou encore « Je ne vous déteste pas et vous êtes gentille au fond. » Je m'étais aussi excusée à la fin du même mail d'une chose que j'avais dite au début. Je l'avais traitée d'hypocrite, ce qu'elle était, pourquoi j'avais rajouté plus tard « Ne m'en voulez pas d'avoir dit hypocrite, c'est le cas de le dire. Vous l'avez été à une situation, vous ne le serez pas dans une autre. » ?

Avant les salutations et les licornes, j'avais écrit « Après je vous remercie pour les vacances, l'occasion de bosser ici et de savoir plus de choses sur moi, les événements et heures sup que vous m'avez épargnés et la considération eue les premiers mois. » alors que les vacances n'étaient pas payés et j'en avais fait des heures sup, pas dans tous les événements oui, mais j'en avais fait beaucoup et même inutilement.

Quand j'avais relu ce mail après des semaines, je me rendis compte dans quel sens partaient mes neurones la période juste après cette expérience. C'était vraiment le cas de dire péter un câble mais ce n'était pas à Jérôme de le dire. Il devait être compréhensif et attendre que je me le dise à moi ou se barrer en silence.

Plus tard, j'avais relu *Stupeurs et tremblements* d'Amélie Nothomb que j'avais déjà dévoré très jeune, et j'avais été très consolée. Dans ce livre où elle raconte une expérience professionnelle très dure, elle aussi avait fait des réactions peu sensées. L'épisode nocturne qu'elle avait vécu dans l'entreprise m'avait réconfortée. Je me sentis moins seule. D'ailleurs, je lui envoyai une lettre pour le lui dire, elle y répondit carrément en me téléphonant.

Jérôme était un connard et il fallait qu'il se barre sans m'épargner ses commentaires, ses larmes, son regard triste et ses yeux gonflés qui ne me sortaient pas de l'esprit.

Il n'était pas obligé de me laisser cette image de lui après tout ce temps passé ensemble. Je voulais lui donner une chance de partir sans m'en laisser un souvenir en quittant l'appartement pour monter chez mon voisin, mais il n'en voulait pas. Il était malheureux et voulait le partager, il ne pensa pas à moi. Il ne me laissa pas l'occasion de me remettre du stage et des résultats, et partit en lavant sa conscience dans des larmes qu'il m'obligea à voir. Comme preuve d'amour, ou preuve que voilà, Sarah, je suis en train de te quitter, mais je me sens mal aussi en te quittant.

Il ne me laissa même pas l'opportunité de le haïr. On ne haï pas ceux qu'on fait pleurer. Hors, il avait décidé de tout ce qui s'était passé, tout en se faisant passer pour une victime lui aussi. Il n'était pas de mon droit de cogiter contre lui passionnément comme il se doit comme après chaque rupture. Il ne me laissa même pas ce plaisir, car ça aurait été douloureux pour lui. Il fallait qu'il se sente bien, qu'il se tranquillise, il me quitta dans un moment dur alors s'il n'avait pas fait démonstration de la réciprocité de sa souffrance, il se serait cru mauvais.

Je considérai douloureusement que j'étais entourée de manipulateurs, durant toute ma vie, et je les avais consolés, fort et longtemps, pendant que je les subissais, comme ce Jérôme, et comme cette Elodie à qui j'envoyai ce mail terriblement glauque. Il n'était plus là quand je partis le chercher dans la nuit en claquettes dans les trois parkings autour de ma résidence. Je crus qu'il n'était pas vraiment parti. Mais il l'était vraiment, il avait fini de tout dire, de débiller sa tristesse, de tout démontrer, et il ne restait plus que moi à laisser là où j'étais.

J'attendis qu'il m'appelle. Le lendemain. Le jour d'après. La semaine d'après. Le mois d'après. Il ne me demanda même pas ce qui s'était passé avec l'école. Pas une fois. Il ne s'était pas dit que j'avais terriblement besoin de l'en informer, pas pour l'informer, mais pour l'entendre me poser la question, pour être sûre que le monde tournait toujours rond.

Il ne le fit pas, et c'était comme si on avait ouvert une porte sous mes pieds et que j'avais été inspirée vers un autre monde. Ou plutôt vers un autre niveau. Les niveaux de maturité on les acquiert au nombre d'ouvertures de cette porte, après quoi on change à jamais.

Puis la psychologue m'ouvrit les yeux sur ce qu'était un pervers narcissique. Après avoir saisi ce que c'était, je ne pus m'empêcher d'en diagnostiquer partout. Je parlais dans un jeu de reconnaissance de gens normaux ou de pervers narcissiques à chaque fois que je rencontrais quelqu'un de nouveau. Je fis aussi une liste de tous ceux qui pourraient l'être que j'avais connus ou dont j'avais entendu parler. Je posai un quasi-certain diagnostic sur l'affaire de l'ex de Jérôme.

Elle le maltraitait mais le tenait en haleine. Lui-même avait dit qu'une fois que c'était fini, après un certain temps, il n'arrivait plus à réaliser ce qui lui était arrivé, comment il a pu tenir aussi longtemps, comment il la subissait sans se plaindre. Nous avons donc subi la même chose – moi au moins dans la vie professionnelle et pas dans ma vie privée – mais il se permettait de juger. Moi au moins, je ne le jugeais pas, même quand j'écoutais ses histoires sur cette fille qui ne tournaient pas rond. Qui ne

tournaient pas rond et qui étaient plus glauques que mon mail.

Il allait probablement revenir auprès d'elle, mais il allait continuer à penser que j'avais vécu un stage qu'il n'aurait jamais pris ou continué, qu'il aurait su se défendre et peut-être même bien s'en sortir. Il faut avoir l'intelligence limitée pour être si clos.

Je n'aime pas les prétentions. Les jugements à deux sous. La mauvaise écoute et les discours qui suivent sur trois kilomètres sans tenir sur de vrais fondements. J'avais dépassé sans rancune ses sottises, son ensorcellement par son ex, sa conviction que c'était une sainte à deux faces, et la manière avec laquelle il m'avait quittée.

Lui, ce n'était pas son point fort d'être mature et de comprendre les choses qui ne se disent pas, les choses que personne ne comprend car personne n'en est au courant, les choses qui restent behind the scenes<sup>1</sup>. D'ailleurs, j'avais l'impression que c'était le point fort de personne.

Je pensai à lui, à son destin amoureux triste, à son Australie, à Marine, à son mari manipulé contre moi, contre ma famille et contre ses amis aussi.

Je pensai aussi à Alizée. Je n'étais heureusement pas à sa place, mère célibataire sans diplôme obligée de subir Elodie. Elle sera gardée tout en lui faisant croire qu'il y a toutes les raisons de la faire virer. Maintenu dans la peur. Tout en lui faisant croire qu'elle doit une fière chandelle à Elodie. Souffrant de son incompétence. Croyant devoir subir car on lui aurait donné une chance qu'elle ne méritait pas. Mais si un jour mes anciens collègues me disent qu'elle ne vient plus, sans avoir démissionné, c'est qu'elle s'est enfuie, partie sur son île d'origine se soûler avec de la bière Dodo, en faisant un sport d'eaux vives de la Réunion.

Je pensai aussi à Mr Alaux. Il devrait être manipulateur. Pas comme Elodie, un piètre manipulateur et une personne minable. Ça se voit dans son refus d'avoir tort et son acharnement contre moi. Je lui pointais le nombre d'étudiants qui avaient subi Elodie et lui, il continuait à se mettre contre moi. N'importe qui serait soulagé d'entendre ma version, ça voudrait dire que je ne suis pas aussi nulle que ce qu'elle avait prétendu. Mais non. Pour lui, ça voulait seulement dire qu'il avait eu tort, et c'en était hors de question.

Mais son attitude ne m'est pas étrangère. Je l'ai longtemps côtoyée. Je sais donc combien il est vain d'argumenter. Puis, de toute manière je n'ai pas d'arguments à donner, encore moins du pardon à demander.

Dorénavant, quand je serai confrontée à ces envies malsaines de s'épargner les torts et de jeter tout sur les autres, je penserai que rien de ce qu'on me dit n'est pensé. Les mots suspendus entre deux objectifs avec l'un qui se veut apparent et l'autre qui se veut caché mais à atteindre, je ne les entends plus.

Quand deux se disputent, ils sont généralement tous les deux rangés d'un seul côté ; le sien. Chacun accuse par ce que l'autre lui aurait fait. Pas d'entente. D'écoute, oui, probablement, mais pas d'entente. C'est marrant, car il n'y a qu'un fautif dans l'histoire, ou bien il n'y a ni blanc ni noir. Mais deux fautifs dans l'histoire, c'est rarissime. En tout

---

1 Derrière la scène

cas, il est humain de se défendre de cette manière. De ramener des erreurs d'il y a trois ans à table quand on est accusé d'une chose d'il y a trois minutes. C'est inné d'y trouver un moyen de compenser sa culpabilité.

Mais prendre cette attitude en toute circonstance, voire créer les circonstances pour la prendre, en faire son mode de fonctionnement, et même pire, la créer pour la poser entre deux sans être concerné, juste pour le plaisir de culpabiliser les autres, ça ne témoigne que d'une seule chose. Ça témoigne une grosse emprise dans l'erreur qui souhaite urgemment être compensée par tout et n'importe quoi.

Le monde ne tourne pas rond. Il y a trop de haine. Et trop de haine pour les autres n'est même pas finalement de l'amour pour soi. Mais ça continue à continuer, à y croire, à y trouver une consolation.

Il n'y avait aucune consolation, mais que des perversités.

Il aurait suffi de comprendre que ce qu'il y a à prendre n'a pas de limite. Ni pour chaque personne séparément, ni pour toutes les personnes prises ensemble. Dieu n'est pas derrière un poste à faire la comptabilité de sa trésorerie ou occupé à compter qui a pris quoi. Plus pour quelqu'un ne veut pas dire moins pour les autres. Mais s'il y a des gens bêtes qui croient qu'en mettant des barrières aux autres ils iront mieux, eh bien il faut les laisser faire et se tenir derrière ses barrières, car ceux qui se sont donné le droit d'en poser ont tellement d'autres droits, ce n'en est plus très discutable.



Le poste où j'avais été recommandée était au secteur culturel. Là où j'avais fait la plupart de mes expériences. Je travaillai dans le marketing – domaine que je n'aimais plus trop – de festivals dans la région PACA de musiques classiques, lyriques, anciennes, baroques et médiévales – ce que j'aimais plutôt bien. Des festivals grandioses qui ont leur public, des intellectuels, des cadres retraités et des touristes curieux.

Ce ne sont pas des musiques qu'on pourrait écouter tous les jours que proposent les festivals pour lesquels j'avais travaillé, en particulier le festival du Thoronet – sauf si on est un personnage très original – mais écoutées en direct, et pour la première fois, ça ne peut que plaire.

Pas plaire de la façon quand on découvre un nouveau tube qu'on réécouterà plusieurs fois par jour pendant plusieurs semaines. Là, je pense, une chanson devient et reste plaisante si elle s'accorde à la personne et à son humeur du moment. Son rythme et sa mélodie vont avec le rythme et la mélodie intérieurs ou avec le rythme et la mélodie qu'on souhaite adopter. Comme si en l'écoutant on croit pouvoir changer et devenir une autre personne le temps d'une chanson. Et c'est le cas, une chanson a autant de pouvoirs qu'on lui octroie inconsciemment.

Elle peut faire mettre des talons à une dame qui n'en a pas mis depuis vingt ans, casser des chevilles partout à travers le monde tellement ça a fait danser, faire reconnaître un regard amoureux aux yeux d'un garçon lors d'une soirée, ou bien énerver un vieillard et l'amener à toquer sur la porte de ses voisins bruyants avec qui il fera enfin connaissance.

Mais tout d'un coup ou petit à petit, on se lasse des chansons tubes, ça n'a plus le même goût, plus le même effet, ça ne produit plus la même chose, et il y a des nouveaux tubes auxquels on s'accroche. Je pense que tout ça c'est la façon la plus courante d'apprécier une musique, et c'est aussi la plus saine. Ce n'est pas tout à fait ça que génèrent les musiques des festivals pour lesquels j'ai travaillé.

D'aucune manière, de telles musiques pourraient s'accorder à quelqu'un, à sa mélodie et son rythme intérieurs, ou je n'ose pas l'imaginer. Ce serait alors un moine, ou un adepte de la méditation très profonde, ou un ensorcelé de la Hadra – une musique musulmane traditionnelle à quoi certains donnent un pouvoir d'exorcisme. Ça avait pris devant moi une fois une fille en crise de folie et d'agitations. C'était dans une des cérémonies de mariage – car il y en a qui font plusieurs cérémonies pour leur mariage en Tunisie dans l'objectif d'épuiser leurs ressources au départ de leur vie commune. J'étais petite et ça ne m'avait pas fait peur de voir une jeune fille à l'apparence sage et jolie être prise de convulsions dansantes. Au contraire, ça m'avait fait éclater de rire

après un moment d'observation. Elle agitait sa tête devant et derrière très brusquement et sa longue chevelure suivait dans un mouvement qui, s'il n'avait duré qu'une fois, serait parfait pour une pub de shampoing.

Je me rappelle qu'elle était très brune, les cheveux très lissés, les yeux maquillés au khôl. Il suffirait qu'elle brandisse l'index et l'auriculaire et qu'on change la musique pour du métal pour qu'elle ait l'air d'être une gothique appréciant vivement un concert. Des femmes s'étaient ruées autour d'elle pour la calmer et l'asperger d'eau. Le djinn l'a quittée et dieu est grand. J'avais beaucoup ri. Je m'étais éclatée. Une scène de cinéma à portée de main. C'est impressionnant de voir combien le cerveau peut faire réagir le corps de son hôte en fonction de ce qu'il croit en être atteint ou pas. Je ne crois pas à l'existence de djinns moins qu'on pourrait croire à l'existence d'extraterrestres. Ils peuvent tous les deux profiter de leurs vies dans leurs communautés respectives et le monde est vaste pout contenir les espèces qu'il veut contenir, il n'y a pas de raison pour qu'on rentre habiter dans l'autre.

En tout cas c'est impressionnant aussi ce que peut produire juste une musique dans la santé mentale de quelqu'un, même si ça ne dure que quelques secondes. Le festival des musiques anciennes avait amené un groupe de Hadra dans l'édition qui avait précédé ma venue. On ne m'avait pas parlé d'incidents comme celui-ci fort heureusement pour les spectateurs qui auraient vu dans ce cas un magnifique concert gâché par l'imbécilité. Mais ça aurait été marrant, de la Hadra dans une église et de l'exorcisme, le tout dans un festival dans le cœur du Var – département peu connue pour son ouverture d'esprit.

Le festival se passe dans l'Abbaye du Thoronet. Ce lieu est classé deuxième après le Taj Mahal pour sa sonorité. En fait, pour les concerts, on n'a aucun besoin d'amplification. Le lieu est construit et arrangé de telle manière que ses voûtes, murs et plafond reproduisent un fort écho pour environ quatorze secondes – si je me souviens bien. On pourrait créer une ambiance mystique et illuminée dans l'église en criant quatre mots comme Georges a la dalle. Ça fera un écho pur, profond, et pur, mais pur, tellement pur, il donnera la chair de poule à quelqu'un qui n'a plus sa peau car elle a été incendiée. Donc l'écho lui fera renaître sa peau et son père aussi s'il est mort pour qu'il vienne écouter lui aussi combien Georges la dalle.

Si c'est alors une musique qu'on chante dans cet espace, une jolie musique, et en plus une jolie musique d'un autre temps, ça sera comme si dieu – en qui je crois moyen – était là. Ça plait aux gens au point de leur tirer les larmes des yeux et de leur tirer plus de dix minutes d'applaudissements des fois, et on ne sait pas combien c'est douloureux d'applaudir pendant plus de dix minutes si on ne l'a pas déjà fait. Donc ça ne plaît aucunement comme une chanson tube de l'été.

Durant ce festival, j'ai travaillé sur place. J'étais logée et nourrie par le festival, je devais passer quinze jours dans le village du Thoronet. Mais je n'ai pas travaillé que pour son marketing mais aussi pour d'autres tâches telles que la surveillance. Heureusement, je n'ai pas dû faire la milice à l'entrée pour fouiller les sacs, un autre collègue plus costaud a dû s'en charger. Avec tous les risques du monde fou dans lequel nous

vivions, les mesures de sécurité étaient renforcées et même le service marketing a dû mettre la main à la pâte.

On avait besoin de beaucoup de bénévoles, alors je proposai Marine au directeur artistique. Je lui étalai ses qualités et des éloges vrais, en plus de son parfait anglais. Il fut d'accord en un rien de temps. C'était ses vacances et elle était quelque part en Europe, le billet allait lui coûter moins cher que si elle venait depuis Montréal, c'était d'ailleurs tout ce qu'elle avait à payer à part une cotisation de moins de dix euros. La nourriture et l'hébergement seront à la charge du festival. Quand je lui en informa, au début elle ne comprit rien, puis fut prise tout d'un coup d'un bonheur sans limites. Elle vint le lendemain sans attendre, quelqu'un alla la chercher à l'aéroport de Nice avec d'autres artistes qui venaient de la Grèce. Quand elle finit d'être inscrite, débriefée et installée, elle me rejoignit à l'abbaye et passa trente bonnes minutes à râler et à se plaindre de l'avion, du temps qu'elle a passé à attendre qu'on vienne la chercher et de l'humidité au cœur du Var. Elle dit ensuite qu'elle avait adoré les artistes qui l'accompagnèrent et qu'ils s'étaient très bien entendus. Le personnel à qui je la présentai l'adora tout de suite aussi. L'entendre râler était une musique, ils étaient ensorcelés par sa manière sympathique de se plaindre. Quand elle eut fini, on la tira pour lui faire une visite et continuer à l'écouter parler d'autres sujets.

Je passai mes journées à tenir un point information à l'entrée du monument. J'étais accompagnée du personnel de l'abbaye, mais qui lui, s'occupait de leur fournir une brochure dans leur langue. Moi je devais leur passer l'information qu'il y aura ici un concert le soir, ce qui les intéressait moins. C'était pénible, je n'aimais pas démarcher les gens et je ne le faisais pas. Quand les gens venaient vers moi je les renseignais, sinon je ne m'adressais à eux que si je voyais un signe d'attention.

J'avais un grand kakémono derrière moi que j'ai créé, une table avec les programmes et flyers joliment étalés et je mourais de canicule sur ma chaise. L'air était étouffant, saturé d'humidité, il y avait une forêt s'étalant sur plusieurs kilomètres à la ronde et il n'y'avait donc pas de réseau. Heureusement, j'avais de la compagnie pour discuter. Il y avait même un garçon de mon âge qui prenait le relais pour accueillir les visiteurs, les autres étaient gentils mais ça faisait du bien de parler à des jeunes.

Il faut dire qu'au Thoronet il n'y a généralement que des vieux. La vision des jeunes me procurait alors le soulagement que nous ne vivions pas d'apocalypse. Ce n'est pas qu'ils soient inexistant, mais ils sont peu nombreux d'une façon inquiétante. Marine faisait des choses qui ne lui plaisaient pas et qui ne l'inspiraient pas. Elle aidait l'équipe technique pour installer les lumières, et quand elle en avait le temps, elle s'entourait de gens et leur racontait sa vie, Tunis, Montréal et d'autres choses. Elle venait de temps en temps pour me dire que je l'exploitais, puis elle me disait « Mais non, t'es folle, je m'amuse beaucoup ! » et elle me faisait un câlin ou m'ébouriffait les cheveux avant de repartir.

Très souvent, elle ne faisait rien de rien, soucieuse de s'abriter du soleil et de la chaleur, restait dormir dans sa chambre plus tard que nous, ratait souvent la petite réunion du matin, mais ça ne révoltait personne. Si jamais le directeur prononçait

quelque chose à ce sujet, je m'empressais de la défendre et il disait alors que ce n'est en rien grave. Tout le monde était d'accord qu'elle était adorable, alors elle avait les avantages et l'affection dont profitent les gens adorables. On ne pouvait pas lui en vouloir. Ça m'amusait beaucoup de voir ce qui se passait en concernant son attraction pour les gens en sachant pour une fois les raisons.

Le dernier soir du festival, nous étions sûrs de faire complet. Il allait y avoir des polyphonies corses et les réservations sur le site étaient énormissimes. Je me laissai alors un moment de répit et renouai avec une vieille passion ; le dessin.

Une des volontaires qui s'occupait de l'organisation du festival est passionnée par le dessin et la peinture. Elle nous avait offert, à ma sœur et moi, des croquis pas très réussis de nos portraits et comme je lui avais dit que nous avions la même passion qu'elle, elle nous avait offert aussi des toiles, des feuilles de dessin et du matériel pour en faire ce que nous voulions. Elle aimait la peinture naïve alors nous lui avons dessiné des animaux sur les toiles et nous les lui avons rendues dès la première semaine pour qu'elle finisse la peinture. Nous ne pouvions pas ramener les toiles à Aix-en-Provence ou à Montréal alors elle les avait gardées. Mais nous ne pensions pas que nous allons disposer de beaucoup de temps le dernier jour, alors ce jour-là, nous n'avions que des feuilles de dessin. J'aurais pu garder une toile pour cette fois où j'avais beaucoup de temps pour faire un truc vraiment bien : l'abbaye. Marine allait finir la peinture après moi, ce qu'elle maîtrisait beaucoup mieux que moi.

Je m'installai comme d'habitude dans mon poste point information puis je cherchai une photo sur internet de l'abbaye et j'en choisis une qui la montrait du côté arrière, celui que je n'avais encore jamais vu car il était inaccessible, mais il était plus beau que la façade de devant. Je passai ma journée à le recopier sur ma feuille de dessin. Des adultes et des enfants venaient regarder, comme une fillette allemande qui n'avait pas su me communiquer combien elle aimait le dessin dans un autre langage que celui des expressions. Elle avait posé ses coudes de l'autre côté de la table où j'étais installée, avait pris son visage entre ses petites mains, en inclinant légèrement la tête une fois à droite et une fois à gauche, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte. Elle était restée un moment comme ça, en échangeant de temps en temps avec sa maman derrière elle.

Je me rappellerai toujours de cette fillette et du fait d'avoir pu partager ma passion avec les autres. Il y avait encore quelques années, peut-être trois ou cinq avant ça, je m'isolais pour faire mes petits essais-passions, que ce soit la musique ou la peinture ou l'écriture. Je ne montrais rien à personne, ou rarement, presque par hasard. Je n'étais pas à l'aise avec l'indiscrétion, l'ouverture, le partage qui ne s'accomplit pas bien et qui finit jalousie ou jugement. J'étais un peu dans l'appréhension de la réaction de l'autre, car j'avais vécu des choses qui incitent à se refermer.

J'ai vécu dans un pays qui a de l'art dont il ne prend pas soin. On dit qu'ailleurs, on soutient celui qui essaie – dans tout ce qui est art – jusqu'à ce qu'il réussisse et qu'en Tunisie, on combat celui qui essaie jusqu'à ce qu'il abandonne ce qu'il fait. Les moules et les tas de gens tous pareils, on trouve ça moins menaçant. Ayant côtoyé beaucoup

d'artistes tunisiens, je sais ce que c'est. Alors, il me fallait une petite expérience de déblocage. Et ça avait commencé avec mon envie pressante d'écrire même au milieu d'un amphi gorgé d'étudiants, au point de les laisser lire sur mes épaules sans m'en soucier.

C'était un gros accomplissement du laisser-aller. La peur d'échouer, de décevoir, de contredire ce qu'on espère de moi ou pas, de faire mieux ou moins que la norme, tout ça je m'en fichais complètement ce jour-là.

Une fois fini, le dessin de l'abbaye me donna un petit regret, celui de n'avoir jamais pu voir le côté dessiné. Marine me dit qu'il était beau mais rajouta des mais. Je l'écoutai en me ventilant à l'aide des flyers et me mis ensuite à lui raconter, avec une habilité qui était presque la sienne, quelque chose à propos d'un autre sujet pour lui couper les idées – c'était mon astuce pour que notre séjour ensemble au Thoronet se passe bien et ça marchait comme une astuce de grand-mère. Elle m'écouta sagement pendant qu'elle finissait la peinture en se faisant entourer à son tour de petits admirateurs. Notre travail était magnifique, ça donna une vraie œuvre. On fut très félicitées, nous avons décidé de l'offrir à ce lieu, de le mettre dans un cadre qu'on nous ramena de l'atelier et de l'accrocher dans la boutique de souvenirs.

Je pensai avoir vu de la satisfaction aux yeux de Marine, elle ne m'en fit pas part mais c'était déjà ça. Je crus même avoir vu de l'affection. En tout cas, j'avais toujours été sûre qu'elle voulait de mon affection. Il lui arrivait de me faire du mal, mais c'était juste quelqu'un terriblement en recherche de l'amour et de l'estime de l'autre.

Avant qu'elle vienne, j'appréhendais beaucoup. Dès qu'elle fut là, dès que je la vis sous mes yeux, je ne craignais plus rien de sa part, je la voyais dénudée de toute perversité et de tout narcissisme. Elle redevenait la sœur aux pouvoirs immenses de mon enfance, celle qui m'aime plus que tout au monde, la sœur de mes rêves. Une fée. Je ne pensais plus aux poupées fourrées en laine synthétique de mes cauchemars ou aux jambes en bois. Il n'y avait plus rien au monde qu'elle et moi dans un décor fichtrement luxueux et simple sur l'autre rive de la méditerranée et nous étions à nouveau une consolation l'une pour l'autre. Le soir, je l'invitais à se serrer contre moi dans mon lit et je ne pensais pas à Montréal. Montréal redevenait la ville des cent clochers, rien de plus, et elle était loin.

Presque tout de suite après, trois ou quatre agents de police étaient entrés dans l'abbaye puis ils en ressortirent et restèrent devant, un peu plus loin. Il y en avait un qui s'était finalement rapproché de nous pour nous poser des questions bizarres sur le concert de ce soir. Il avait demandé si le concert de ce soir avait un public plutôt juif, et d'autres questions tout aussi étranges. Marine, mes collègues et moi dûmes que nous n'en savions rien mais que ça nous étonnerait car il y aura des polyphonies corses, mais tout ça formulait une question dans nos têtes qu'on ne prononçait pas : Y a-t-il un risque d'attentat ?

Le soir, comme d'habitude pendant les concerts, je m'occupai de la surveillance. Mais cette fois, au lieu d'être affectée à l'entrée de l'abbaye, j'avais été affectée à surveiller le cloître qu'on laissait ouvert pour aérer. La pierre retenait toute la chaleur de la

journée et la faisait dégager le soir en plein concert, étouffant ainsi les personnes de troisième âge qui font la plus grande partie de notre public, et notre unique moyen de rafraîchir l'église était d'ouvrir l'entrée du cloître.

Je pris place quelque part dans le cloître sur la pierre chauffée, un peu en hauteur. Je n'avais qu'une paire de baskets pour ces deux semaines de festival et je ne les gardais pas à chaque moment où je pouvais ne pas les garder, alors je les enlevai et les jetai par terre. Je ne les voyais même plus. Ils auraient pu atterrir deux mètres plus loin et j'aurais pu ne les retrouver qu'en tâtonnant le sol à quatre pattes, mais ça ne m'importait pas. Rien n'importait à personne depuis que les douze hommes à l'intérieur de l'église avaient commencé à émettre leurs polyphonies, sûrement une main sur le cœur ou bien sur l'oreille, comme je les avais vus la veille aux répétitions.

Je n'avais pas tardé avant de me glisser, pieds nus, sur le sol. C'était laborieux, car j'étais placée un peu très haut. Le sol était chaud et poussiéreux. Son contact ne m'a pas gênée. Je ne sais pas ce qui m'a prise tout d'un, je m'étais mise à danser. Peut-être simplement une envie de danser, qui peut survenir au milieu de gens qui dansent – et ça rend les choses moins étranges de les faire à plusieurs – et qui peut survenir tout aussi naturellement dans un moment moins opportun. Les envies viennent quand elles veulent et c'est tout, et ce soir-là, j'avais terriblement envie de danser pieds nus sous des polyphonies corses dans le cloître de l'abbaye du Thoronet. C'était inutile de me retenir.

Ce fût magnifique. Comme danser sous la pluie. Ou comme quand je rentrais très tard à pied des soirées et que je me mettais à danser dans les rues désertées d'Aix-en-Provence avec des amies qui ne se retenaient pas de faire de même.

Je ramassai mes chaussures à l'entracte, les remis et partis retrouver l'équipe autour de la buvette. Nous devons distribuer des questionnaires. Quand nous avons fini, je partis me servir quelque chose à boire. Je me fis quelque chose que j'aime, pas seulement car j'en aime le goût, mais aussi car ça surprend les gens autour de moi.

Vu où je consumai mon enfance, j'aimais beaucoup le sucré et comme tout maghrébin, j'aime l'alcool quand c'est sucré. Je mélangeai donc du jus bio de raisin produit au village avec du vin blanc – d'un Domaine du village également. J'avais un sourire jusqu'aux oreilles en le buvant sous les protestations de mon équipe, sous leurs « Rhôôô ! » leurs éclats de rire, leurs yeux réduits en fentes. J'écoutai en rigolant la critique argumentée de ma sœur qui parlait comme si elle était œnologue alors que durant les premiers dix-sept ans de sa vie la seule boisson alcoolisée qu'elle aimait c'était la bière tunisienne Celtia, et le vin elle n'y connaissait rien de plus que n'importe qui. Quelqu'un lui dit gentiment de se taire, on me resservit ma boisson avec des apéritifs, et le jus de raisin et le vin blanc mélangés furent la meilleure boisson du monde ce soir-là. Comme les épinards de Popeye et la potion magique d'Astérix, ça m'avait donné un pouvoir.

Plus tard, après l'entracte, je remis ma danse dans le cloître aux pieds nus, mais sous une autre version. Une version plus libérée, avec plus de naturel, plus de légèreté.

L'alcool prend son effet sur moi rapidement. J'y pris plaisir plus que la première fois,

et il me sembla que j'avais su trouver les mouvements de danse qu'il faut pour cette musique particulière. Marine vint me surprendre alors je la tirai vers moi et nous sommes parties comme des folles dans une danse plutôt orientale.

Personne à l'intérieur de l'église ne voyait ce que nous faisons. C'était un agréable moment où nous étions tordues de rire et d'oscillations. Le cloître était pour nous. Toute l'abbaye était pour nous. Tout un monument pris pour sa piste de danse, c'était quelque chose.

Je décidai de traîner Marine vers le dortoir pour y continuer notre danse. Le dortoir est une salle rectangulaire accessible par deux escaliers, un depuis le cloître et un autre depuis l'église. Le dortoir donne accès au toit de l'Abbaye, et c'est là que je découvris deux ou trois personnes, des techniciens de France Musique qui sont venus enregistrer le concert. Je savais qu'une chaîne radio venait enregistrer mais je ne savais pas qu'elle allait s'installer sur le toit.

Les trois personnes avaient le dos tourné et ne nous avaient pas vues. Nous retînmes notre rire et nous ne nous soucions pas d'eux. Une table était dressée là avec des apéritifs. Du fromage, du vin, toutes sortes de pain, des figues et des abricots secs, et d'autres produits sûrement du village.

Chaque soir, nous mangions avec le reste de l'équipe du festival après la fin des concerts, c'est-à-dire vers minuit. Nous crevions donc de faim toute la soirée. Pour ce dernier concert, nous avons trouvé une table où nous servir des bons apéritifs avant le dîner, et nous n'avons pas hésité à nous remplir chacune une petite assiette. Nous abandonnions néanmoins notre projet de danse au dortoir, nous nous sommes contentées de jeter un coup d'œil sur l'estrade dans l'église. Les chanteurs avaient les mains posées sur leurs oreilles en chantant et il se dégageait de l'église une chaleur infernale. Il était clairement mieux d'écouter depuis le cloître, et la musique était plus belle en s'épargnant de voir l'Ensemble avec les mains posées comme ça sur les oreilles, comme dans les concerts de Om Kalthoum qu'aiment regarder nos parents. Je le dis à Marine et elle pouffa d'un grand rire qui nous obligea à nous sauver en vitesse.

Nous étions amusées par ce que nous venions de faire. Nous sommes redescendues avec nos assiettes que nous avons presque finies, et avant d'arriver au cloître, je vis une porte ouverte donnant sur l'extérieur. J'avais toujours trouvé cette porte fermée depuis que j'étais venue dans l'abbaye. Je trouvai ça curieux, mais j'étais tentée d'aller voir à l'extérieur. Ça devait donner sur le côté que j'avais dessiné et que je croyais ne jamais pouvoir voir en vrai.

Le vent souffla très fort et fit vibrer les feuillages des arbres dans un bruit terrifiant. Je ne voyais pas les arbres, la porte ouverte faisait apparaître un rectangle bleu grisâtre. J'arrêtai de mâcher mon pain seigle tartiné de bleu et de beurre et l'avalai d'un coup. Il y avait très peu de beurre, presque sec, et j'ai failli étouffer.

J'allai au pied de la porte, et m'arrêtai sur un décor digne d'un film d'horreur. Trois tombeaux très larges pour un seul mort, une forêt immense derrière un mur en pierres à moitié effondrées, le tout éclairé dans une petite lueur de lune qui rajoute beaucoup

à l'aspect terrifiant de ce que j'avais sous les yeux.

Marine me fit le signe de nous en aller. Je voulais laisser tomber mon assiette par terre, lui prendre le bras et courir rejoindre les gens à l'intérieur de l'église, m'asseoir parmi les spectateurs et oublier cette idée de surveiller dehors l'entrée du cloître que je pouvais très bien surveiller de l'intérieur. Mais je me retins, je voulais absolument voir la façade arrière que j'avais dessinée. J'avais pensé toute la journée à ce triste fait de ne pas avoir eu l'occasion de la voir, et maintenant elle s'était présentée de façon incroyable alors je n'allais pas m'enfuir quand même. Je dis à ma sœur de rentrer. Elle haussa les épaules et me dit qu'elle devait de toute manière rejoindre les techniciens avant de s'en aller.

Je posai l'assiette quelque part par terre et je m'approchai des tombeaux. Il y avait sûrement plusieurs morts entassés les uns sur les autres. Les moines n'avaient même pas droit dignement à un tombeau individuel, m'avait dit une guide de l'abbaye. Je les dépassai sans trop les regarder en manquant à plusieurs reprises de tomber. Je n'arrêtais pas de trébucher sur des grosses pierres et de me redresser avant de courir jusqu'au mur.

Une fois arrivée jusqu'au mur, je me retournai. C'était splendide. Splendidement terrifiant. La façade arrondie, la tour, la cloche, les tombeaux, l'entrée baignée dans le noir, les polyphonies, la porte qui grinçait et les feuillages qui vibraient sous le vent derrière moi.

Puis, les bruits de pas.

Là, il eut un battement de cœur dans ma poitrine qui me retourna l'estomac, la tête et surtout les jambes.

Je me lançai en courant à l'intérieur et je ne sais pas comment, je ne trébuchai sur rien. J'avais été carburée tout d'un coup d'une force aux jambes et aux yeux que je ne pouvais pas expliquer.

En un rien de temps, j'étais dans l'église, en train de tirer une femme qui était guide dans l'abbaye vers un endroit calme pour la prévenir de ce qui se passait.

C'est quelle porte ? La porte donnant sur l'arrière !

La dame, qui allait vers la retraite avait viré du pâle au très pâle, et les expressions qui se dessinèrent sur son visage me faisaient comprendre que c'est plus grave que ce que je pensais. Elle partit plus vite que ce que permettrait son âge en temps normal voir de quoi je parlais, et je suis restée plantée là pensant aux tombeaux et aux bruits de pas.

Quand elle est revenue, elle me dit je ne sais combien de mercis en haletant, le visage gonflé et rouge et non pâle ou très pâle. Marine vint me demander ce qui se passait, je lui dis que je ne savais pas.

Je retournai surveiller l'entrée du cloître, de l'intérieur évidemment.

Plus tard vers minuit, lors du dîner de clôture donné pour l'équipe, on nous parla de gens avec le comportement bizarre qui avaient rôdé derrière l'abbaye et que la police avait embarqués.

Je n'ai jamais su ce qui était arrivé à mon assiette laissée au pied de la porte, mais j'ai



probablement sauvé des vies ce soir-là.

Le lendemain, Marine devait rentrer à Nice alors que je devais encore rester quelque temps. Elle n'arrêta pas de s'agiter joyeusement entre l'équipe et moi pour nous dire combien elle s'était éclatée et combien ça lui a fait plaisir. Elle me fit plein de câlins et me dit plein de je t'aime plus que tout au monde, je fis de même, puis je la laissai monter dans une voiture et s'en aller.

Elle ne savait pas que nous venions de vivre notre lune de miel de clôture. Que nous n'allions plus jamais nous revoir. Personne ne le savait ou ne pouvait l'imaginer, alors on fût surpris quand on me vit monter vers ma chambre l'air très alarmée après son départ.

# PARTIE III

Difficile de dire ce dont j'avais envie, encore moins ce dont j'avais besoin. Si je me mettais dans un plan de vengeance, je culpabiliserais. Si je ne faisais rien, je serais piégée dans la colère. Ça aurait été beaucoup plus simple si je pouvais pardonner. Mais j'avais peur de me faire piéger encore une fois.

La vengeance ce n'est pas ce qu'il y a de plus sain. La colère également. Le pardon donne une issue avec peut-être au bout la reprise de la même affaire. Je pouvais revivre la même chose et ne pas être soutenue à nouveau. De la même façon ou d'une autre façon.

Je pouvais me retrouver face à des patrons aux ventres ronds et aux cols serrés, des assistantes qui ne savent pas dire bonjour, des entreprises aux couloirs infinis, des hommes qui mettent la main sur le front quand ils réfléchissent, des mains étouffantes qui serrent fort, des chiffres qu'il faut augmenter, des rendez-vous sans débouché et des moments de malaise et de rires hideux.

Je pouvais me retrouver dans d'autres bureaux, derrière d'autres cloisons ou murs en verre, devant d'autres postes d'ordinateurs, obligée à sourire une fois le matin et une fois le soir avant de partir, obligée de prétendre que le boulot avance ou de prétendre que je ne sais pas si mes collègues sont jaloux, et le meilleur de ma journée serait quelques minutes passées dans une salle de pause rempli de fumée et de mots échangés par politesse et par ennui.

Ce sera un autre décor, d'autres visages, d'autres manies, mais ce sera pour moi la même histoire. Encore et encore. Je l'avais vécue, alors je pourrais la revivre. Et ça, ce n'était plus possible.

Je voulais arrêter d'être dans le marketing. Je voulais arrêter d'être moi comme je l'avais toujours été. Je voulais changer et j'avais commencé à changer.

J'avais perdu l'innocence de ne pas interpréter mal les mauvaises paroles et les mauvais actes. Je ne voulais plus voir derrière ce que j'avais en face. Ce que j'avais en face, je me fatiguais à l'analyser tel qu'il était et je n'allais plus chercher plus loin. Le monde de l'entreprise était comme l'îlot en forme de crâne dans les films et j'y étais entrée, je l'avais vu de l'intérieur et j'étais convaincue que partout ailleurs ce serait pareil. Je n'y rentrerai donc plus, mais je me devais de faire quelque chose.

J'espérais qu'on fasse quelque chose pour moi, on n'avait rien fait, alors moi je voulais arrêter de cautionner le silence de ceux qui se croient là juste pour marquer leur présence. Je voulais arrêter de donner des excuses et des scénarios de vie qui expliqueraient des actes inexplicables. J'avais envie de restituer les choses à leur ordre. N'imaginer une origine qu'aux choses qui méritent qu'on s'y intéresse. Les

choses qui ont un nom. Un seul nom, pas plusieurs, pas deux. Qui ne font pas du mal sans une raison valable, qui se tiennent correctement parmi les autres, sans tares extrêmes ou perversités. Je voudrais bien leur donner une explication à ces choses, pour donner du sens à ce qui est à priori insensé et pour comprendre les gens, pas pour les endurer indéfiniment.

Elodie était immonde, mais elle était malade, de la même maladie que ma sœur, et je ne pourrais pas donc la haïr un jour, même pas un peu. Mr Alaux par contre était le témoin actif qui partit tout bonnement de son côté comme son chien. Il était ignoble. Il m'écœurait.

Du moment que ses multi-postes étaient toujours remplis nominativement, tout allait bien pour lui. Il savait remplir un poste littéralement. Le garnir, le gorger, le baigner dans un seau avec d'autres postes jusqu'à ce que le seau déborde.

A l'entretien, il y avait son fantôme qui regardait et qui me demandait de quoi j'avais été responsable et lui, il nous regardait tous les deux l'index posé entre la bouche et le menton. La bouche ne disait rien, l'index fin comme ses autres doigts et le menton petit et laid, mais ils lui donnaient l'air de réfléchir. Ils tenaient à tous les coups leur position et soutenaient Mr Alaux qui ne savait pas soutenir. Ils m'écœuraient tous les trois. Lui, l'index et la bouche.

Lui, il n'était là que par son mépris, et son mépris disait combien il s'en fichait, combien de fois je pouvais aller en enfer sans qu'il ne s'en soucie, combien je lui faisais mal à la tête et combien il avait besoin de son café. Son mépris parlait et les autres nous n'étions que des êtres insignifiants qu'il fallait quand même avoir pour remplir une école et pour qu'il puisse remplir ses postes dans cette même école.

Une école qui enseigne qu'on ne vaut pas le coup est une école morte. On n'a pas le droit de nous mettre en dehors de ceux en droit. Surtout en dehors de ceux en droit de dire les choses. J'allais dire les choses, telles qu'elles sont, malgré ce qu'on avait fait de moi. Je n'avais pas été amoindrie au point de ne plus savoir m'exprimer, et je compte toujours compte tenu de ce que j'ai à dire. Malgré ce que Mr Alaux veut me faire croire, j'importe, j'ai des choses à ramener, des choses à dire à tout le monde et tout le monde attend pour écouter. Et la seule ambition de les écouter me fera tenir contre lui. Mais ce n'est pas pour lui. Ce n'est pas pour lui prouver quoi que ce soit. Mon plan est tout autre.

Manifestement, personne n'avait prévenu Mr Alaux qu'il fallait faire attention à ceux qui lui paraissent méprisables, car ils pourraient détenir ce qu'il y a de plus fort pour le mépriser en retour. Le mépriser vigoureusement. Je me fiche donc du regard qu'il m'avait fait, car je vais l'éteindre de la manière qu'il faut.

Il n'y a pas de gens méchants, mais des gens bêtes. Et il allait voir combien il va s'avérer très bête.

Ma seule revanche contre Elodie sera de lui montrer combien l'histoire m'avait profité et de lui montrer les choses que j'avais générées grâce à elle. Pour Mr Alaux, ma vengeance – car il s'agira de vengeance – sera de le marquer à vie tel qu'il était dans un mémoire consultable par tous.

Des fois, les gens finissent par trouver exposés au plus haut niveau les affaires qu'ils avaient tout fait pour étouffer.  
C'est ce que j'appelle l'éclatement.

- Tu es vraiment indulgent !

Mr Alaux haussa les épaules et fit un sourire d'acquiescement. Oui, je suis d'accord, disait ce sourire. Je suis bon et indulgent. Je mérite une médaille mais d'autres qui n'en méritent pas en ont accroché au cou. C'est comme ça, c'est la vie, ça ne tourne pas rond, les étudiants ne font rien qui me va, mais je suis là au cas où ils auraient besoin de mon indulgence.

Mme Fournier regardait cet homme debout à quelques mètres, ses yeux clairs, ses fines épaules, ses doigts fins de jeune femme qu'elle n'était plus. Pour deviner l'âge de quelqu'un, on dit qu'il faut regarder à part les traits du visage, les rides et le volume de la peau, les mains. Elle était plus jeune que lui, pourtant il avait des mains délicates. Il en prenait sûrement soin, avec une crème rangée dans un tiroir de son bureau, une crème avec quelque chose qui ressemblait à l'image d'homme doux qu'il lui renvoyait. Elle pensa peut-être du karité, ou du miel. Ou les deux associés. Elle pensa ça puis elle fit un soupir. Un soupir qui lui venait de très profondément, et Mr Alaux s'en aperçut. Il lui refit son sourire. Il savait précisément auquel de ses souvenirs elle pensait.

- Vous voyez, cette fille, je l'ai laissée s'inscrire, mais il va de soi qu'elle ne mérite de nous aucune attention...
- Oui, absolument ! L'interrompit-elle avec beaucoup d'enthousiasme.

Mr Alaux marqua alors un silence et posa sur elle un regard bref qui la fit baisser le sien. De là où elle était, assise devant son poste, elle ne pouvait considérer ce regard pointu venu de haut autrement qu'un foudroiement, et elle avait raison. Le directeur s'était figé car il n'aimait pas qu'on l'interrompe. Quand il vit que son message était passé, il reprit :

- Je ne voudrais pas que nos bons efforts soient perdus pour ceux qui n'en usent pas.

Il dit ça, puis il se dirigea vers la porte. En posant sa main sur la poignée, il s'était retourné et avait fait un regard loin d'être un foudroiement, malgré la hauteur qu'il conservait toujours. Mme Fournier apprécia fortement ce moment qui se suspendit longtemps dans son esprit bien longtemps après que Mr Alaux soit parti.

Il avait été très bref mais elle avait tout compris. Elle ne s'attendait pas à recevoir un ordre me concernant après m'avoir inscrite. Elle était rassurée. Le directeur la fascinait car il était surprenant, droit, correcte, mais fin dans ses décisions. Il savait comment et où piquer.

Elle soupira une autre fois et reconsidéra la situation. Il voulait qu'on m'inscrive, qu'on me redonne une chance que je ne méritais pas. Alors on se devait au moins de me donner un traitement spécial. Il fallait qu'on ne me réponde plus, qu'on me refuse tout

rendez-vous, toute chose dont ils étaient tenus mais pas très nécessairement. Je n'avais qu'à ne pas me mettre dans la situation où j'étais. Je devais mieux considérer mes choix avant de les faire. Apprendre. Devenir quelqu'un de considérable pour espérer être considérée. Déjà, avant qu'il ne lui dise quoi que ce soit, elle s'était lancée dans ce plan. Maintenant que c'est devenu la stratégie de tout l'établissement, elle était enchantée au plus haut point.

Elle chercha mon numéro de téléphone sur ma fiche et partit le composer sur tous les postes de l'école. Elle disait simplement que c'était une mesure de sécurité quand ses collègues lui demandaient ce qu'elle faisait, un numéro de prospection, un réglage, ça leur évitait des explications inutiles. Elle fit des manipulations bien pénibles pour arriver enfin à bloquer mon numéro partout, elle était fière d'elle, elle allait le raconter à ses enfants qui la taquinaient quand elle tâtait maladroitement l'écran de son smartphone. Elle ne voulut pas leur expliquer mais tous les employés de l'école étaient au courant de ce qui s'est passé ; une étudiante avait fait scandale pendant son stage. Ils avaient été prévenus comme on prévient ses voisins quand on se fait cambrioler. Ça ne leur concernait pas, certains étaient mal à l'aise et ne voulaient pas écouter, mais ils écoutaient quand même. Car ça faisait partie des ragots, et les ragots faisaient partie de la culture de l'école, exactement comme une culture d'entreprise. Un micro-climat de potins que Mr Alaux régnait bien.

Ce dernier savait combien d'estime il perdra s'il disait à ses employés qui voulaient suivre mon affaire ce qui avait suivi dans mon affaire. Ils pourraient penser qu'il faut absolument remettre les choses dans l'ordre, me valider mon année et lancer peut-être même une procédure de plainte aux noms de tous les étudiants ayant souffert d'Elodie. Ils pourraient penser ça, ils ne le diraient pas, mais rien que de les laisser y penser, Mr Alaux ne voudrait pas.

La version des choses qu'il avait eue par Elodie lui donnait une agréable opportunité de montrer son vrai visage et le meilleur de lui-même. Il était déçu que ce soit faux, et il savait combien j'avais raison et pas elle, malgré avoir affirmé qu'il ne pouvait pas juger ce qui était vrai ou pas. Dès le début, il avait pré-senti que ça ne tournait pas rond, il n'était pas idiot, un stagiaire si mal réussi ça ne pouvait pas exister, ce n'était qu'un stage après tout. Mais il voulait bien se forcer à y croire tout à fait car c'était une version des choses "très amusante". Amusante comme un divertissement, et il espérait fort qu'elle soit vraie, pour lui donner un temps agréablement long de me convoquer et de s'acharner sur moi.

Puis j'étais venue avec ma lettre de recours et j'avais tout cassé. Il ne savait pas qu'il y avait d'autres étudiants. Il était dépité. Il aurait aimé que je m'estompe, que je n'existe plus, et que j'arrête de l'informer de choses qu'il aurait dû savoir seul.

Lors de l'entretien, il n'était pas contre moi quand il se montrait du côté d'Elodie. Il était seulement de son propre côté. Il s'était rangé du côté le plus évident, le plus sûr, car la contredire, elle, ce serait contredire ses propres paroles. Il avait déjà présenté lors d'un jury les arguments contre moi et il avait déjà pris la décision de ne pas me valider mon année. Pourquoi je me mettais là tout d'un coup à parler et à écrire infiniment des

choses qu'il n'avait pas envie de savoir ?

Alors quand il sut, il ne dit rien à personne, continua à faire comme si tout s'était confirmé contre moi. Même le gardien qui louche, il le laissa accéder au compte rendu du jury et se construire son idée sur moi comme tout le reste de l'école. Seule moi ne savais rien des raisons de mon sort.

Par contre, ce que Mr Alaux savait sur la suite de la commission de jury, il voulait le garder pour lui. Il ne voulait le partager avec personne. Il ne voulait même pas partager ouvertement son avis avec moi. Ça supposerait qu'il avait commis une erreur, et non, il n'allait pas comme ça être d'accord avec quelque chose de contradictoire par rapport à ce qu'il avait déjà affirmé. Il n'allait pas se laisser passer pour un imbécile dans l'école où il était le directeur. C'en était hors de question. Il ne manquerait plus qu'il s'excuse. Alors, moi, je devais rester une étudiante ayant ramené un scandale à l'école et être traitée comme telle. Et lui il devait rester le directeur avec l'infinie bonté.

Plusieurs semaines plus tard, Mme Fournier, l'agente à la scolarité, lui transféra un mail qu'elle reçut de ma part. Ses sourcils s'étaient levés en le lisant, et quand il finit de le lire il eut l'air plutôt dépité. Il posa sa tête entre ses deux mains et leva les yeux au plafond. Il avait réfléchi longtemps dans cette posture, puis il avait tout d'un coup fait un bond quand il eut une idée. Il se jeta sur le poste de téléphone, composa le numéro de Mme Fournier et lui dit de ne pas répondre, de ne pas me répondre aussi si je venais sur place pour poser ma question de vive voix, mais de me faire tourner. Puis il raccrocha sèchement ce qui avait fait sursauter la dame à l'autre bout du fil qui m'appela tout de suite après pour me dire, mot pour mot, notre directeur est tout aussi occupé en ce moment que le président de la république.

Mr Alaux se sentait humilié par mon mail. Il savait qu'à un moment il allait devoir y répondre par l'affirmatif, mais pas avant de me laisser longtemps cogiter.

Je demandais dans mon mail si un contrat en CDI pouvait être considéré comme un stage. J'y avais aussi précisé les détails du contrat que j'avais signé la semaine qui suivait les résultats, les missions et tout le reste, et ça ne l'a pas rendu content pour moi. Il comprimait ses deux poings et fixait l'écran devant lui comme s'il s'apprêtait à le cogner.

Ce que je lui avais écrit, il ne voulait pas y croire. Il n'était pas possible que je puisse trouver un job aussi vite. Il avait jugé lors d'un jury qu'il avait présidé que je ne méritais pas encore mon diplôme. Il m'avait dit que je devais raconter que je manquais d'une expérience de stage de plus pour me trouver un boulot plus tard et que j'avais redoublé pour cette raison, pour pouvoir faire cette dernière expérience avant de me lancer dans la vie professionnelle. Et là, il s'avérait que je m'étais lancée déjà, sans lui, sans les propositions de stage qu'il voulait me faire, sans avoir eu l'occasion de paraître indispensable, sans même le diplôme de son école. Qui c'est qui m'avait dit que je pouvais me permettre ?

Ça devait ne pas être vrai. Il rappela Mme Fournier et lui dit qu'il faut me réclamer mes bulletins de salaire, contrat, ou tout autre document dans toute occasion qui peut supposer qu'elle en ait besoin. Pour me compliquer toute démarche comme décidé



dès le départ, mais aussi pour savoir le plus sur moi et sur ce prétendu poste.

Le meilleur moyen de connaître tout ce qu'il voulait savoir, il savait quel est-il. Il y avait songé vaguement mais ce n'était pas pour lui. Il aurait pu convenir un rendez-vous pour se renseigner et me renseigner, mais il m'en voulait à mort pour toute mon histoire de stage, de notes et de poste, il ne voulait absolument pas me revoir. Il ruminait et se disait que si j'avais fait de mon mieux pour que ça se passe bien avec ma chef, j'aurais validé mon année et lui, il aurait eu une étudiante de plus embauchée aussitôt diplômée. Ça comptait énormément pour lui tout ça, mais personne n'était foutu de comprendre combien il tenait aux statistiques de son école.

Encore quelques semaines de plus et le président de l'Université l'informa par téléphone qu'il s'était entretenu avec moi, et que je lui avais rapporté une injustice que j'aurais vécu, il lui demanda donc sa version. Mr Alaux devint fou de rage, dit ne pas avoir le temps tout de suite. Il partit ensuite dire à tout le monde comme on dit une promesse que je n'allais pas avoir mon master cette année également.

Pour la première fois, on leva vers lui des regards interpellés. Il n'était pas tout à fait sérieux, mais quand il vit ces gens pas d'accord, il se décida de tenir ses paroles. Il leur dit de m'informer enfin que mon boulot sera validé comme stage. Il allait changer de plan. J'eus ensuite plusieurs dates de rendez-vous avec lui, donnés avec une facilité douteuse, comme si Mr Alaux n'avait plus son temps que pour moi. Et à chaque fois, le jour-même, ou bien quelques jours avant, on annulait le rendez-vous à mon grand soulagement. Nous ne voulions pas nous revoir et c'était réciproque. Lui, il me le faisait savoir d'une certaine manière, moi je n'avais le droit que de subir. Hors, il ne savait pas que – contrairement à lui – il m'importait peu, lui et son école d'ailleurs. Il était chez lui en train de réfléchir gravement à ce que j'avais dit au président de l'Université et au mot "injustice" qu'il trouvait ridiculement osée quand il se posa la question ; et si mon stage était vraiment sans issue ? Il fallait regarder le nombre de stagiaires ayant interrompu leurs stages avec Elodie – virés ou par leur choix – pour le savoir. Alors le lendemain matin, il était surexcité de savoir. Il ne se fit même pas un café avant de s'installer à son bureau. Il posa son index gauche entre sa bouche et son menton comme quand il faisait semblant de réfléchir pendant ses cours et manipula la souris avec sa main droite.

Il était émerveillé au début, il s'éblouissait de plus en plus face au nombre qui s'agrandissait.

- Non, ça ne pourrait pas être à ce point ! S'exclama-t-il dans un chuchotement puis il se réajusta dans sa chaise dans une vive énergie.

Cette Elodie était un phénomène de foire troublant. Il se dit qu'il serait intéressé de connaître ce qui se passe dans son cerveau, s'il y avait un moyen de le savoir. C'était curieux et ce d'autant plus qu'il se souvenait combien elle était éloquente et gravement sûre d'elle quand elle lui parla de moi, de mes travaux et de mon attitude. Il aurait fallu en effet, comme je le lui avais affirmé, communiquer en ruse. Ou m'enfuir ! M'enfuir plus tôt que ce que je n'avais fait !

Il pensa amèrement aux détails dans son ton et ses expressions qui supposaient sa

sincérité et un désarroi véritable face à une stagiaire tout à fait scandaleuse. Elle s'était foutue de lui mais ça ne l'énerva pas comme mon dernier mail, car elle était toujours impressionnement puissante dans son esprit, même à moitié folle.

Ils s'étaient vus lors d'un rendez-vous et il ne voulut pas me l'avouer, sinon j'aurais pu partir me lamenter et dire que ça aurait été bien que je puisse être là pour en faire une confrontation. Il n'était même pas certain d'avoir le droit de l'avoir accueillie sans moi, mais il ne voulait pas de moi dans ce moment avec elle, il l'avait fait venir pour en écouter plus de cette femme avec qui il compatissait fortement. Il crut reconnaître chez elle les mêmes maux que lui faisaient subir ses étudiants.

Mais ce jour-là face à son écran, il ne voulait surtout pas se rappeler du fait qu'il la trouva terriblement attirante. Il ne voulait plus penser à ça et au fait qu'il ne m'avait pas validé l'année pour lui faire en quelque sorte plaisir. C'était une forme de soutien qu'il lui devait, il croyait. Une forme de démonstration de soutien et d'affection également. Il avait longtemps songé après ce rendez-vous à des fantasmes où il serait soumis à ses souhaits les plus vicieux. Il avait toujours aimé être plutôt le dominant, mais celle-là, sa personne était délicieusement intimidante et il aurait succombé à toutes ses perversions et ça lui aurait plu. Ça lui aurait plu car ce serait pour elle et avec elle. Il aurait pu devenir un autre le temps qu'elle serait là à ses côtés, mais il savait que c'était déraisonnable, et qu'elle ne voudrait même pas de lui.

Et voilà que maintenant elle lui faisait peur au même temps qu'elle continuait à l'émerveiller. Il se dit, les démenes étaient finalement fichtrement difficiles à déchiffrer. Puis, l'émerveillement devint petit à petit de l'effarement. Mr Alaux alla se réfugier dans sa voiture après être arrivé à compter vingt-deux stagiaires et y resta trente minutes. Il ne voulait plus continuer à compter, il ne voulait plus penser à Elodie, mais être au calme et seul dans sa voiture et écouter Charles Aznavour.

Il quitta ensuite sa voiture alors qu'il voulait y rester, démarrer, et foncer vers chez lui de là où il était venu. Il dû au lieu de ça refaire face au froid précoce du novembre aixois et marcher jusqu'à l'école. Il devait donner une conférence très importante dans l'amphi, il allait y avoir aussi des présentations de projets de ses étudiants à des responsables d'une direction régionale. Ça allait être une dure matinée de quatre heures.

Quand il poussa la porte de l'amphi, il fit la réflexion de le trouver parfaitement plein de ces jeunes êtres agaçants. Il devait y avoir en plus de ses propres étudiants leurs camarades venus voir les présentations. Il ne les appréciait pas, mais il apprécia leur présence.

Il monta vers l'estrade, posa son ordinateur et s'arrêta une seconde pour déboutonner son manteau. Il profita de cette seconde pour regarder pleinement cet amphi plein qu'il n'avait jamais vu comme ça. Les étudiants étaient tournés vers lui, personne n'était tourné vers son camarade pour lui parler. Les ordinateurs étaient déjà allumés, les cahiers déjà ouverts, les stylos posés droits, tout était impeccable. Il avait l'impression qu'aujourd'hui, il allait pouvoir retenir l'attention de tout le monde pendant au moins une demi-heure. Ses étudiants n'allaient pas lui faire la honte devant la Direction

Régionale, il en était sûr.

Les participations furent fluides, perspicaces, bien à leur place, continues. Continues jusqu'à la fin. Mr Alaux n'en croyait pas ses oreilles. Il avait eu enfin pour une fois dans sa vie l'attention qu'il méritait. C'est vrai que c'était une conférence importante sur un sujet important, il était normal qu'ils écoutent, il pensa finalement.

Quand il eut fini, il fût applaudi. Il fût applaudi au début de la façon accoutumée lors des conférences, puis vivement, puis très vivement. Il partit alors dans un délire très agréable, en bouleversement intense, ses lèvres tremblaient et ses doigts fins aussi. Il crut qu'il s'était synchronisé aux applaudissements, sa respiration s'y était mêlée, ils devinrent une seule et même chose et l'emportèrent dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Un monde parallèle. Le monde des ravissements.

Il n'avait jamais été aussi heureux. Ou peut-être une fois quand il avait sept ans, il avait sauvé le chat de sa voisine coincé sur un arbre. La petite fille le regardait en serrant ses poings contre sa poitrine, dans sa petite robe rose, ses cheveux en deux tresses, et lui était là-haut, se sentant idiot car il ne s'avéra difficile de descendre en transportant le chat qu'après être arrivé jusqu'à lui. Puis, il était arrivé à trouver comment, à descendre sans glisser, sans maladresses, sans paraître ridicule, et à ne rougir qu'un peu quand sa voisine l'avait embrassé sur la joue. Il en était tellement heureux, son cœur hoqueta.

Et là, face à ce public, c'était tout aussi beau. Ce n'était pas son rêve d'enfant. Mais le rêve d'adulte de réussir dans ce qu'il faisait dans sa vie. C'était tellement beau, sa tête commença à en tourner. Il lui sembla faire une hallucination car un homme se présenta tout d'un coup juste devant lui. Il ne le vit pas du tout marcher vers lui, c'était comme s'il avait poussé du sol. Il devint sûr que c'était une hallucination quand il comprit que cet homme était lui.

Les applaudissements s'estompèrent aussi soudainement que l'apparition de son double. Il fût enveloppé dans le noir, puis se trouva dans le corps de son autre lui. Il était en lui mais il ne se voyait pas. Il n'y avait pas un autre Christophe Alaux. Il était seul. Il n'était pas applaudi. Pas un seul étudiant n'était là.

L'été dure depuis quatre saisons. Comme dans un roman de Grégoire Delacourt, les couples sont plus nombreux l'été – c'est le temps des retrouvailles – et ils sont plus beaux, particulièrement le quatorze juillet, qui est une réincarnation du quatorze février. Si cette date pouvait me lire, je lui écrirais que c'est un excellent choix de réincarnation qui lui permet de voir l'été aixois.

Tout le monde s'y prend. Les doigts enlacés, la marche synchronisée, aucune gêne en volant un baiser, les sentiments dans les regards, la pincée de délivrance du jour férié qui y rajoutait. On ne calcule que la personne au bout de sa main. Il est plaisant d'observer les couples dans une ruelle, une rue, une avenue ou même une place gorgée de monde.

J'avais un homme errant au bout de ma main, je vivais une histoire parfaite. Il m'avait justement vue pour la première fois au coin d'une rue – la rue verrerie – et depuis, il n'arrêtait pas de me fasciner avec ses histoires de voyage. Il était adorablement prévenant, me portait une attention comme on me n'en avait jamais porté, mais c'était avec Jérôme à mes côtés que j'étais partie déposer mon mémoire la veille.

La veille aussi, je suis venue dans le pont que j'avais pris et j'avais démissionné de mon poste. On m'avait demandé si c'était à cause de ce qui s'est passé le dernier soir du festival au Thoronet. Ils ne savaient pas pour le stage. Ils durent se contenter de ce que j'avais écrit dans ma lettre de démission ; il s'est avéré que le marketing n'est pas un domaine où j'apprécie de travailler. Ils dirent que c'était dommage après cinq ans d'études. Pour moi, il n'y avait aucun dommage. Tout dans ma vie allait se placer comme il fallait.

Mon amie qui m'avait recommandée m'invita pour manger. Elle essaya d'en savoir plus et je me dérobaï comme je le pouvais. Quand elle comprit que c'était inutile, elle clôtura la discussion à propos du boulot en me disant qu'elle était fière de moi et fière de m'avoir recommandée. Ça me toucha énormément. Ça me servit vraiment pour m'aider à clôturer tout ce qui concerne le marketing.

Jérôme et moi avons repris contact petit à petit. Il m'avait contactée un jour pour me demander comment ça va. C'était d'une simplicité incroyable. Il était avec une nouvelle fille. J'étais avec un autre, mais cet autre, je ne lui avais rien raconté à propos de ce que j'avais vécu avec l'école ou de ce que j'allais faire. Je voulais lui épargner tout ça. Jérôme s'était donc proposé de m'accompagner pour qu'on vive cette revanche à deux. Nous nous présentâmes dans l'école, avec une certaine souveraineté dans l'attitude, comme si nous étions dans un lieu qui nous appartenait et où rien ne pouvait nous atteindre. Ceci-dit, ce lieu devait être le nôtre, le nôtre comme celui de tous, car il n'était la propriété de personne. Si son directeur ou autre y voit un royaume à lui, il

se trompe. Ce lieu n'avait rien d'un royaume ou de toute autre chose à part ce qu'il était réellement. C'était un établissement simplement là pour construire un avenir aux gens qui le demandent. Un point, c'est tout. Même si je pense formellement qu'il n'y a pas moyen de construire un avenir aux gens dans un endroit où on leur apprend qu'ils ne comptent pas.

En entrant à la scolarité, il y avait dans nos regards une conviction dont les agentes ne comprirent pas l'origine ou la raison. Elles nous trouvèrent – nous et notre conviction – ridicules, mais elles n'en dirent rien. J'avais demandé à signer un papier qui interdisait l'utilisation de ma rédaction. On me la fournit sans me poser de questions, puis on nous dit qu'il était drôlement tôt pour rendre le mémoire. Avant de partir, je leur dis que j'avais envoyé mon mémoire à tous mes profs et tous mes camarades. Elles eurent l'air de ne pas comprendre. Je leur avais souri et elles comprirent encore moins. En me retournant vers la sortie, j'avais laissé toute cette histoire derrière moi. Jérôme avait posé une main sur mon dos, comme pour me pousser ou m'encourager à avancer.

C'était fini. J'étais rassérénée.

Alors au quatorze juillet, je profitais et fêtais pleinement. C'était comme si toute la France ne fêtait pas seulement sa nation mais ma libération également.

Le soir à Marseille, sous les feux d'artifices, je naquis de mes cendres. Ce que j'avais laissé la veille à la scolarité de l'école, c'était mon hymne, et ils allaient devoir l'apprendre.

Mon retour ici n'avait pas duré longtemps mais j'avais passé de bons moments et j'ai de bons souvenirs à garder avant de partir.

Dans le texte que j'avais fait pour Jérôme j'avais écrit "On sait d'avance que les prémices finissent précipices, que la chaleur à un moment prendra froid, qu'un vol finira sur le sol – il s'écrasera et on se souviendra mieux de la fin des choses que de ces choses."

Je ne voulais pas marquer mon départ avec le souvenir de tant de mal contre moi, de la grossièreté d'une décision, de l'ignorance d'un directeur ou de la maladie d'un responsable de service.

On m'avait volé un diplôme mais on ne me volera pas les souvenirs d'un endroit dont je ne me suis pas saisi convenablement à la base. Le fait que je vais devoir le quitter deux fois suffit comme mal.

Quelques centaines de mètres plus loin, Mr Alaux était au balcon de sa chambre donnant sur la corniche Kennedy dans le septième arrondissement. Il avait installé une table exprès pour pouvoir profiter des feux d'artifices et pour lire un peu de ce mémoire qu'on avait rendu deux mois en avance.

Il n'avait jamais vu ça de toute sa carrière et il était curieux de savoir qui était cet étudiant aussi prétentieux pour se croire prêt au mois de juillet. Alors, quand il découvrit qu'il s'agissait de moi, il ne put s'empêcher de le prendre chez lui. Il n'était pas concevable d'attendre la fin de son weekend prolongé et de passer un quatorze juillet tranquille. Il fallait comprendre ce qui se passait. Il sentait mal tout ça.

A la page du plan, il lut en titre "Plan très structuré" avec les deux mots "très structuré" doublement surligné et en gras. Il ne trouva pas d'éléments très structurés dans ce plan – d'après lui en tout cas. Il en fut content. Il comptait me saquer de toute manière, mais comme ça, il allait avoir de bonnes raisons de le faire.

Après l'avoir un peu feuilleté, le contentement s'évapora. Il y eut un moment suspendu, puis il fut pris par une immense colère. Il se leva d'un bond, renversa la table en se levant, et il rentra à l'intérieur en émettant des cris et en balayant l'air avec ses mains. Il passa sa nuit à cogiter dans son lit, à mettre folle sa compagne, à essayer de dormir puis à rallumer la lampe de chevet et à se remettre sur mon mémoire.

A l'aube, il n'arrivait toujours pas à comprendre la nature de ce texte.

Le jour qui suivait, j'avais reçu plusieurs appels et je n'avais pas décrochés. Je comptais écouter les messages vocaux laissés, mais quand ils arrivèrent à dix, je changeai d'avis. J'avais d'autres chats à fouetter.

Je reçus en fin de journée un message de la part de Mr Alaux « Bonjour, j'aimerais vous voir pour discuter du texte que vous avez présenté en tant que mémoire. J'aimerais savoir ce que vous comptez bien en faire. Cordialement. »

J'étais enchantée.

Mes amis jugèrent que c'était une revanche parfaite. Rien ne pouvait être aussi bien pour me redonner mes droits et me rendre à nouveau sereine. J'étais d'accord.

Une semaine plus tard, j'appris par mes autres profs que l'école était sens dessus-dessous à cause de moi, ils s'indignaient mais ne cachaient pas complètement qu'ils trouvaient ça fortement amusant. Une fois, ils me demandaient ce que j'avais en tête. Une autre, ils me disaient que Mr Alaux était en train de perdre la tête.

Deux semaines plus tard, je reçus une convocation par courrier recommandé. Je considérai que je n'étais pas obligée d'y aller mais j'y allai quand même pour découvrir atablées des personnes hautement placées et hautement non concernées par tout ça. Je trouvai ça vaguement contrariant.

Il y avait le président de l'université qui devint tout d'un coup au courant de toute mon histoire mais il n'était pas avec moi pour autant, il disait des choses que je ne comprenais pas. Il m'avait dit des choses déconcertantes et moi j'avais écouté sagement et regardé tout aussi sagement les gens autour qui me fixaient gravement. Mr Alaux me traita par des adjectifs qui ne m'affectèrent pas. Pendant qu'il s'emportait, un homme aux traits raides leva la main vers lui. Il comprit le signe et se tut tout de suite. Et une autre personne prit alors son tour. J'entendis surtout des reproches par rapport à mon respect au corps universitaire, ma reconnaissance et d'autres affaires du genre. Quelqu'un dit que c'était une liberté excessive d'expression de ma part. Je ne pouvais m'empêcher de faire un sourire ironique.

C'était impressionnant de considérer combien les dictatures se ressemblent, même autodidactes. Elles ont toutes les mêmes manières d'émerger, de régner et les mêmes principes de survie. Si Mr Alaux n'était pas le directeur de mon école, le responsable de ma formation, mon professeur, mon tuteur et le président du jury, j'aurais probablement eu une chance de m'en sortir. Si Elodie n'avait pas pu la possibilité de

viser cinq oiseaux avec le même caillou, j'aurais eu quelques oiseaux pour moi encore. Mais Mr Alaux fut dans sa poche avec cinq de ses postes, et il était le seul décideur sur tous les plans. Il n'était pas dans le respect de la règle de la séparation des pouvoirs du siècle des lumières, on peut dire. Comme tout dictateur digne de ce nom, il fallait qu'il étouffe les affaires, qu'il fasse taire les gens et qu'on l'écoute lui seul, l'omnipotent. Il voulait évidemment en plus recevoir des louanges, obliger la crainte et éteindre la liberté d'exprimer les choses de son point de vue. Ce n'était pas gagné pour lui.

Personne ne savait comment c'était arrivé jusqu'aux médias. Je soupçonnai une coïncidence. Une coïncidence qui ne me déçut pas, loin de là. Je vis alors défiler devant moi pendant des semaines des articles sur mon école et mon mémoire qui avait frappé cette première de plein fouet comme il aurait fallu. On y parlait de système scolaire à la con, de dévalorisation, de moyens moyenâgeux, de responsables qui ne veulent être responsables de rien, d'affaires que les établissements étouffent jusqu'à l'éclatement.

Mr Alaux m'envoya un mail pour me dicter des choses à communiquer aux médias. Il me dit qu'il me validera mon année, qu'il était d'accord que je la méritais maintenant. Il appela ça une faveur. Je pense qu'on lui avait dicté lui aussi quoi me dire dans ce mail.

Mais il était trop tard.

Depuis que ce fut véhiculé par les médias, il y eut un retournement de situation. Je n'étais plus grondée. Personne n'osait me blâmer dorénavant. Je dus m'habituer trop vite à la vague de soutien que j'eus, même de l'Université qui me fit des excuses. C'était Mr Alaux, sa dictature et le dysfonctionnement de son école qui étaient blâmés maintenant. Même pas Elodie et son agence. Toutes les deux elles étaient épargnées, car il s'avéra à tout le monde très clairement qu'elles n'étaient pas le vrai problème. Le vrai problème était l'école. Continuer à envoyer ses étudiants aux griffes d'Elodie sans s'en soucier et sans les soutenir par la suite, mais plutôt rajouter à ce qu'ils avaient vécu, c'était plus problématique que ce qu'ils avaient éprouvé dans l'agence. Car normalement, une fois qu'un otage fuit l'ennemi on s'occupe bien de lui chez les siens, on ne le punit pas pour avoir été pris en otage. Puis, si on a un des nôtres qui se fait enlever et séquestrer à chaque fois qu'on oublie la porte ouverte, il aurait fallu apprendre à un moment donné à fermer cette porte. La première fois qu'on l'oublie c'est la faute à l'ennemi d'avoir kidnappé quelqu'un, mais quelques fois plus tard, on devient non seulement le méchant, mais un complice et un traître également.

Je me sentis encore mieux libérée de cette histoire.

Je me sentis entendue.

Je reçus un appel d'un monsieur à la voix rauque et douce. Une voix d'un vieil homme bienveillant comme ceux qu'on rencontre dans un arrêt de bus et avec qui on discute pour raccourcir le temps.

Je n'acceptais pas d'interviews ou de rencontres mais celui-là me mit tout de suite en confiance, surtout qu'il me promit qu'il n'était pas journaliste. Il me dit qu'il s'appelle Monsieur Sarno, qu'il avait un truc à me proposer. Il me présenta ça en utilisant ce mot ; truc. Il proposa de me voir le dimanche prochain, car il était libre difficilement au cours de la semaine. Il venait de faire deux mois depuis que j'avais déposé le mémoire et le sujet n'avait pas fini d'être traité. J'imaginai que ça avait un rapport avec ça.

J'allai voir Mr Sarno dans un café sur le cours Mirabeau, un dimanche comme il l'avait souhaité. Sur le chemin, je fis quelques courses. Je m'attardai à la caisse, je discutai avec la caissière qui faisait la gueule avant que je lui souris. La mamie derrière moi s'impatienta et fit un geste d'agacement, alors je l'intégrai à la conversation. Quand je les quittai, nous étions toutes les trois de bonne humeur. Ça avait fait beaucoup plaisir à chacune de nous de discuter, surtout à la mamie que je laissai le sourire jusqu'aux oreilles. C'était déjà une bonne journée quand j'arrivai au café.

Mr Sarno me reconnut tout de suite. Il me dit qu'il avait su que c'était moi car il avait reconnu mon air dans ce qu'il avait lu sur moi. Il eut une expression très pensive en le disant, comme s'il avait réellement pensé à ce qui m'avait caractérisé et qu'il était laborieusement arrivé à cette déduction.

C'était un homme élégant, un peu trop d'ailleurs, les lunettes épaisses et carrées, avec un foulard noué au col de la chemise, presque comme une cravate mais pas tout à fait. Ses chaussures brillaient plus que la table vernie devant nous. Il ne feignait aucun geste inutile et restait immobilisé pendant qu'il me scrutait et me parlait. Jusqu'à ce qu'il pose une jambe sur l'autre puis se réajuste dans sa chaise avant de se lancer dans le vif du sujet.

- Je vais vous faire une bonne proposition.

Je ne comprenais rien, alors je le laissai parler pour comprendre. De toute façon, je ne savais pas quoi dire.

- Je travaille pour un éditeur c'est-à-dire une maison d'édition, reprit-il. Mais je ne suis pas ici pour le travail. J'ai beaucoup entendu parler de votre histoire avec l'école et le stage. C'était malin, ce que vous avez fait, malin et marrant ! Donner un roman qui parle de ce que vous avez vécu à la place du mémoire. Ça vous a permis de vous libérer ?
- Oui...

Il n'attendit pas la fin de ma réponse avant de reprendre.



- Oui parce que je sais l'effet que ça fait d'écrire et de donner à lire aux gens dont on a parlé. Ça fait du bien, hein ?

Je me contentai d'acquiescer.

- J'ai vu l'effet que votre roman avait produit. Il doit peut-être avoir des qualités que je n'ai pas encore vues pour faire cet écho. Il n'y a que l'école qui l'a lu ? - Mes amis aussi.
- Et cette... Elodie ? - Je ne sais pas.
- Oui, tu t'en fous, tu as raison, mais tout ce monde, il ne s'y connaît pas. Je voudrais vous donner mon avis sur votre écriture.

Il marqua une pause pour voir les effets de ses paroles sur moi puis il reprit :

- Si vous arrivez à finir un roman cohérent et avec une intrigue c'est que c'est votre passion d'écrire. Mais ce que je veux savoir, c'est est-ce votre rêve de devenir écrivain aussi ?
- Euh, oui.
- Eh bien je ne sais pas exhausser les rêves Mademoiselle !

Il dit ça puis il éclata de rire. Moi, je restai bouche bée. Son rire était si fort, il faillit glisser sur le côté. Il se réajusta encore une fois sur sa chaise, en se mettant bien droit, une jambe sur l'autre, mais à l'inverse de tout à l'heure.

- Vous avez vécu quelque chose de difficile, je sais, mais à vrai dire je m'en fiche, on a tous vu des choses difficiles dans notre vie, et j'en ai marre de ce courant de gens qui publient et qui commentent votre histoire. Vous savez, jeune fille, je suis vieux, et tout ça je ne m'y suis pas encore adapté.

Il me regarda par-dessus ses lunettes, comme s'il vérifiait que j'étais toujours là avec lui puis il releva la tête.

- Quand je dis tout ça je parle d'internet, expliqua-t-il.
- D'accord, dis-je prudemment. Mais je ne pensais pas que vous vous en fichez.
- Je pense que les internautes s'en fichent également. Je n'en suis pas convaincu, moi, de tout ce que font ces gens. Ça n'aide pas de publier ces articles et de commenter. Moi, je veux aider !
- M'aider en quoi ?
- N'importe quoi, tu sais bien en quoi ! S'exclama-t-il en reculant dans sa chaise. T'aider comment, C'est ça la question.

Ça ne m'éclaira en absolument rien. Quand il se mit à me tutoyer, ça lui vint spontanément comme si le moment naturel après lequel on commence à tutoyer légitimement était venu. Je pensai vaguement à partir mais quelque chose me retint.

Probablement mon premier pré-sentiment avec lui au téléphone.

- Donne-moi ton roman.
- Pour le lire ?
- Non, pour le manger !

Il n'éclata pas de rire après ça. Il me fit juste un sourire agréable qui me parut aussi complice, alors qu'il n'y avait aucune complicité possible entre nous puisque je ne comprenais rien.

- Ça me fera plaisir que vous le lisiez, c'est d'accord, mais vous le lirez pourquoi ? - Tu te doutes bien que je ne le publierai pas hein !

Là, il pouffa de rire. Oui, en effet, je m'en doutais bien.

- Ce que je veux faire, commença-t-il en se penchant vers moi, c'est t'aider. Vous aider dans votre petit rêve, en vous donnant un avis. Un avis comme ça, de professionnel à amateur. Mais un avis vrai, pas une réponse de maison d'édition pour envoi de manuscrit par la poste. Ça fera genre une page ou deux, de quoi mettre dans un cadre et accrocher sur un mur si tu veux ! Ça te fera plaisir, tu seras contente, et ça te ferait peut-être plaisir aussi de savoir que ça me fera plaisir également.

Je le trouvais original et prétentieux mais ça ne me dérangeait plus du tout, tout d'un coup.

- En effet, ça fait plaisir tout ça.

Là, nous partîmes tous les deux ensemble dans un long rire.

Le ciel était bleu, pas un seul nuage en vue, comme toute l'année à Aix-en-Provence. Mais il faisait vingt-huit degrés et c'était le mois de février. Il faisait bon de revivre l'été deux fois dans l'année.

J'étais dans la plage de la banlieue de Bondi à Sydney, sur ma serviette, avec un livre dans les mains dont je ne retins même pas le titre. J'avais la tête complètement autre part qu'à Sydney. J'attendais un appel important et je pensais à des images particulières que j'ai gardées de mon bref retour chez moi. La salle de réunion du cabinet où j'avais fait mon stage et ses tableaux, la cour de mon école avec ses fontaines en mousse, la vue au toit du bâtiment où Jérôme m'avait emmenée lors de notre première sortie et le cloître de l'abbaye du Thoronet. Je pensais, tenais mon livre et affichais un petit sourire. Ma dernière année là-bas avait été très rude, chargée de ressentiment, mais maintenant, je ne sentais plus aucune peine par rapport à tout ce que j'y avais laissé. Je constatai que le fait d'avoir été arrachée de chez moi à cinq ans avait fait que je ne pouvais plus m'installer longtemps en aucun lieu.

J'avais emménagé depuis deux mois à Sydney et je ne m'étais toujours pas habituée à combien cette ville était superbe. Je ne m'habituais pas aux kangourous qui se laissaient trop approcher, aux sydneyiders très nocturnes, très surfeurs, très enjoués de parler et de finir leurs phrases avec des mots du genre "ma pote", à leur passion de surf, de bière et de barbecue. Et surtout je n'arrivais pas à me faire au prix des baguettes.

J'allais y rester encore un mois avant de m'en aller. Je ne savais pas encore où j'allais partir ensuite, mais ça allait être un endroit nouveau et un endroit que j'adorerai sans doute. Je ne me posais plus de questions précises sur le lendemain, les réponses allaient venir sans que les questions n'aient à se poser. Je menais une vie magnifique, passée en gros entre la plage, la lecture et l'écriture, avec que des bons épisodes entre ces trois.

C'était l'idée de Jérôme qu'on vienne tout d'abord en Australie. Il s'y était installé plus longtemps que ce qu'il avait prévu quand nous étions ensemble. Il ne parlait plus d'idées de voyages à la suite avec différentes destinations qui dureraient six mois ou moins pour chacun. Il savait dorénavant tout ce qu'il s'apprêtait à faire dans les jours qui suivaient et l'idée de vagabonder ne l'attirait plus. Tout ce qu'il disait désormais était plein de sens et carré, un peu comme du béton armé destiné à être versé dans les cavités en cubes avant de commencer à construire. M'installer, travailler et construire étaient ses thèmes favoris. Il avait changé, ou il s'était avéré comme il avait toujours été, je ne saurais pas trancher, mais je voyais tout ça d'un œil attendri. J'étais toujours avec mon homme errant, lui il s'était trouvé une femme stable, exactement

comme je ne pourrais jamais devenir. Mon couple n'allait pas rester longtemps ici et le sien s'y était installé définitivement. Elle était belle, une australienne avec le nez très fin et le sourire interminable, tout le temps à sourire agréablement et sincèrement à tout le monde. Mais je voyais comment il me regardait. Comme s'il souffrait de nous voir ensemble et séparés, chacun dans son couple. Alors que moi, il ne me disait plus rien de plus que de bons souvenirs partagés et une connaissance agréable. Je prévis de partir plus tôt qu'envisagé vers ma longue randonnée dans l'Asie. Je vis qu'il en était aussi alarmé que rassuré.

Quand je reçus un appel d'un numéro parisien, je n'eus pas le temps de décrocher. Je me levai vite, pris ma serviette et la ballottai pour enlever la poussière qui me revint sur le visage. Je rangeai vite mes affaires dans mon sac, cherchai comme une folle une tong que je trouvai enfoui sous le sable. Je ne mis pas la paire de tong car je n'avais pas le temps. Je fonçai à l'arrêt de bus et la mis là-bas.

Je ne pouvais pas rappeler le numéro car j'avais un problème avec mon téléphone qui refusait absolument d'appeler l'étranger. Comme le numéro ne rappelait pas, il fallait que je le fasse depuis chez moi. C'était un appel important que j'attendais depuis des jours. Alors dès que je suis arrivée dans mon appartement, je laissai tout tomber au pied de la porte après l'avoir fermée, et je traversai le mini couloir et le salon en un rien de temps vers le téléphone fixe.

- Monsieur Sarno ?
- Sarah ?
- Oui !
- Sarah, écoute, ça se passe à merveille ! On n'aurait jamais pu espérer ça !
- ...
- Sarah ?
- Tu dis vrai ? - Mais oui !

Il se passa des choses dans ma tête, je me trouvai bousculée trois années-lumière plus loin en deux minutes, alors que je me la coulais douce, très douce, depuis une nouvelle déjà très plaisante pour que je puisse la digérer en quelques mois, alors avec celle-là en plus, je ne savais pas comment réagir.

- Il y a une critique que j'ai bien aimée, reprit-il. Elle dit que ce roman se lit comme on regarde un film. Un film d'auteur.
- Attend... Tu dis quoi ?
- Que ton roman ressemble à un film d'auteur ! Répéta-t-il en séparant bien chaque mot.

Je ne pus rien dire. Il eut l'air déçu. Il ne comprit pas ce qui m'arrive.

- Mais, Sarah, c'est génial ! Ton livre se vend à merveille depuis qu'il est sorti !

Je ne pensai pas à dire merci ou au revoir ou un seul autre mot avant de raccrocher.

Mr Sarno avait présenté mon roman très sérieusement au comité de lecture de sa maison d'édition après l'avoir lu. Je pensai qu'il avait pris le risque de se ridiculiser, alors ça avait été un agréable choc quand on l'accepta vivement. Je ne sus contenir un doute où je me disais que les membres du comité – dont j'avais vu l'enthousiasme

lorsque je les rencontrai – devaient se tromper. Et là, j'apprenais une critique de livre au-dessus de toute attente.

Je me laissai tomber sur ma chaise en attendant le soir.

Au dîner, en bonne compagnie, je me sentis bien. Dans un Bonheur, avec un grand B. J'étais avec des gens que j'aimais, j'avais réalisé un grand pas dans mon rêve – un pas que je pensais atteignable seulement dans les rêves.

Mon roman ressemblerait à un film d'auteur. Il ne restait plus que de chercher ce que c'est de mettre de la musique dans un roman.

J'avais vingt-trois ans et je savais déjà en gros en quoi je consommerai ma vie.

Tout le monde remarqua ma bonne humeur. Une bonne humeur qui était paisible, satisfaite, sans éclats de rire longs, juste des sourires radieux qui faisaient plisser mes yeux, le regard exprimant un assouvissement vrai, juste, ferme jusqu'au plus haut point. Ils avaient raison, car il tint bon.

Quelques semaines après ce jour, je reçus un mail de la part d'Alizée. Elle m'y avait écrit un long discours avec des confidences et d'autres choses dont le plus important était cette phrase : « J'ai pu m'en aller grâce à toi. » Je m'habituai à être soutenue.